

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

À LA CROISÉE DES CHEMINS : L'IDENTITÉ NARRATIVE DU QUARTIER CHINOIS DE MONTRÉAL

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN SOCIOLOGIE

PAR

SANDRINE ALLEN

NOVEMBRE 2025

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

La réalisation de ce mémoire a été rendue possible grâce aux bourses du Fonds de recherche du Québec – Société et culture et de l’Observatoire des médiations culturelles qui ont toutes deux souligné la qualité de ma démarche ancrée sur le terrain.

Je veux également remercier le Centre de recherche art et société pour une bourse de mobilité qui m’a permis d’explorer hors du Canada, les réalités de la recherche ethnographique.

Je remercie pour ce mémoire, toutes les personnes qui s’engagent de près ou de loin à faire vivre le Quartier chinois montréalais. Vous participez à sa transmission pour que la mémoire des lieux ne s’efface pas. Je vous remercie pour votre confiance et votre accueil qui m’ont permis d’écrire en cet endroit qui nous rassemble.

Un merci particulier doit être adressé au Professeur Louis Jacob. Sa patience et sa présence à chaque étape du projet ont fait la preuve d’une supervision bienveillante sans laquelle tout projet, qui nécessite de multiples tâtonnements, n’aurait pu aboutir.

Je remercie aussi ma grande amie de cœur Laurianne pour son soutien indéfectible et sa clairvoyance.

La recherche et l’écriture pouvant être des activités solitaires, je ne m’y suis pourtant jamais sentie esseulée. Je le dois à mon précieux réseau d’ami.e.s, ma famille, mes colocataires et mes camarades qui m’ont si bien entourée dans ce parcours. Vos rires, nos discussions, vos perspectives, nos idées, ont ponctué mon ouvrage de joie.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	ii
LISTE DES FIGURES.....	vi
LISTE DES TABLEAUX.....	vii
RÉSUMÉ	viii
ABSTRACT	ix
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1 SOCIOHISTOIRE D'UN QUARTIER.....	4
1.1 Naissance d'un quartier pour faire face à l'exclusion.....	5
1.1.1 Le mirage des montagnes dorées.....	5
1.1.2 La construction des chemins de fer.....	6
1.1.3 Aux racines du racisme anti-asiatique.....	8
1.1.4 Levée de l'Acte d'exclusion, au balbutiement d'une intégration sociale et culturelle.....	10
1.1.5 Leviers socio-économiques et économie de survivance	11
1.1.6 Secteur de la blanchisserie à la main	11
1.1.7 Du secteur de la blanchisserie à la main au secteur de la restauration	13
1.1.8 Face à la discrimination, organisation communautaire et associations familiales.....	13
1.1.9 Formation d'une enclave ethnique	14
1.2 Transformation du quartier dans la modernité.....	17
1.2.1 Le Quartier chinois, un quartier « délabré »	18
1.2.2 Une économie locale, la force d'une communauté	19
1.2.3 Affirmation identitaire sur les façades à l'image d'une communauté « réhabilitée »	19
1.2.4 Renouveau du centre-ville et destruction du Quartier chinois.....	20
1.2.5 Une halte à la destruction; le quartier chinois symbole du multiculturalisme.....	21
1.2.6 Expropriation massive, un coup de grâce au déclin progressif de la vie de quartier	22
CHAPITRE 2 LE QUARTIER CHINOIS: UNE HISTOIRE QUI SE VIT AU PRÉSENT	25
2.1 Changements démographiques et déclin commercial	25
2.2 Entre redynamisation urbaine et banalisation des espaces	27
2.2.1 Une planification urbaine qui ignore les dynamiques de la gentrification.....	27
2.2.2 Une définition patrimoniale pour guider le développement urbain	28
2.2.3 Contre le renouveau économique par le tourisme	30
2.3 Conclusion du chapitre	33
CHAPITRE 3 UNE IDENTITÉ NARRATIVE POUR CONTRER LES RÉDUCTIONS MÉMORIELLES DE LA « TOURISTIFICATION ».....	35
3.1 La gentrification.....	36

3.1.1	La gentrification des enclaves ethniques	38
3.1.1.1	Gentrification et ethnicité	38
3.1.1.2	Revitalisation ou gentrification?	38
3.1.1.3	La gentrification d'un quartier multiethnique : les cas de Saint-Michel et de Parc-Extension	40
3.1.2	Tourisme et gentrification	43
3.1.2.1	La « touristification » des quartiers de l'immigration	43
3.1.2.2	Consommation de l'imaginaire urbain	45
3.1.3	Conclusion de la section	46
3.2	Mémoire et identité narrative	46
3.2.1	La praxis sociale de « faire l'histoire »	47
3.2.1	L'identité narrative	48
3.2.2	La mémoire collective	49
3.2.2.1	Les cadres sociaux de la mémoire chez Maurice Halbwachs	50
3.2.2.2	Le champ des études mémorielles	51
3.2.2.3	La mémoire et les communautés	52
3.2.2.4	Historiciser les traces mémorielles.....	54
3.2.2.5	Le militantisme mémoriel.....	54
3.3	Conclusion du chapitre	56
CHAPITRE 4 MÉTHODOLOGIE		57
4.1	L'interprétation de l'histoire et l'enquête sociologique	57
4.2	Analyse thématique et premières incursions sur le terrain	58
4.3	Approches privilégiées.....	59
4.3.1	La recherche narrative	59
4.3.2	Une anthropologie des mémoires dans le milieu communautaire	59
4.4	Opérationnalisation du cadre théorique	60
4.4.1	Corpus	60
4.4.2	Recherche documentaire	60
4.4.3	Le discours et le récit.....	61
4.4.4	L'analyse qualitative	61
4.5	Présentation du terrain	61
4.5.1	Consultation publique sur le Plan d'urbanisme.....	62
4.5.2	Forum Repenser le Quartier chinois.....	63
4.5.3	Conférence de lancement du balado Mémoires du Quartier chinois	64
4.5.4	Manger nos racines	64
4.5.5	Fabriquées au Quartier chinois	65
CHAPITRE 5 NARRATIVITÉ ET CONTESTATION DANS LE QUARTIER CHINOIS.....		67
5.1	Raconter la gentrification. Pour qui est le Quartier chinois? : quelques actes discursifs.....	68
5.1.1	Mutations dans le paysage alimentaire	71
5.1.2	Narration et discours de l'impératif expérientiel comme moteur de la gentrification	78
5.1.3	Asiatique et multiculturel.....	79
5.1.4	La rue des bubble tea	82

5.1.5	Analyse des discours promotionnels du projet immobilier Viger ONE	84
5.2	Prise de conscience et culture historique.....	89
5.2.1	L'obtention du statut patrimonial pour contrer l'effacement	91
5.2.2	Faire communauté : vers une définition critique du patrimoine matériel et immatériel	95
5.2.3	Destruction du quartier ; le complexe Guy Favreau, un événement raconté et dansé dans la performance Manger nos racines.....	102
5.2.4	Les contres récits exposés au Forum Repenser le Quartier chinois	107
5.2.5	Habiter c'est narrativiser : Analyse du récit de vie de Sandy Yep	115
5.2.5.1	Regroupement thématique.....	115
CONCLUSION		119
ANNEXE A Récit de vie Sandy Yep.....		122
BIBLIOGRAPHIE		126

LISTE DES FIGURES

Figure 5.1 Cartographie des régimes de propriété selon l'origine ethnique	73
Figure 5.2 Modèle de transformation des espaces selon les discours	74
Figure 5.3 Bannière de l'événement Facebook Lager des Lager au Poincaré Chinatown	75
Figure 5.4 Arche (páifāng) au coin de la rue Viger et du boulevard Saint-Laurent à côté de l'hôtel Hampton	80
Figure 5.5 Repas communautaire avec les aîné.e.s offert à l'automne 2024	82
Figure 5.6 Vendeurs de <i>bubble teas</i> sur la rue De la Gauchetière	83
Figure 7.5 Arche (páifāng) au coin de la rue Viger et du boulevard Saint-Laurent à côté des condominiums de Viger One	87
Figure 5.8 Affiche du film documentaire Big Fight in Little Chinatown	90
Figure 5.9 Atelier de consultation au Forum Repenser le Quartier chinois	91
Figure 5.10 Membres du groupe de la Jeunesse du Quartier chinois sur la rue Clark	101
Figure 5.11 Bannière Facebook de l'événement Manger nos racines	103
Figure 12 Performance de Manger nos racines sur la place Sun Yat Sen	104
Figure 13 Performance de Manger nos racines	105
Figure 5.14 Performance Manger nos racines devant le complexe Guy Favreau	107
Figure 5.15 Exposition Murmures du Phénix au Forum Repenser le Quartier chinois	109
Figure 16 Exposition Les premiers Chinois à Montréal	110
Figure 17 Œuvre satellite de l'exposition Les traces écrites de la loi sur l'exclusion des Chinois de 1923 au Forum Repenser le Quartier chinois	111
Figure 5.18 Archives numérisées par Things + Time lors du Forum Repenser le Quartier chinois	113
Figure 5.19 Panel de discussion au lancement du balado Mémoires du Quartier chinois au Musée des mémoires montréalaises	114

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 5.1 illustration des changements de propriétaires/année dans le Quartier chinois.....	72
Tableau 2 Augmentation du nombre de restaurants ethniques à Montréal entre 1951-2007	76

RÉSUMÉ

Le *Quartier chinois*, à la fois comme lieu d'urbanité imaginée et comme réalité sociale et politique, demeure trop peu connu des décideurs publics. Si à Montréal, Tiohtià:ke, il s'est imposé dans l'imaginaire collectif comme un lieu emblématique de la différence culturelle, sa pérennité est aujourd'hui fragilisée par la gentrification et la spéculation immobilière qui grugent la ville. Luttant contre l'oubli qu'entraîneraient la destruction ou la réécriture fonctionnelle de son cadre bâti, une mobilisation citoyenne a permis l'obtention en juin 2023 dernier, de sa nomination au statut patrimonial québécois. Au-delà de le faire appartenir à un registre symbolique, ce titre agira aux yeux de certain.e.s comme un levier de protection susceptible de limiter l'imposition d'un développement par le marché. Notre recherche explore une mobilisation et une entreprise d'interpréter l'histoire, de l'écrire, pour rallier à la cause de sa transmission, une nouvelle vague d'acteur.ice.s communautaires. Nous avons, pour ce faire, effectué une ethnographie du milieu communautaire dans le Quartier chinois et analysé le travail des mémoires comme une praxis sociale de l'histoire en train de se faire.

Notre projet montre l'éclosion d'une culture historique et d'une lutte discursive. Il fait figure de cas d'une communauté en pleine mouvance qui reprend le pouvoir d'écrire la suite de l'histoire, en consolidant les accises d'une identité de soi permettant de se projeter dans l'avenir en contexte de planification urbaine.

Mots clés : Quartier chinois, herméneutique critique, ethnographie , mobilisation, contre-récit, narration

ABSTRACT

The *Chinatown*, both as an imaginary place of urbanity and a social and political reality, remains largely unknown to public decision-makers. While in Montreal, Tiohtià:ke, it has established itself in the collective mind as an emblematic place of cultural difference, its existence is threatened by gentrification and real estate speculation that are nowadays eroding the city. Fighting against the oblivion that would result from the destruction or functional repurposing of its built environment, a grass-root mobilization succeeded in winning its designation as a provincial heritage site in June 2023. Beyond its symbolic significance, this title will, in the eyes of certain community stakeholders, act as a protection lever to limit the imposition of market-driven urban development. Therefore, we focused our exploration on a mobilization, an undertaking to interpret history, to write it down and to rally a new wave of community actors around the subject of its transmission. We conducted an ethnography of the community organization sector in Chinatown and analyzed the work of memory as a social praxis of history.

Our project shows the emergence of an historical culture and a discursive fight. This shows the example of a dynamic community reclaiming the power to write the next chapter of its history, consolidating the foundations of an identity that will enable it to project itself into the future in the context of urban planning.

Keywords : Chinatown, critical hermeneutics, ethnography, mobilization, counter-narrative, storytelling

INTRODUCTION

D'abord, toute histoire de vie se déroule dans un espace de vie. L'inscription de l'action dans le cours des choses consiste à marquer l'espace d'événements qui affectent la disposition spatiale des choses. Ensuite et surtout, le récit de conversation ne se borne pas à un échange de mémoires, mais est coextensif à des parcours de lieux en lieux.

Paul Ricoeur, 2017

La ville matérialise notre rapport au territoire dans ce geste unique « du construire » qui allie les dimensions de l'espace et du temps c'est-à-dire, « édifier » et « raconter » (Ricoeur, 2017 : 20). En usant de cette analogie, le philosophe Paul Ricoeur nous invite à situer l'expérience humaine en ces points d'ancrage matériels, que nous inscrivons également dans nos histoires personnelles. En retour, ceux-ci s'incarneront comme lieux de vie, car comme il l'écrivait, « à l'instar du présent qui est le nœud du temps narratif, le site est le nœud de l'espace que l'on crée [...] » (*Ibid.* : 21)

C'est d'abord parce qu'il est habité que le lieu est façonné par les rythmes, les mouvements, les fixations et les déplacements du marcheur dans la ville ; ce dernier qui sera à son tour marqué des événements qui ponctueront sa route. Lire la ville, c'est chercher à comprendre les histoires qui l'ont façonnée, les parcours qui l'ont sillonnée, les imaginaires qui l'ont engendrée (Benjamin, 1939), tout comme l'expérience de l'Étranger qui s'y est arrêté (Simmel, 2013). Cette figure de l'Étranger, naviguant avec le sentiment de proximité et de distance caractéristique de l'expérience diasporique, c'est aussi celle de l'immigrant (Germain et Poirier, 2007; Montgomery, 2018). Dans la métropole montréalaise, le récit de cette épreuve fait écho aux histoires des quartiers de l'immigration, quartiers cristallisés ou quartiers fluides, qui au fil de son expansion en « courte-pointe », lui on valut le surnom de ville des « petites-patries » (Germain, 2010).

La présente exploration saisit une opportunité : celle de tendre l'oreille, de regarder de plus près, de lire et d'interpréter les circonvolutions, les sédimentations et les paradoxes de la cohabitation interculturelle en contexte urbain, mais surtout, d'aborder le thème de la coexistence de régimes mémoriels sur le

territoire, soit, de configurations stabilisées en souvenirs collectifs et significatifs (Johann Michel, 2021). Notre recherche propose par conséquent d'explorer ces espaces chargés d'histoires.

Le lieu, ou plutôt l'idée que l'on se fait du lieu est la résultante des discours produits sur lui (Chartier, 2013). Cette sédimentation d'arguments et de visions n'est toutefois pas neutre ou désintéressée. Elle relève en effet d'une co-construction et d'une concurrence entre des représentations parfois antagonistes. Si le lieu se construit en partie dans le langage, sa matérialité nous expose, elle, à une symbolique de ce qui s'offre à nos yeux et à notre expérience. Dès lors, le lieu est « susceptible de révéler les valeurs et les contradictions de ceux qui l'érigent, l'habitent ou le pratiquent. » (*Ibid.* : 10). Ces deux aspects, idéal en partie et matériel de l'autre, s'entrelacent dans la notion d'idée du lieu, et ce, même lorsque « c'est bien souvent et d'abord par l'existence discursive que le lieu peut survivre dans le temps. » (*Ibid.* : 16)

En effet, la reconnaissance institutionnelle du patrimoine urbain dans la sphère publique matérialise les rapports intersubjectifs de la société qui l'octroie. Elle sera même parfois l'aboutissement de luttes politiques, voire idéologiques (Sontag, 2003; Chartier, 2013), car comme le soulignait tout en le critiquant Paradis-Lemieux (2013) au sujet de la (non)commémoration du Quartier chinois aujourd'hui disparu de la ville de Québec : « De l'intégration à l'effacement, il n'y a peut-être qu'un pas. » Cette précarité semblerait, « au sein d'une ville qui accorde autant d'importance à son patrimoine [...] indiquer la présence d'un malaise face à l'immigration en général, peu importe qu'on s'en défende ou non. » (Paradis-Lemieux, 2013 : 161) Ainsi, la « gestion de la diversité » en ses mémoires est une question sur le passé éminemment contemporaine (Carpentier & Mathieu, 2022). Quelle contribution, quelle histoire choisissons-nous de célébrer, de protéger et de transmettre?

Le cas d'étude

Au cours de la dernière décennie, l'histoire de la diaspora chinoise a pu se tailler une place dans l'histoire de la métropole notamment grâce à une initiative des *cliniques de la mémoire* du Musée des mémoires montréalaises¹ (Leclerc, 2010). Or, cette histoire ne s'intègre pas tout à fait à la matérialité des lieux du Quartier chinois qui eux, peinent à s'établir durablement alors que le portrait sociodémographique du secteur connaît de profondes transformations. Sous la pression de la gentrification, les petits commerces

¹ Un dossier lui est notamment consacré sur le site de l'encyclopédie des mémoires du MEM. Celui-ci comprend une série de texte et d'entrevues mettant de l'avant la présence chinoise dans la métropole d'hier et d'aujourd'hui.
<https://ville.montreal.qc.ca/memoiresdesmontrealais/la-communaute-chinoise-montrealaise>

familiaux quittent le quartier et cèdent leur place à de nouveaux commerces présentant une version apprivoisée et prévisible de la diversité (Shaw, 2020 ; Calhoun, 2012). Sur la rue Viger, ce sont des tours à condominiums qui poussent en projetant leur ombre sur le páifāng au bas du boulevard St-Laurent.

Face à ce phénomène, certain.e.s acteur.trice.s communautaires du Quartier chinois de Montréal tentent de reprendre le pouvoir de « se raconter » (Ricœur, 1990). Pour mieux comprendre ce travail des mémoires, nous décrirons et qualifierons leurs actions qui sont dédiées à la mise au jour, à l'archivage, à l'exposition, au partage et à la critique des récits de la communauté. En quoi cette nouvelle visibilité contribue-t-elle à la construction d'une identité narrative (*Ibid.*)? En quoi celle-ci permet-elle concrètement de lutter et de revendiquer des politiques en matière de protection du patrimoine matériel et immatériel ? Dans cette perspective pragmatique de la mémoire (Michel, 2021), nous tenterons de faire le portrait d'une mémoire publique mobilisant acteurs et actrices sociaux dans la régénération d'une communauté affinitaire et affective, ou comme le théorise Greene (2014) d'une communauté « par procuration ». Cette dernière, qui exprimant son attachement symbolique et historique du lieu sans prétendre à la résidence, participe à sa vitalité culturelle, sociale et politique.

CHAPITRE 1

SOCIOHISTOIRE D'UN QUARTIER

Pour être nous-même, nous devons avoir une biographie - la posséder, en reprendre possession s'il le faut. Nous devons nous "rassembler, rassembler notre drame intérieur, notre histoire intime.

Oliver Sacks

Ce premier chapitre est une occasion pour le lecteur ou la lectrice de se plonger dans l'histoire du Quartier chinois montréalais. Ce portrait sociohistorique nous permettra, dans un premier temps, de faire ressortir les éléments du contexte socio-économique, culturel, identitaire et symbolique qui, pour la communauté qui revendique sa patrimonialisation, fabriquent l'idée du lieu. Notre exploration est en fait une réactualisation de la compréhension des enjeux de l'urbain sur ce territoire, en prenant la perspective historique d'une communauté par procuration qui s'y est formée en contexte de mobilisation citoyenne pour l'obtention de son statut patrimonial. Cette démarche a été entamée par une préenquête auprès d'informateur.ice.s clés, d'une consultation en profondeur d'ouvrages historiques, d'enquêtes scientifiques et d'articles de journaux. Le tout, tel un régime d'historicité propre à la communauté du Quartier chinois montréalais. Ces représentations usuelles, qui peuvent tantôt être heuristiques ou stéréotypées, tantôt instruments de pouvoir ou figures rhétoriques, s'amalgament et se fondent en couches discursives. Par conséquent et dans cette optique qui guidera l'ensemble de ce premier travail de débroussaillage, le quartier chinois apparaît « à la fois comme une idée, une urbanité imaginée, et comme une réalité » (Ang, 2020).

La littérature sondée suggère un découpage historique de l'évolution du Quartier chinois montréalais. Celui-ci met en évidence différentes périodes de son développement dans un tracé tant officieux qu'officiel. Charbonneau (2016) attribue ces changements à une mutation du profil sociodémographique de la communauté sino-montréalaise, alors qu'Heine (2018) relie plutôt ces transformations à une évolution des représentations médiatiques et des relations interculturelles entre la communauté et la Ville. D'autres s'intéresseront davantage au cadre bâti, signalétique et symbolique du quartier, qui adoptera au fil du temps une architecture orientale de plus en plus marquée, celle-ci se réverbérant dans l'imaginaire collectif, tant sur les plans identitaires que culturels. Ils et elles soulignent ces transformations comme une

forme d'appropriation symbolique du territoire par la communauté sino-montréalaise (Cha, 2004). Si la délimitation des périodes historiques change quelque peu selon l'auteur.ice, plusieurs événements marquants se recoupent et nous indiquent, par conséquent, une évolution de ses fonctions autour de nœuds de sens. Nous retiendrons ces repères comme indication d'éléments mémoriels importants, de moments de rupture ou de changements, afin de les mettre en relation avec les questions de recherche qui nous préoccupent, celles-ci touchent plus spécifiquement au phénomène de la gentrification et sur le rôle de la mémoire dans la constitution d'une communauté d'appartenance historique en milieu urbain.

Afin de présenter et de critiquer les différentes formes de narrations qui permettent aux acteur.ice.s de raconter l'évolution du Quartier Chinois en différentes époques, nous souhaitons que ce chapitre agisse à titre de cadre relationnel, c'est-à-dire social et historique pour quiconque tente de lire et d'aborder ce qui se trame dans l'actuel, en ce lieu.

1.1 Naissance d'un quartier pour faire face à l'exclusion

Cette première section couvre une période qui débute avec l'arrivée des premiers immigrants chinois venus travailler en Amérique à la fin du 19^e siècle (Helly, 1987). Elle se poursuit dans ce que d'aucuns appelleront la « modernité » (Fournier, 1986). Afin de saisir ses effets sur le Quartier Chinois de Montréal, nous nous attarderons principalement à en saisir les effets à travers l'intense « modernisation » politique et urbanistique de la métropole à partir des années 1960 (Linteau, 1992). Ainsi, cette section conclura sur un portrait critique des volontés affichées par l'administration municipale, de faire connaître internationalement Montréal alors que se redessinent les rapports interculturels dans la construction de grandes infrastructures au centre-ville.

1.1.1 Le mirage des montagnes dorées

Pour la majorité de l'histoire sino-canadienne, mais aussi des États-Unis, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, les immigrants chinois étaient en fait originaires des huit mêmes régions de la province du Guangdong. Les premiers Chinois arrivent au Canada dès 1788 (Clement, 2025). C'est toutefois, durant les 19^e et 20^e siècles, que l'immigration des « pionniers » de Guangzhou (capitale du Guangdong) et de Hong Kong s'intensifiera pour représenter un premier mouvement d'émigration chinoise vers l'Amérique du Nord, conséquence de circonstances économiques et politiques houleuses en Chine, notamment amplifiées par les guerres de l'opium (1839-1842) et le colonialisme britannique. Au sud du pays, dans la

province du Guangdong, la population double en l'espace de 70 ans, laissant très peu de terres disponibles pour les nouvelles familles. De plus, les terres sont mal distribuées, ce que l'emprise du régime britannique conditionne. Ce contexte de crise pousse les jeunes hommes à quitter leur patrie là où ils perçoivent une opportunité d'accéder à de meilleures conditions, ce que leur fait miroiter le travail dans les mines et les « montagnes dorées », nom en référence à la ruée vers l'or, mais surtout à la possibilité de s'enrichir outre-mer. Toutefois, avec le temps, les « montagnes dorées » deviendront synonymes de séparation pour les familles de la diaspora chinoise (Musée McCord, 2023).

Arrivés d'abord massivement en Californie comme travailleurs contractuels dans les mines, les Cantonais remonteront plus jusque dans la vallée du Fraser en 1858, aujourd'hui dans la province de la Colombie-Britannique, lorsqu'y sera découvert de l'or. En 1860, il sera estimé qu'entre 6000 et 7000 Chinois vivent en Colombie-Britannique (Li et Lee, 2005). Le besoin de main-d'œuvre pour l'exploitation de ces vastes territoires continue de faire affluer les immigrants chinois tout au long des décennies suivantes. Alors qu'ils arrivent au continent avec le rêve d'y faire fortune, ces premières années à travailler dans « les montagnes dorées » se révéleront d'une tout autre nature. En effet, l'expérience des mineurs chinois est fortement marquée par la discrimination, les travailleurs chinois ne recevant qu'une fraction du salaire des Blancs pour un travail similaire (Yee, 2005). Les conditions étant très rudes, ils sont aussi traités injustement alors qu'on leur réserve les travaux les plus dangereux. Sur les quelque 5000 ouvriers chinois venus au Canada en 1880, environ 3500 d'entre eux sont décédés au cours de cette seule année en travaillant sur la construction du chemin de fer (MAI, 2006).

1.1.2 La construction des chemins de fer

Afin de soutenir la ruée vers l'or, le gouvernement étasunien commande la construction de chemins de fer transcontinentaux essentiels pour le transport des produits de l'exploitation minière. Il mandatera en 1880 un entrepreneur américain du nom d'Andrew Onderdonk pour la réalisation de ce vaste réseau ferroviaire. Celui-ci fera venir des milliers de travailleurs hongkongais en Amérique pour répondre à son besoin de main-d'œuvre. En effet, ses travaux nécessitent plus que ne peuvent en fournir les populations autochtones et locales (Chan, 1991 : 15). Une fois son mandat complété, Onderdonk reçoit une nouvelle commande, celle-ci au nord dans les territoires du Canada. En 1879 s'ouvre le chantier du Canadian Pacific Railway pour lequel on fera venir 6000 travailleurs supplémentaires. Ces ouvriers arrivent principalement de la Californie et de Hong Kong. Sur l'ensemble des 9000 travailleurs engagés par la compagnie pour les travaux, 6500 sont des Chinois.

Lorsqu'Onderdonk entame ses travaux en Colombie-Britannique, il est immédiatement accueilli par l'Anti-Chinese Association qui s'oppose à l'embauche de main-d'œuvre chinoise. Le racisme ayant pénétré la mentalité ouvrière de la province, une pétition est lancée parmi la population locale. Elle reçoit plus de 1500 signatures pour stopper la venue des travailleurs chinois. Face à ces revendications, Onderdonk répondra qu'il usera de discrimination à l'embauche, donnant toujours sa préférence aux travailleurs Blancs. Il déclare qu'il se « rabattra » d'abord sur les Canadiens français à l'est et seulement ensuite, non sans réticence, il requerra les services des *Indiens* et des Chinois (*Ibid.* :16). De plus, il s'engage à ne pas rétribuer les travailleurs étrangers à la même hauteur que les travailleurs blancs. Un travailleur chinois est payé 1\$ par jour de travail, tandis qu'un Blanc reçoit de 1,50\$ à 1,75\$. Dans les mines de charbon, l'écart est encore plus important. Le mineur chinois est payé 1,25\$ et le blanc de 2\$ à 3,75\$. Néanmoins, cette inégalité salariale ne semble pas apaiser les unions de travailleurs qui voudraient que les Chinois n'aient pas accès à l'emploi. Ceux-ci continuent de mettre la pression sur le gouvernement de la Colombie-Britannique pour qu'il empêche avec plus de véhémence que l'on donne du travail aux étrangers. Si bien que dans une tentative de dissiper les tensions, le premier ministre John A. MacDonald déclarera que :

[Les Chinois] sont une race étrangère dans tous les sens du terme. Elle ne peut s'assimiler ni ne pourra s'assimiler à notre population aryenne. [...] Ce n'est qu'une simple question pragmatique: soit nous requérons à cette main-d'œuvre, soit vous vous passez d'un chemin de fer. (*Ibid.* : 17)
(Traduction libre)²

Ce discours dépeint les Chinois comme une simple main-d'œuvre bon marché et non comme d'éventuels citoyens du pays. Ces jeunes hommes expatriés dans l'espoir de subvenir financièrement aux besoins des leurs demeures dans un pays ébranlé par l'impérialisme britannique et la guerre, ne représente qu'un apport « fiable » de travailleurs pour le pays qui les emploie (*Ibid.* : 17).

En effet, lorsque la demande de main-d'œuvre diminue, les politiciens et les médias populaires ne se refrèment pas de verser davantage dans les discours racistes, en affirmant qu'ils ne servaient au départ bien qu'à être exploités, car ils demeurent incapables de s'intégrer harmonieusement à la culture des

² [Chinese] are an alien race in every sense that would not and could not be expected to assimilate with our Aryan population. [...] It is simply a question of alternatives : either you must have this labour or you can't have the railway.² (*Ibid.* : 17)

Blancs. Cherchant à les déloger, ils échafaudent une représentation antagoniste des Chinois qui seront perçus comme indésirables pour le bien commun (Li et Lee, 2005 : 646). La population constituée d'une main-d'œuvre chinoise immigrée au Canada représente au tournant du 20^e siècle, 3,5% de la population. Bien qu'ils représentent la minorité raciale la plus importante à cette époque, l'étiquette du travailleur étranger leur colle à la peau. Ils tenteront néanmoins de réunir leurs familles. « Comme les maillons d'une chaîne, les Chinois ont émigré partout dans le monde en suivant leur famille : les fils ont suivi leurs pères, les neveux ont suivi leurs oncles, les cousins ont suivi leurs oncles, les cousins ont suivi leurs cousins, les épouses ont rejoint leurs maris. » (Yu : 13)

1.1.3 Aux racines du racisme anti-asiatique

Une fois la construction du chemin de fer achevée, le contracteur Onderdonk refuse d'honorer son entente qui prévoyait de payer le billet de retour en Chine des travailleurs qu'il avait déplacés. D'autres qui avaient cheminé depuis les États-Unis se retrouvent aussi dans l'impossibilité de retourner au pays conséquemment à l'adoption du Chinese Exclusion Act américain voté en 1882. Cette situation provoque le mécontentement de nombreux Canadiens blancs de Colombie-Britannique qui voient dans la forte présence d'immigrants chinois « bloqués », « chez eux », un danger pour leurs emplois. Plusieurs se rassemblent pour demander au gouvernement canadien d'agir en leur faveur. Ils se plaignent que les Chinois amènent une compétition déloyale sur le marché du travail. En 1885, le Canada vote une première loi cherchant à entraver l'immigration chinoise.

Le Canada impose une taxe d'entrée pour toute personne souhaitant immigrer en provenance de la Chine. Sous la pression constante des syndicats de travailleurs, celle-ci sera établie à 50\$ par tête d'abord, puis augmentera à 100\$ en 1901 pour finalement atteindre 500\$ en 1903. Ce qui représenterait aujourd'hui une somme d'environ 13 500\$³. Bien que dans les années 1880 et 1890, plusieurs nouveaux immigrants chinois décident de s'établir en Colombie-Britannique pour y rejoindre de la famille ou leurs proches, l'hostilité dans la province pousse un grand nombre d'entre eux vers l'est. Conséquemment, plusieurs communautés commencent à se former dans les petites villes près du chemin de fer, comme à Calgary en Alberta ou Edmonton en Saskatchewan. D'autres immigrants iront encore plus loin dans les provinces de l'Ontario et du Québec où la société semble moins agressive à leur égard (Lai, 1988). C'est ainsi que vont

³ Montant calculé à partir du site internet de la Banque du Canada (<https://www.bankofcanada.ca/rates/related/inflation-calculator/>)

apparaître les *Chinatowns*. Tel que le résume un commentateur, « Alors que la route du Canadian Pacific Rail est devenue la ligne de pouls du Canada, elle est aussi, et non à tout hasard, rattachée par une enfilade de quartiers chinois » (Traduction libre⁴, *Ibid.* : 18).

Alors que les familles chinoises fuient le racisme, les stigmas ne tardent pas à les suivre jusque dans la province du Québec. Des traces de ce racisme anti-asiatique subsistent aujourd'hui dans les archives. Dans un article du journal *La Presse* en 1894, on revendique qu'« il faut qu'une barrière infranchissable soit mise entre le Chinois et nous afin de protéger l'ouvrier contre une concurrence ruineuse et le public contre l'exhibition de mœurs tout à fait contraires aux idées reçues » (Lai, 1988). Un autre journaliste dans *The Gazette* grogne : « John Chinaman est de trop chez nous, non seulement à Montréal, mais dans toutes les villes du Québec et de l'Ontario. Il déplace le travail chrétien et n'est en rien une addition souhaitable à notre population » (*Ibid.*). Les périodiques francophones et anglophones s'emparent du sujet. On s'inquiète de la venue d'Asiatiques dans les provinces à l'est du Canada, d'autant plus que l'on craint une invasion clandestine lorsque les politiques migratoires au sud de la frontière aux États-Unis se font de plus en plus restrictives. Toutefois dans les provinces de l'est, les opinions sur la présence asiatique sont mitigées, tantôt les Chinois.e.s attirent la sympathie et la pitié, tantôt ils et elles sont accusé.e.s de mener des affaires déloyales. Il semblerait que leur spécialisation dans les secteurs de la blanchisserie ou de la restauration ait dissipé certaines tensions, car leur expansion économique était de cette façon, plus aisée à contrôler, notamment par l'imposition de taxes municipales (Helly, 1987). Il y aura donc moins d'attaques racistes ou de formations militantes actives pour restreindre les droits des Chinois.e.s au Québec qu'en Colombie-Britannique. Toutefois, le climat ne s'adoucissant pas à l'ouest et la situation ne cessant de s'envenimer, l'immigration chinoise sera finalement complètement interdite en 1923 avec l'adoption de l'Exclusion Act par le département de l'immigration et de la colonisation du Canada, le but étant d'apaiser les frustrations et les conflits interraciaux. Cette politique s'inscrira dans une série de politiques anti-immigration instaurées également dans plusieurs anciennes colonies britanniques et ciblant les populations en provenance de l'Inde et du Japon qui cherchaient à s'établir dans les territoires du Commonwealth.

⁴ « While CPR route had become the pulse line of Canada, it also, not all accidentally, strung together a strip of Chinatowns [...] »

1.1.4 Levée de l'Acte d'exclusion, au balbutiement d'une intégration sociale et culturelle

Lorsqu'éclate la Seconde Guerre mondiale, des centaines de familles sino-canadiennes retiennent leur souffle, lorsque leurs enfants s'enrôlent dans l'armée. Bien que leurs fils et leurs filles n'ont pas le droit de vote, sont interdits de pratiquer le droit, la médecine ou l'ingénierie et qu'on les force à s'asseoir dans le fond des salles de spectacles, ils et elles sont déterminés à faire démonstration de leur loyauté envers le pays (Clément, 2025).

Ce n'est seulement qu'après la Seconde Guerre mondiale, et grâce à la mobilisation des Sino-Canadiens à l'effort de guerre, que les rapports du Canada avec les membres de la diaspora chinoise évoluent de façon plus positive (Vitiello et Blickenderfer, 2020; Li et Lee, 2005). L'engagement actif de plusieurs vétérans dans la politique par l'entremise de formations comme la *Chinese Veterans Association*, permet de faire pression sur le gouvernement pour qu'il mette fin aux mesures anti-immigration ciblées. L'Acte d'exclusion qui sera en vigueur pendant plus de vingt ans (1923-1947), ne verra pas sa fin sans avoir affecté lourdement les communautés sino-canadiennes, cela particulièrement en ce qui a trait au renouvellement démographique, conséquence observable dans la formation des bachelors societies⁵ ou « sociétés de célibataires » (Li et Lee, 2005). Les répercussions de l'Acte d'exclusion ont également été un énorme obstacle pour la consolidation économique déjà fragile de la communauté sino-canadienne, en privant notamment de nombreux commerçants d'une relève adéquate pour la passation des entreprises familiales (Helly, 1987). C'est par conséquent le changement d'attitudes envers la population d'origine chinoise qui aura « sauvé » les *Chinatowns* d'Amérique du Nord. La levée de l'Acte d'exclusion est un soulagement, car elle signifie pour les immigrants chinois présents sur le territoire qu'ils pourront rassembler leurs familles. Enfin la population peut croître et se renouveler. Sans une reconnaissance de la participation citoyenne de l'immigration chinoise à la société canadienne, les quartiers chinois auraient tout simplement disparu.

Ces débuts enclavés ont laissé une trace dans la mémoire des familles victimes de cette loi raciste; « l'ennui, la solitude et la détresse ont donc marqué toute une génération d'hommes forcés de vivre loin de leurs proches. Pendant ce temps en Chine, plusieurs femmes et enfants éprouvés par l'absence d'un mari et d'un père ont connu la famine, étant incapables de subvenir à leurs besoins. » (Cha, 2023) La fin de

⁵ Cette vidéo présente le souvenir doux-amer de ces célibataires : https://www.youtube.com/watch?v=5k2PxImdV_0

l'Acte d'exclusion renversera la tendance en permettant aux quartiers chinois de survivre (Vitiello et Blickenderfer, 2018 : 153).

1.1.5 Leviers socio-économiques et économie de survivance

Au début de son intégration à la ville de Montréal, la communauté chinoise cantonaise doit adopter un modèle économique qualifié par plusieurs auteurs de modèle de « survivance » (Pratte et Gélinas, 2023 ; Wong 1995). Ce modèle est communément mis de l'avant pour décrire la formation des *Chinatowns* en Amérique du Nord (Lai, 1988). Il reflète en fait la nécessité qu'a la communauté chinoise de se « confiner » dans des secteurs d'entreprise spécifiques afin d'échapper aux diverses injustices systémiques liées au statut d'immigrant (Chan, 1991 : 2). Plus spécifiquement à Montréal, ce sont dans les secteurs des services de blanchisseries à la main et de restauration que la communauté chinoise investira. Pour de nombreuses décennies, il n'y avait donc que deux voies pour faire sa vie: faire la lessive ou cuisiner (*Ibid.*).

1.1.6 Secteur de la blanchisserie à la main

De 1894 à 1911, les Cantonais développent le secteur de la blanchisserie à la main. En 1911, la ville compte 2 254 employés blanchisseurs dont un peu moins de la moitié sont des immigrants chinois. Cette percée remarquable dans le secteur de la blanchisserie débute en 1877 avec l'ouverture de la première buanderie chinoise dans la métropole montréalaise. Suivant l'apparition de cette enseigne tenue par Jos Song Long, trois autres blanchisseries chinoises ouvriront boutique non loin les unes des autres. La première sur la rue Craig au coin de la rue Saint-Georges, qui deviendra la rue Jeanne-Mance, sera suivie d'une seconde, celle-ci aussi sur la rue Craig, puis d'une autre à une faible distance sur la rue Bleury et enfin la dernière, qui viendra se poster juste en face. Cette stratégie de concentration commerciale permettait ainsi à chaque établissement de se placer sur le chemin de son concurrent afin de profiter d'une affluence de clientèle. (Helly, 1987 : 66)

Les immigrants chinois adoptent donc les rues du quartier Saint-Laurent reconnu pour son dynamisme commercial, faisant fi des enjeux de langues, desquels ils sont peu familiers. En effet, les Cantonais sont au fait de l'expansion de la ville de Montréal, mais non des clivages linguistiques qui la particularisent et dont ils ne connaissent pas les racines. (Helly, 1987 : 68) Ils s'installent alors au cœur du nouveau centre commercial de la ville, au plus près de son axe, le boulevard Saint-Laurent, qui souligne le clivage entre les « deux solitudes », expression qui décrit symboliquement la séparation des quartiers francophones à l'est

et anglophones à l'ouest. Plusieurs autres facteurs influencent le choix des Cantonais en ce secteur. D'abord, car il attire par son caractère cosmopolite, qui encore aujourd'hui conserve les traces d'un passé dynamique. Les termes tels que « vitalité », « effervescence », « monde en soi » et « lieu de toutes les opportunités » résonnent d'ailleurs encore aujourd'hui lorsque les Montréalais.e.s cherchent à décrire l'atmosphère de cette artère au statut patrimonial (Poulot, 2013). Un second facteur décisif explique néanmoins le choix de la communauté sino-montréalaise en cet endroit. Les Cantonais qui aspirent à devenir propriétaires élisent ces bâtiments, car les loyers y sont moins chers qu'en d'autres quartiers. Ainsi dans sa portion aux abords de la rue Sherbrooke, le quartier a la réputation d'y loger à bon prix les immigrants pauvres. Comme le décrit Helly, ce sont les Irlandais en forte présence qui occupaient le secteur entre les années 1840 et 1850, au point où on lui donnera le surnom de « *Little Dublin* », *petit Dublin*. Puis, à partir des années 1880, le quartier verra éclore ses premières enseignes commerciales. S'y installeront boutiquiers, artisans et commerçants juifs, que les buanderies chinoises viendront rejoindre par la suite.

Enfin, la forte concentration cantonaise finit par générer une compétition dans les services de blanchisserie aux particuliers, ce qui encourage graduellement les nouveaux arrivés dans le secteur à se disperser sur l'île. Certains tenteront leur chance dans les quartiers ouvriers d'Hochelaga ou encore dans les quartiers bourgeois typiquement plus au nord tels qu'Outremont et Westmount. De 1894 à 1911, des milliers de Cantonais arrivent à Montréal. Tous ou presque investissent leurs avoirs dans le secteur de la blanchisserie à la main qui semble bien réussir à la communauté. En cette période relativement courte de dix-sept ans, ils fonderont 1 063 buanderies disséminées sur la totalité ou presque du territoire montréalais (Helly, 1987). Néanmoins, si ce chiffre paraît impressionnant, seulement 284 survivront aux années subséquentes. En effet, le commerce de la blanchisserie n'est pas facile et plusieurs devront fermer boutique.

Le permis d'exploitation du commerce de blanchisserie à la main est l'un des plus chers délivré par la Ville. Il est de 50\$ comparativement à 5\$ ou 8\$ pour une auberge, une épicerie ou une boulangerie. Cette somme revient à l'époque à quatre mois de travail pour le buandier. Une question émerge; pourquoi donc les Cantonais choisissent-ils de se spécialiser dans le secteur de la buanderie à la main? Une analyse socio-économique des leviers de développement de la communauté par l'Institut de recherche et d'informations socio-économiques (2023) souligne que « malgré les nombreuses difficultés qu'elle présente, l'ouverture d'un commerce est alors le seul mode de subsistance viable pour la communauté dans un contexte où le

racisme à l'embauche est tel qu'à compétence égale, un ouvrier chinois reçoit un salaire deux fois moindre qu'un ouvrier blanc » (Pratte et Gélinas, 2023 : 21). De plus, les conjonctures économiques défavorables font du revenu de l'ouvrier un revenu précaire, et cela même pour les ouvriers blancs, car tous travaillent pour un petit salaire qui fait l'envie des investisseurs et assure le succès du *sweating-system*. Malgré une forte spécialisation de la main-d'œuvre chinoise dans le secteur de la blanchisserie pour contrer ce destin, les propriétaires de buanderies nouvellement lancés en affaire ne vivront pas le tournant de la décennie suivante plus sereinement. En effet, la saturation du marché mène à des investissements de moins en moins certains.

1.1.7 Du secteur de la blanchisserie à la main au secteur de la restauration

C'est en ces années qu'un nouveau secteur économique s'offrira comme solution à la saturation du marché de la blanchisserie. Les membres de la communauté qui souhaitent préserver et faire fructifier leurs capitaux se tourneront vers le secteur de la restauration. Apparaissent ainsi un peu partout dans la ville et dans ses quartiers plus peuplés, les iconiques restaurants chinois⁶. En 1921, les Cantonais gèrent 55 restaurants comparativement à 21 six ans auparavant. Or, même si la situation économique replonge de nouveau dans les années 1920 forçant la fermeture de nombreuses salles à manger, le transfert des capitaux entre le secteur de la blanchisserie et de la restauration se poursuit et demeure la stratégie privilégiée par les buandiers qui s'étaient enrichis auparavant. Le transfert de ressources est tel qu'en dix ans, les Cantonais comptent une part appréciable du marché de la restauration dans la ville de Montréal. Leurs 71 restaurants sur une totalité de 524 dans la ville indiquent une forte présence dans cette activité commerciale étant donné que les Chinois ne représentent que 0,002% de la population montréalaise. Comme le réitère Denise Helly, « les Chinois ont trouvé une nouvelle voie pour s'établir comme petits commerçants et se maintenir à l'écart d'employeurs blancs. » (Helly, 1987 : 110)

1.1.8 Face à la discrimination, organisation communautaire et associations familiales

Dans un climat de discrimination économique et d'attitudes racistes anti-asiatiques, les associations familiales ont été des piliers essentiels pour l'organisation communautaire des quartiers chinois. Ces

⁶ Voir ici le travail de l'artiste Karen Tam : <https://www.karentam.ca/fgoldmountain.html>. « Transformant radicalement l'espace d'exposition en simulacre de restaurant chinois, l'artiste crée un lieu qui fait appel à notre imaginaire, aux souvenirs que l'on peut avoir de ce genre d'établissement. En filigrane, l'artiste offre aussi une réflexion sur tout un pan de l'histoire de l'intégration des immigrants chinois sur notre territoire. » <https://esse.ca/compte-rendu/karen-tam-gold-mountain-restaurant-montagne-dor/>

institutions claniques composées majoritairement de jeunes hommes célibataires dont les familles étaient demeurées en Chine en raison de l'Acte d'exclusion, remplissaient des fonctions variées facilitant l'entraide entre leurs membres : « traduction, assistance à l'envoi de fonds outre-mer, paiement de frais juridiques pour les membres aux prises avec un procès, soutien financier pour la tenue de funérailles, système de crédit mutuel, jeux, rites culturels, maisons de chambres, aide à l'emploi, soutien matériel pour les membres sans emploi, instance de résolution de conflits. » (Pratte et Gélinas, 2023 : 37) Les associations familiales ont de cette façon assumé le rôle de « gardiennes » des communautés chinoises un peu partout en Amérique du Nord. Véritables fortifications, elles ont favorisé la pérennisation et la consolidation des communautés diasporiques chinoises. Ce modèle d'organisation sociale était pour l'essentiel, basé sur l'aide mutuelle. Elles proposaient des services de protection et de services sociaux, qui à l'époque étaient difficiles d'accès, voire complètement inaccessibles pour les immigrant.e.s d'origine chinoise.

Par exemple, face à une forte discrimination au logement, l'association gérait une pension de famille pour ceux qui n'avaient pas les moyens de régler un loyer trop élevé. Les membres payaient ce qu'ils pouvaient en se cotisant afin que d'autres puissent avoir accès à un logement en pension, c'est-à-dire en maison de chambre ce qui leur donnait accès minimalement à un lit et à une cuisine partagée. Néanmoins, l'un des services les plus importants offerts par l'association était celui du prêt d'argent communautaire appelé le *wui*, qui, par ailleurs, était courant partout en Amérique du Nord. Toujours en vigueur aujourd'hui, le *wui* a permis aux Chinois d'avoir accès à du capital alors que les banques ordinaires refusaient des prêts aux travailleurs immigrants. Aujourd'hui, l'association familiale est une institution communautaire qui a permis à ses membres de garder un lien avec les traditions culturelles de la Chine, notamment en organisant les célébrations de plusieurs festivités annuelles. L'une des plus anciennes associations actives dans la ville de Montréal, est l'Association Hum, aussi connue sous le nom de Hum Quong Yea Tong. Elle a été inaugurée dans les années 1880 et poursuit encore aujourd'hui sa vocation d'offrir ses espaces à la communauté chinoise.

1.1.9 Formation d'une enclave ethnique

L'histoire de la diaspora chinoise et de son insertion dans le paysage urbain fait partie d'une histoire plus large des populations immigrantes dans le paysage urbain (Germain et Poirier, 2007). Nous reprenons ici le découpage historique de Germain et Poirier (2007) qui balisent l'histoire de l'immigration montréalaise en quatre phases. Nous pourrions probablement faire reposer notre analyse sur une tout autre

segmentation, mais celle-ci sera satisfaisante pour illustrer l'impact de l'immigration sur le découpage territorial (*Ibid.*).

Pour Germain et Poirier (2007), la première période d'immigration se situe au tournant du 19^e siècle lorsque s'établissent les premiers immigrants en provenance des îles britanniques. Les différentes communautés irlandaises, écossaises ou anglaises qui se distinguent culturellement des Canadiens français catholiques, notamment sur le plan de la confession religieuse, s'établissent en se maintenant géographiquement à distance les une des autres par « confort culturel ». Autrement dit, ce besoin expliquerait en partie la séparation des communautés en zones distinctes. La seconde période débute au 20^e siècle lorsque d'autres groupes, que l'on qualifierait aujourd'hui de « minorités ethniques » pour reprendre les termes choisis par Germain et Poirier (2007), prennent à leur tour place dans la ville : le Quartier chinois pour les immigrants d'origine chinoise et la Petite-Bourgogne pour la communauté afro descendante. (*Ibid.*) Ces deux exemples de territorialisation urbaine correspondent à ce que le sociologue Jean Remy (1990) appelle le « quartier fondateur », c'est-à-dire le quartier d'installation première des immigrants, et véritable « lieu d'articulation entre deux univers », soit le pays laissé derrière et le pays d'accueil. Une troisième période enchaîne avec l'arrivée d'immigrants européens « non britanniques », c'est-à-dire d'autres minorités ethniques en provenance d'Italie, du Portugal, de Grèce, etc. Peu à peu et par une succession des divers mouvements migratoires en provenance de l'international, la ville prendra les allures d'une riche mosaïque culturelle, qui aurait par ailleurs inspiré l'auteur Claude Jasmin dans l'écriture de son roman *La petite patrie* paru en 1972 et son surnom de ville des « petites-patries » (Germain, 2010). Enfin, cette histoire d'immigration dépeinte par Germain et Poirier se conclut dans les années 1990 sur une période reflétant un climat d'ouverture à l'immigration dans les politiques canadiennes et québécoises.

En sommes, l'histoire du Quartier chinois montréalais appartient à un ensemble d'histoires de l'immigration en provenance d'une grande diversité de régions et de pays sur le territoire montréalais. Comme dépeint plus haut, la première communauté chinoise du Québec se forme autour du 20^e siècle dans un Montréal qui affiche déjà un profil ethnoculturel diversifié et sur un territoire où des écarts socioterritoriaux se sont déjà creusés. Cette situation n'est pas que spécifiquement liée à la colonisation en deux temps, Française, puis Anglaise du territoire, puisqu'à l'intérieur même des groupes linguistiques, existent d'importantes distinctions qui formalisent les besoins des nouveaux arrivants en des institutions propres aux distinctions culturelles de chaque communauté. Par conséquent, ce sont ces premières

configurations sociales et surtout communautaires qui marqueront le territoire. En somme, pour reprendre l'analyse de Germain (2003) : « ce que les géographes ont longtemps décrit comme une ville à forte ségrégation, était en fait plutôt un exemple d'intégration par segmentation, chaque communauté réussissant à se bricoler une place à elle et à cultiver une distance suffisante pour contenir des conflits dus aux clivages tantôt linguistiques tantôt de classe, quand ils n'étaient pas religieux. » (Germain, 2003) Nuancé de cette façon, on pourrait souligner que cette lecture appartient à une approche théorique de l'École de Chicago, laquelle comporte bien entendu des limites. Ce courant d'études urbaines est né du besoin d'étudier les phénomènes urbains et sociaux causés par la croissance rapide de la ville de Chicago au 19^e siècle et dans les deux premières décennies du XX^e siècle. Les thèmes principaux de ce courant reflètent un contexte particulier de densification de la population urbaine et de sédimentation des groupes migratoires. Annick Germain dont les travaux s'inscrivent en cette lignée, donne au modèle montréalais le nom d'intégration par segmentation (Germain, 2003).

Aujourd'hui, une terminologie variée est employée pour l'étude des territoires urbains de l'immigration. Il est cependant important de noter que la communauté scientifique écarte le terme controversé de « ghetto » (Germain et Poirrier, 2007). Le vocabulaire offre aujourd'hui de nouvelles appellations telles que celle d'« enclave ethnique ».

Plus récemment on emploie le terme d'*ethnoburb* qui décrit la réalité des nouveaux quartiers immigrants dans les banlieues. Cette banlieue ethnique est décrite comme moins isolée et multiculturelle. Elle est reliée par des échanges, des connexions et des liens d'affaires en plus d'activités socio-économiques qui s'intègrent dans des contextes socio-économiques et géopolitiques nationaux et internationaux plus larges. (Wei, 1997). Le Quartier chinois historique, toujours fréquenté par les familles immigrantes, se rapproche néanmoins davantage de l'enclave ethnique. Certes dû à une forte concentration de population sino-montréalaise dans le quartier (Alberto & al., 2021), mais aussi, parce que sa fonction a d'abord été celle de faire l'articulation entre deux univers, soit le pays laissé derrière et le pays d'accueil (Remy, 2020). Nous ajoutons ici le terme « d'historique » au Quartier chinois, tel que plusieurs acteur.ice.s dans le milieu communautaire l'utilise pour le distinguer en ses enjeux propres, comparativement aux quartiers ethniques comme le quartier de Brossard où la concentration de population d'origine chinoise est aussi très importante. La communauté chinoise l'a investi comme un lieu de refuge et d'entraide face au racisme systémique qui a forcé sa migration et son confinement d'ouest en est sur le continent. Sur ce point nous

sommes d'accord avec Chan, « toute étude de l'expérience chinoise au Canada et à Montréal est nécessairement une étude du racisme⁷ » (Traduction libre, Chan, 1991 : 2).

En conclusion, l'enclave ethnique est par nécessité au tournant du 20^e siècle, un quartier vibrant où une forte présence d'organisations et d'associations lui assure une vitalité économique, culturelle et sociale. Si le racisme joue un rôle prépondérant dans la formation de ce lieu de refuge et d'accueil, Germain et Poirier (2007) apportent toutefois une nuance en qualifiant le découpage des quartiers ethniques montréalais comme étant davantage induit par le besoin de proximité culturelle et de solidarité qui caractérise l'établissement des groupes diasporiques sur le territoire urbain. Au-delà de leur croissance et de leur mutation, les quartiers ethniques, s'ils ne sont étudiés que sur la base de facteurs populationnels, migratoires ou sociodémographiques, pourraient bénéficier d'un éclairage nouveau en tenant compte de l'action publique qui peut, en définitive, influencer sur leur pérennité, leur consolidation ou leur réaffectation. Une implication qui sera par ailleurs interrogée dans une section subséquente.

1.2 Transformation du quartier dans la modernité

Cette deuxième partie du chapitre premier portera sur l'évolution du quartier chinois dans la « modernité », une période de profondes transformations tant sur le plan urbanistique que culturel de la métropole. Le Quartier chinois de Montréal, bien qu'un des seuls quartiers en Amérique du Nord à être demeuré ancré en son socle d'origine (les autres ont pu par exemple être expropriés ou déplacés), a été dramatiquement défiguré en raison de grands travaux de rénovations urbaines et d'infrastructures, son destin étant toujours subalternement lié aux projets de développement dans le centre-ville et dans le « Quartier international ». Commandés par les gouvernements fédéraux et municipaux, ces travaux modifieront irrémédiablement son cadre bâti et ses délimitations (officieuses). Comme nous le verrons, cette période « sombre » pour la communauté sera le déclencheur d'une première mobilisation citoyenne afin d'empêcher l'élargissement de la rue Saint-Urbain et la destruction du bâtiment de l'association familiale Lee. Il s'agit d'une période d'éveil où la communauté chinoise de Montréal use de stratégies comme le marquage culturel et esthétique (Cha, 2004) pour réaffirmer sa présence dans le paysage montréalais.

⁷ « Any study of the Chinese experience in Canada and in Montreal by necessity is a study of racism. »

1.2.1 Le Quartier chinois, un quartier « délabré »

Des années 1930 jusqu'au milieu des années 1940, les représentations médiatiques du Quartier chinois et du mode de vie de ses résident.e.s sont tantôt incriminantes, tantôt stigmatisantes. Elles font le portrait d'une enclave ethnique en marge de la société et marquée par la criminalité. En effet, les histoires véhiculées au sujet du Quartier chinois par les journaux justifient qu'on y fasse de nombreuses interventions policières et qu'on légitime la fouille arbitraire des établissements tenus par les Chinois comme les buanderies, les maisons, les clubs et les restaurants. (Heine, 2018 : 28) Ce profilage accentue et perpétue à une échelle plus étendue, le sentiment que la communauté chinoise ne peut s'intégrer à la société québécoise. À cet égard, le mémoire de Samuel Heine qui porte sur les représentations médiatiques du Quartier chinois met en évidence le portrait dépeint par les médias locaux du Quartier chinois comme « un lieu malsain où les Sino-Montréalais s'adonnent à des activités illicites dont seule la question ethnique semble distancier cet espace du Red Light de Montréal. » (Heine, 2018 : 24) De fait, la réputation du Red Light, zone urbaine où se concentrent les activités sexuelles ou érotiques commerciales (Fiolka et al., 2022), s'étend au Quartier chinois, que l'on pense aussi comme un quartier interlope dans l'imaginaire collectif de la ville. Les actualités de l'époque insistent sur la criminalité des lieux, celle des maisons de jeux clandestines et « mystérieuses », celle associée aux conflits intercommunautaires, et finalement, le danger de se laisser tenter par les attrait « décadents » de ses commerces. Bref, la clandestinité et le vice sont deux éléments de la représentation médiatique accolée au Quartier chinois. Certains médias anglophones vont aussi mettre en garde leur lectorat contre les dangers que représentent les conflits internes dans le quartier. Ceux-ci font le rapprochement sensationnaliste entre les tensions intercommunautaires et les guerres de clans ouvertes qui ont lieu dans les grandes villes américaines de New York et de San Francisco dénommées les *Tong wars* (Chen, 2013 ; Heine, 2018). Ils utilisent la même nomination pour signifier que de pareils événements pourraient se produire dans la métropole montréalaise. Selon *The Gazette*, ces *Tong wars* « agiraient comme une véritable épée de Damoclès qui se rapprocherait à chaque nouveau conflit. » (Hein, 2018) Ces grandes thématiques ressassées par les journaux de l'époque émettent une posture de méfiance face aux rapports interethniques. Bien que la mixité et la race soient très peu abordées de front, Hein note que « lorsqu'on lit entre les lignes, elles sont omniprésentes dans la plupart des articles qui ont été analysés. » (*Ibid.*: 55)

1.2.2 Une économie locale, la force d'une communauté

Lorsqu'ils arrivent à Montréal, les immigrants chinois sont en quête de travail. Le Quartier chinois répond de front à ce besoin. Les entreprises familiales, dont le fonctionnement permet des allers-retours fréquents entre Montréal et le pays d'origine, sont adaptées aux trajectoires migratoires typiques des jeunes hommes Cantonaise qui se mariaient d'abord en Chine, puis immigraient pour travailler outre-mer afin d'envoyer leurs rentes à leur famille demeurée au pays. Dans un second temps, ils faisaient un retour en Chine le temps de quelques années (souvent en engendrant de nouveau) puis, repartaient à Montréal et finalement, rentraient définitivement en Chine au moment de la retraite (Aiken,1984). En concordance avec cette trajectoire, l'emploi des hommes à l'étranger s'est souvent fait dans des secteurs nécessitant un faible apport en capital et permettant une grande mobilité. Les buanderies, par exemple, pouvaient être fermées le temps du retour en Chine ou encore, leurs parts pouvaient être revendues ou laissées à des partenaires d'affaire pour quelques années. Les restaurants quant à eux étaient un bon moyen d'offrir du travail aux étudiants, aux nouveaux immigrants ou aux travailleurs à la recherche d'un emploi à court terme. Ils pouvaient aussi accommoder les membres de la famille plus âgés et les femmes. Cet écosystème local apportera une vitalité économique dans le Quartier chinois tout en réussissant bien à ses membres désireux de s'implanter dans la société montréalaise. Les personnes ayant vécu dans le quartier durant cette période relatent une vie de quartier animée par ses nombreuses buanderies, restaurants, commerces locaux. Bref, les affaires allaient de bon train et le Chinatown était vivant (*Ibid.* : 79).

1.2.3 Affirmation identitaire sur les façades à l'image d'une communauté « réhabilitée »

Le quartier entrera au fil du temps dans un processus d'« enchinoisement » en perpétuant la tradition d'indiquer les commerces à l'aide de grandes enseignes verticales ou horizontales. En respect aux usages de la langue française, au Québec, elles arborent des lettres latines stylisées à l'orientale (Cha, 2004). Jonathan Cha, décrit ce processus d'affichage symbolique comme une façon de « rendre un caractère chinois à l'objet, au lieu, ne l'étant pas au départ, par une réinterprétation se voulant manifeste, mais non pastiche. » (Cha, 2004 : 7) C'est donc graduellement que les bâtiments du périmètre seront embellis d'une couche signalétique, mais aussi de décorations et d'ornements faisant état de l'appropriation d'un territoire par sa population (*Ibid.*). Les bâtiments d'architecture européenne autrefois occupés par les Écossais et les Irlandais prendront progressivement les allures de temples aux couleurs de la Chine impériale.

Comme mentionné plus tôt, la fin de l'Exclusion Act en 1947 inaugure une phase de « réhabilitation » pour l'image de la communauté sino-montréalaise qui est à ce moment davantage perçue comme désireuse de s'intégrer à la société québécoise et d'en adopter les coutumes (Heine, 2018). Ce changement dans les mentalités s'observe également dans les médias locaux qui brossent un portrait plus positif de la communauté sino-montréalaise. Après l'abrogation de la Loi de l'immigration chinoise, les familles peuvent enfin être réunies, ce qui change radicalement la donne en matière de projets d'immigration possibles. Cette réforme fait place à une nouvelle vague d'immigration chinoise qui, pouvant se projeter dans un futur d'appartenance en sol québécois, souhaite davantage apprendre le français ou l'anglais, car l'immigration vient avec une assurance de pouvoir s'établir de façon permanente dans la métropole. Le changement coïncidera cependant avec un « déclin » du Quartier chinois ; le quartier apparaît moins nécessaire, parce que les Chinois.e.s subissent moins d'hostilité et de rejet de la part des autres Canadiens. Également, plus de Sino-Montréalais.e.s ont accès à l'éducation supérieure et se professionnalisent. Les Chinois délaissent ainsi peu à peu les classiques laveries et les fameux restaurants « chinois » (Hein, 2018). Or, malgré une plus grande dispersion de la communauté sino-montréalaise sur l'ensemble de l'île, le quartier demeure un point névralgique de rencontres et d'échanges, un lieu également de consommation, de services, d'approvisionnement alimentaire, un lieu pour y pratiquer sa spiritualité, sa religion et ses traditions. Rien ne laisse donc présager que le *Chinatown* sera démoli.

1.2.4 Renouveau du centre-ville et destruction du Quartier chinois

Pourtant, un risque s'installe. Durant les années 1950 et 1960, la valeur des propriétés autour du quartier augmente fortement. Les spéculateurs achètent de vieux bâtiments dans le but de les démolir et de les convertir en terrains en stationnements pour les usagers du centre-ville (Cha, 2004). Également, le Quartier chinois apparaît comme l'endroit désigné pour effectuer des travaux de grande envergure comme l'élargissement du boulevard Dorchester (Lafontaine architectes, 2021). Cette période porte le nom de « période noire » au sein de la communauté sino-montréalaise, puisque près des deux tiers de sa superficie seront amputés au terme de multiples travaux de réaménagement. La communauté, qui à ce moment se trouve traversée par des mécontentements internes entre les factions pro-Chine et pro-Taiwan, a de la difficulté à faire front commun (Lai, 1988 : 149-150). Des infrastructures aujourd'hui emblématiques de ces grands mouvements urbanistiques font leur apparition, l'édifice Jean-Lesage, le siège social d'Hydro-Québec (1962) et l'autoroute Ville-Marie (1965).

1.2.5 Une halte à la destruction; le quartier chinois symbole du multiculturalisme

En 1967, la ville de Montréal est sélectionnée pour accueillir l'Exposition universelle en raison de son caractère cosmopolite. La ville qui héberge une diversité de communautés culturelles est un lieu tout à fait indiqué pour porter un « idéal de solidarité humaine » qui s'impose dans une ère de tensions internationales, au cœur de la guerre froide et de la guerre du Vietnam. Le multiculturalisme apparaît tel un marqueur symbolique des idéaux de la modernité (Smits, 2009). Le nom choisi pour cette édition sera *Terre des hommes*, qui évoque l'idée d'un lieu « d'unité universelle ». Il souffle sur la ville un vent d'espoir où l'on se permet de penser la métropole comme un lieu où les grandes expositions universelles peuvent s'élever « hors du temps » et ainsi occulter « les conflits et les dissidences » grâce au « progrès » (Curien, 2006 : 135). Les expositions universelles qui sont des parcs à thème géants où on offre de façon spectaculaire toute la diversité des cultures nationales répondent aussi à une demande de ses visiteurs recherchant des propositions « exotiques » et « d'Ailleurs ». Ils y « découvrent une mise en scène d'identités nationales et corporatives qui ont pour intention de séduire et de convaincre. » (*Ibid.* : 137)

L'accueil de cet événement d'envergure internationale nécessitera en parallèle que l'on adapte l'infrastructure de la ville. La municipalité doit faire bonne figure et par conséquent, se préparer à la venue des millions de visiteurs, touristes et dignitaires de nombreux pays. Celle-ci requiert de la métropole qu'elle accélère la « rénovation » du Quartier chinois. Dans un article, publié en prévision de l'Expo 67, un journal s'exprime quant à l'impératif de « rénover » un Quartier chinois « plus ou moins délabré » pour suivre l'exemple de nombreuses villes américaines qui ont fait des quartiers chinois des lieux de curiosité et une attraction touristique. (Heine, 2018 :119) Cette attention accrue sur le centre-ville est une opportunité pour le Quartier chinois de s'« embellir ». C'est ainsi que des ressources sont mises à contribution pour lui donner une apparence « plus chinoise » (Cha 2004) et achever de le parer symboliquement dans la forme que nous lui connaissons aujourd'hui. À titre d'exemples, une belle arche colorée fera son apparition à l'entrée d'une ruelle pour l'occasion. Également, le parc de la Pagode au coin des rues De La Gauchetière et Saint-Urbain sera offert à la communauté en 1967, ce qui, pour la Ville, devrait rendre le quartier plus joli. Le parc de la Pagode sera « dédié à la cause de la paix et de l'harmonie entre tous les Canadiens » et inauguré à l'occasion du centenaire de la fondation du Canada. Offerte par Arthur Lee, un membre important de la communauté et propriétaire de l'entreprise Wing Noodles, une grande pagode en bois est érigée en son centre. Si l'inauguration du parc de la Pagode cherchait à valoriser la présence de la communauté asiatique dans la société québécoise, certaines interventions elles, chercheront plutôt à camoufler un quartier qui connaît des difficultés et qui gêne. En effet, la Ville de

Montréal, soucieuse de son image lors de l'Expo 67, décide d'installer un peu partout dans le quartier de grands panneaux métalliques dont les formes rappellent une stylistique « chinoise ». Il s'agit en fait d'un moyen de masquer les multiples lots vacants du quartier qui font l'objet d'une intense prospection immobilière (*Ibid.*: 10).

1.2.6 Expropriation massive, un coup de grâce au déclin progressif de la vie de quartier

Passé l'Expo 67, les efforts mis pour embellir le centre-ville se mutent en projet de réaffectation pour s'adapter au mode de vie en ville de la classe moyenne. En 1984 on y construira le Complexe Guy-Favreau, un des édifices fédéraux les plus imposants au Canada. Cette construction a nécessité que l'on rase six acres dans le Quartier chinois et que l'on exproprie deux églises chinoises, une école, plusieurs épicerie et la fabrique alimentaire Wing Noodles. Vingt habitations sont démolies et leurs locataires sont forcés de se reloger à l'extérieur du *Chinatown*, le prix des loyers dans le complexe étant inabordable pour la plupart des ménages expropriés. En 1983, un second édifice de logement appelé Place du Quartier est construit. Il en coûte entre 74 000\$ et 118 000\$ à l'époque pour y être propriétaire d'un condominium, là aussi les prix y sont inabordables à la plupart. C'est pour plusieurs commentateurs, le début de la gentrification du quartier :

Comme le complexe Guy-Favreau, cet édifice à bureaux et de condominiums marque le début d'une tendance générale des classes moyennes à s'installer dans le centre-ville. Dans ce cas, elles collaborent avec les pouvoirs publics et les promoteurs immobiliers pour « embourgeoiser » progressivement le Quartier chinois⁸. (Traduction libre, Chan, 1986 : 71)

Durant cette période, on note une diminution drastique de la population dans le Quartier Chinois. En effet sa population passe d'environ 3000 habitants avant 1960 à 441 habitants en 1985, ce qui coïncide avec la destruction d'un vaste secteur résidentiel pour la construction du complexe. Enfin, à cette attrition du territoire s'ajoute une difficulté supplémentaire pour les commerçants chinois du quartier avec l'adoption de la controversée Charte de la langue française en 1977 . Plusieurs y voient une attaque à leur identité et leurs racines (Croucher, 2008). Une étude de 2008 sur l'expérience des commerçants chinois face à la charte rapporte leur mécontentement et les entraves importantes que la loi a imposés sur leurs affaires.

⁸ « Like the Guy-Favreau complex, this condominium-office building marks the beginning of a general trend of middle-class people taking residence in the downtown area. In this case they work jointly with the governments and the developers to slowly "gentrify" Chinatown. »

En effet, un des restaurants familiaux du quartier, ouvert alors depuis 1950 et qui servait une importante clientèle chinoise et vietnamienne, mais aussi québécoise, avait reçu douze contraventions dans les cinq dernières années au moment de son entrevue. La charte voulant que la langue française soit « la langue normale et habituelle du travail, de l'enseignement, des communications, du commerce et des affaires », ceci a valu à M. Shing, qui employait et servait des nouveaux immigrants et des aînés en chinois, de recevoir plusieurs plaintes sur son restaurant. L'étude révèle qu'un autre élément de la loi a affecté les commerçants dont les activités sont liées à l'affichage de leurs produits. En effet, ces entrepreneurs considéraient que leur gagne-pain était associé à la publicité qu'ils faisaient sur leurs fenêtres, portes et autres façades. (Croucher, 2008)

Environ mille familles d'origine chinoise quittent définitivement Montréal entre 1975 et 1977. Néanmoins, pour plusieurs membres de la communauté, le coup de grâce demeure néanmoins la grande expropriation des terrains pour la construction du complexe Guy Favreau. Parmi les expropriés, l'usine Wong Wing qui offrait du travail à de nombreux immigrant.e.s chinois.e.s. Cet établissement, situé directement dans le quartier, était un lieu important de socialisation et d'organisation communautaire. Pauline Wong, petite fille du propriétaire de l'usine Wong témoigne :

« Je peux vous dire exactement où se trouvait ma chambre. Et plus loin sur la rue, on pouvait y voir l'entreprise, juste au-dessous de l'école Saint-Laurent », se remémore-t-elle. Pauline Wong est née d'un père chinois et d'une mère blanche francophone catholique et a passé toute son enfance dans le Quartier chinois. « Tout le monde connaissait tout le monde. Notre famille était probablement la seule famille catholique du coin. Mes frères faisaient la messe en bas de la rue sur De La Gauchetière parce que la Holy Ghost Chapel était là », se souvient-elle.

[...]

On s'est battu contre la construction du Complexe Guy-Favreau. Même les commerçants des petites épiceries du coin étaient contrariés parce que leur commerce allait fermer. Où allaient-ils déménager ? », s'exclame-t-elle. « On n'avait aucun indice que ce projet allait prendre forme. [...] (Yao, 2023)

Malgré cette période sombre, le quartier connaît un renouveau dans les années 1980, lorsque des leaders économiques de la communauté refusent de laisser le *Chinatown* à son sort. Ils et elles demandent à la

Ville de s'impliquer dans sa reconstruction. Le Centre uni de la communauté chinoise et l'Association pour le développement du Quartier chinois de Montréal sont formés afin de planifier la revitalisation du secteur. Dès 1982, de nouveaux projets sont proposés : on prévoit, entre autres choses, de rendre la rue De La Gauchetière piétonne et d'installer deux grandes arches sur le boulevard Saint-Laurent. C'est le début de projets destinés à sa « revitalisation » (Paré, 2017).

CHAPITRE 2

LE QUARTIER CHINOIS: UNE HISTOIRE QUI SE VIT AU PRÉSENT

La ville est le champ clos d'une véritable guerre des récits, dont chacun est le porteur d'une mémoire spécifique et dont le tissage constitue l'épaisseur historique de chaque ville.

Dosse, 2007

2.1 Changements démographiques et déclin commercial

La période qui sera présentée dans ce prochain chapitre problématise l'évolution du Quartier chinois montréalais dans une trajectoire caractéristique et commune aux autres *Chinatowns* d'Amérique du Nord (Zhou, 1998). Le profil de l'immigration chinoise s'étant transformé à partir des années 1990, la nécessité d'un quartier chinois comme quartier fondateur est moins évidente (Yao, 2023). Les nouveaux immigrants chinois ont plus de facilité à s'intégrer, car ils ne sont pas confrontés au racisme du siècle dernier. De plus, ils ont développé une curiosité envers le monde occidental alors que le pays était davantage refermé sur lui-même. En provenance de la Chine méridionale ou de Hong Kong, ils appartiennent à une nouvelle classe socio-économique dont les besoins et goûts correspondent moins aux types de logements locatifs et commerces présents dans le Quartier chinois. En effet, les études récentes sur la migration des populations chinoises au Canada montrent que les nouveaux immigrants sont moins enclins à se loger dans les quartiers chinois dits « historiques ». Bien que les nouveaux arrivants de statut économique plus modeste demeurent attachés au *Chinatown* en tant que symbole (Lai, 1988), les immigrants plus « confortables » privilégient les banlieues de type « américaines » (Cao et al., 2006). Les quartiers fondateurs n'étant plus considérés comme des lieux de passage « obligés » dans le parcours migratoire des Sino-Canadiens, d'autres quartiers sont davantage investis par les nouvelles populations immigrantes, comme c'est le cas à Montréal où les quartiers limitrophes accueillent la formation des nouveaux *ethnoburbs*. Dans la région de Montréal les statistiques illustrent cette nouvelle réalité et montrent une très forte concentration de ménages chinois dans la ville de Brossard, où 13% de la population parle une langue chinoise à la maison (Pratte, 2023 :28). Cette évolution dans les trajectoires migratoires affecte le taux de fréquentation et la demande pour les produits et les services du Quartier chinois historique. Outre une diminution de la

présence des populations chinoises issues de mouvements migratoires plus récents, la perte d'exclusivité de l'offre alimentaire asiatique est aussi un des facteurs de son affaiblissement économique. À proximité de l'Université Concordia, un second pôle alimentaire offrant des produits culturels panasiatiques s'est considérablement développé dans les dernières années. De surcroît, cette offre répondrait mieux aux nouvelles tendances culinaires des jeunes consommateurs qui considèrent qu'au Quartier chinois, « l'offre s'est figée dans le temps. » (Charbonneau, 2016 : 28) Les touristes et les étudiant.e.s internationaux d'origine asiatique interrogé.e.s sur la signification du Quartier chinois dans leur quotidien, ne considèrent d'ailleurs pas le quartier chinois historique comme un lieu de rencontre, mais plutôt comme un lieu de consommation sporadique. Ceux-ci ne le visiteraient principalement que pour y accompagner des ami.e.s curieux.se.s ou des connaissances intriguées (*Ibid.*).

Conséquemment depuis plusieurs années, les commerçants et restaurateurs du Quartier chinois rapportent qu'ils ont du mal à se maintenir en activité (*Ibid.*). Cela est aussi dû en partie à une forte augmentation des taxes municipales (Pratte, 2023). En effet, plusieurs propriétaires du secteur ont désigné cet enjeu comme étant l'une des principales causes de déménagements des commerces en d'autres quartiers où il y a une forte demande pour des produits et services culturels asiatiques, notamment vers les quartiers de Brossard et du *Chinatown 2.0* près de l'Université de Concordia (*Ibid.*). S'ajoute à ceci une augmentation des taxes commerciales sur l'ensemble de la ville, comme l'ont souligné les conclusions du rapport *Problématique des locaux vacants sur les artères commerciales* (Commission sur le développement économique et urbain et l'habitation, 2020) présenté au conseil municipal de la Ville de Montréal. Le poids du fardeau fiscal atteint lourdement la vitalité économique du quartier, car cette pression touche particulièrement les petits propriétaires et les locataires commerciaux qui doivent assumer des hausses de loyers parfois « démesurées » en proportion à leurs activités modestes (*Ibid.*). Ceci favorise ultimement le remplacement des petits commerces par les grandes enseignes et franchises, seules à pouvoir endosser les lourdes charges d'une telle augmentation. L'économie du Quartier chinois montréalais qui reposait en majorité et jusqu'à présent sur des petits propriétaires et des commerces familiaux ou traditionnels, s'en trouve à être particulièrement fragilisée (Pratte, 2023; Groupe de travail du Quartier chinois. 2019). Pour ce qui est des nouveaux commerces implantés dans le quartier au fil des dernières années, on retrouve maintenant et de surcroît, un certain nombre de bars et de restaurants dispendieux, pour la plupart non asiatiques (Le Mal nécessaire, Capital Tacos, Poincaré, Tiramisu, Terrasse Carla, Fleurs et cadeaux) ainsi, qu'une présence croissante de franchises transnationales (Pratte, 2023). Il y a également une (sur)spécialisation de l'offre dans la vente de produits comme les *bubble teas* (a contrario de boutiques de

thés ou de médecine traditionnelle chinoise). Basé sur des entrevues effectuées auprès de résident.e.s plus âgées, « la rue des *bubble teas* » qui désigne la rue de la Gauchetière (où on peut retrouver à elle seule 9 enceintes de ces thés à bulles), symbolise une forme de perte culturelle (*Ibid.*) Enfin, c'est ce transfert d'une économie locale servant une population résidente ou enracinée, à un marché plus élargi, global et touristique, qui est symptomatique de la gentrification des Quartiers chinois.

2.2 Entre redynamisation urbaine et banalisation des espaces

2.2.1 Une planification urbaine qui ignore les dynamiques de la gentrification

Afin de trouver des pistes de solution pour contrer le dépérissement du quartier, un groupe citoyen interpelle en 2019 le Centre d'écologie urbaine de Montréal (CEUM), afin que soit réalisée une consultation publique pour le « réaménagement » du Quartier chinois. Afin de répondre à cette demande, le CEUM inaugure le projet Ensemble pour le Quartier chinois qui fait collaborer différentes parties prenantes, des administrateurs d'arrondissement comme des résident.e.s et des organisateur.ice.s communautaires. Suivant ces premières démarches consultatives, le CEUM publie en 2020 son *Rapport de synthèse des besoins et des attentes de la communauté* (Centre d'écologie urbaine de Montréal, 2020). Le travail se poursuit dans la rédaction du *Plan d'action pour le développement du Quartier chinois 2021-2026* (PADQC) par des personnes issues des milieux économique et communautaire. Enfin, le PADQC sera accompagné de fonds octroyés au Faubourg Saint-Laurent de l'arrondissement Ville-Marie pour la création de la Table Ronde du Quartier chinois (TRQC), officialisant par cet élan un premier canal de communication directe entre la communauté du Quartier chinois et les instances décisionnelles municipales de l'arrondissement dans la réalisation du PADQC.

Durant cette même période de réflexion collective, un événement ébranle toutefois la confiance des citoyen.ne.s consulté.e.s et des organisateur.ice.s communautaires impliqué.e.s. En 2021, Hillpark Capital, une entreprise immobilière privée signe une transaction immobilière qui touche plusieurs bâtiments historiques dans le quartier. Les hommes d'affaires, Brandon Shiller et Jeremy Kornbluth, souhaitent les raser pour y construire une tour à condos de douze étages. Cet événement provoque une remise en question des citoyen.ne.s. En effet, même lorsqu'impliqué.e.s dans un processus de participation démocratique structuré par la Ville, face à une gentrification débridée, leurs voix ne font pas le poids. De même, la Ville qui affirme son soutien pour la « revitalisation », la « protection » et la « pérennisation » du Quartier chinois, n'accompagne pas ce dernier par des mesures solides pour contrer la spéculation immobilière et commerciale. Le Groupe de travail du Quartier chinois (GTQC) constate tristement que :

Malgré un processus de consultation (2019-2021) sur la revitalisation sur le Quartier chinois mené par le Centre d'écologie urbaine de Montréal (CEUM) et la Déclaration de soutien, de reconnaissance et de solidarité au Quartier chinois énoncée par la Ville de Montréal en novembre 2020, la spéculation foncière s'est poursuivie sans relâche. (Groupe de travail du Quartier chinois, 2021)

La spéculation immobilière et la gentrification étant pointées du doigt parmi les causes de destruction et d'effacement culturel du quartier, le Groupe de travail du Quartier chinois, formé à l'occasion des travaux de concertation de la CEUM, lance alors une pétition sur le site de l'Assemblée nationale pour revendiquer que le Quartier chinois, entre la rue Viger, la rue Jeanne-Mance, le boulevard René-Lévesque et le boulevard Saint-Laurent, soit désigné comme site patrimonial. Il décuple ainsi les efforts pour se faire entendre dans les médias et affirmer son intention de faire nommer comme bien culturel patrimonial l'ensemble du quartier. La volonté du GTQC est d'interpeller les nouveaux propriétaires qui se verraient dans l'obligation d'assurer la conservation du patrimoine bâti des biens dont ils sont responsables si reconnaissance octroyée. Or, la mairesse Valérie Plante du parti municipal Projet Montréal, bien qu'encourageant la nomination patrimoniale du quartier, se dit tout de même vouloir « trouver un équilibre entre la protection de « l'esprit » du Quartier chinois sans freiner les transactions immobilières ou tous les projets futurs. » (La Presse canadienne, 2022). Ceci laisse présager pour certain.e.s membres de la communauté affinitaire rencontré.e.s dans le cadre d'un préterrain, qu'il y a absence de compréhension de la part des pouvoirs publics des enjeux propres reliés aux identités marginalisées, outre peut-être celui qui exige des communautés qu'elles soient économiquement viables.

2.2.2 Une définition patrimoniale pour guider le développement urbain

Comme relevé dans nos discussions préliminaires avec certain.e.s acteur.ice.s du milieu communautaire, ce premier acte de mobilisation citoyenne servira de point d'appui, qui, grâce au statut patrimonial comme levier, pourra établir les fondements d'un cadre légal sur le développement urbain. Bien que le statut patrimonial porte sur l'héritage du patrimoine matériel bâti, la culture intangible sera aussi au cœur des réflexions, celle-ci entendue comme l'ensemble des pratiques culturelles et communautaires faisant vivre le quartier, lui donnant sa « vitalité » et son « âme ». On peut lire sur la page internet du Groupe de travail du Quartier chinois (cwgmtl.org) que l'obtention du statut patrimonial est une première étape pour « conserver l'âme » du quartier et que la protection du quartier ne se limite pas aux bâtiments; « il reste

encore beaucoup de travail à faire pour assurer la préservation et la promotion du quartier chinois et de ses atouts immatériels. »

À cette définition du patrimoine culturel immatériel par le GTQC, nous souhaitons ajouter quelques réflexions mises à plat dans un précédent travail rédigé dans le cadre du séminaire *Théories sociologiques de la culture* (2022) pour lequel nous avons approché le Quartier chinois dans sa dimension sensible, notamment en nous basant sur les recherches de Adam Yuet Chau (2013). En reprenant la notion de *social sensorium*, et en l'articulant à celle de tiers-espace mobilisée par Homi K. Bhabha, nous avons appréhendé les lieux comme espaces « liminaux » permettant d'accueillir une forme de socialisation qui passe à travers l'expérience phénoménologique de la culture. Entre autres, cette forme de socialisation s'articule en une esthétique de la diaspora telle que décrite par Werbiner (2013), comme participation sensible d'un monde que les membres d'une même communauté diasporique conçoivent et co-construisent. Compte tenu de son caractère socialisé, l'esthétique diasporique se distingue d'une simple expérience individuelle d'appréciation et de plaisir sensoriel. L'esthétique de la diaspora est collective puisque la (re)création de ces esthétiques et leur diffusion dans un lieu donné permet aux membres de la communauté en exil d'avoir prise sur des objets et des moments de communions qui influencent les affects de la collectivité. Autrement dit, ces pratiques de célébration esthétique de la culture diasporique et hybride, entre local et global (Hall, 2011), sont plus qu'une forme de nostalgie cherchant à répliquer la culture vernaculaire. Elles tissent des rapports dialogiques d'insertion dans l'« ici et le maintenant » (Werbiner, 2013 : 150). En outre, Werbiner appuie sur la dimension performative de la transmission culturelle diasporique qui valorise la compétence des membres dans le milieu social. Enfin, la transmission est un point d'ancrage pour l'appropriation et la sécurisation d'objets et de pratiques liés au monde de l'affect dans les lieux souvent hostiles de l'exil.

Par exemple, le Groupe de travail du Quartier chinois se définit autrement que par des catégories fixes comme la langue, les pratiques traditionnelles ou la culture culinaire du quartier. Ce qu'ils évoquent lorsqu'ils tentent une définition de la culture patrimoniale appartient davantage au registre de la transmission. De ce qui est vivant aujourd'hui, dans un but de conserver cette dynamique et de la faire évoluer, notamment en célébrant la participation des diverses communautés qui s'y sont greffées (comme la présence vietnamienne et d'autres pays d'Asie du Sud-Est par exemple). Ainsi, pour le GTQC, le quartier devrait être pensé comme un lieu dans la ville où sont accessibles des services de base, d'alimentation, de restauration et des services communautaires. Enfin être un endroit où peuvent se maintenir des activités

commerciales, religieuses et culturelles adéquates. Bien que le Quartier ne joue plus le rôle de lieu d'accueil ou lieu de sanctuaire pour les nouveaux arrivants chinois, comme il l'a fait dans le passé en les soustrayant à la discrimination (Lai, 1988), il demeure aujourd'hui un lieu de rassemblement important. Jonathan Cha, membre du Groupe de travail sur le Quartier Chinois, rappelait à l'occasion d'une entrevue que ce dernier «est aussi un environnement vivant. » Par conséquent, il appelle à notre responsabilité de « nous assurer que les gens puissent encore y vivre » ce qui passerait en somme par la création et le maintien de logements communautaires, de lieux de travail, de lieux de culte, de lieux de collaboration et de lieux de rencontres. (La Presse canadienne, 2022)

2.2.3 Contre le renouveau économique par le tourisme

Malgré une mobilisation citoyenne qui s'est effectivement soldée par la reconnaissance au registre du patrimoine québécois, du « cœur du quartier chinois », la notion de patrimoine vivant, entrera toutefois plus tard en concurrence avec le discours de la reprise économique. Une nouvelle dissension qui éveillera en partie de la communauté, aux complications de la revitalisation urbaine.

En 2019, alors que les taux de contagion de COVID-19 sont à leurs plus élevés, les mesures d'urgence telles que la fermeture temporaire des commerces et des restaurants privent le Quartier chinois de son achalandage habituel. Dans ce contexte de crise, l'arrondissement Ville-Marie tentera de lancer une campagne de promotion pour encourager rapidement le retour des consommateurs dans le Quartier chinois. L'arrondissement mandatera une firme privée de marketing pour travailler avec la communauté. Les premières ébauches du travail de conceptualisation de « l'identité de marque » du Quartier Chinois montrent une imagerie représentant un panda et des *bubble teas*, « à peine s'ils n'ont pas rajouté du bambou et autres trucs du genre » ironise un.e organisateur.ice lors d'échanges préliminaires. Bien que la seconde orientation du plan qui touche à la vitalité commerciale du quartier prévue au Plan d'action pour le développement du Quartier chinois, soit saluée par les entrepreneurs du secteur, d'autres acteur.ice.s perçoivent que les stratégies employées sont contraires à la troisième orientation qui elle, traite de la question patrimoniale. L'utilisation du terme « identité », sous-entendu comme instrument de positionnement sur le marché ou d'attractivité, semble détonner avec celle qui répond davantage aux enjeux sociaux de la patrimonialisation par et pour la communauté d'appartenance à ce lieu. La Table ronde du Quartier chinois (qui avait été créée pour la réalisation du Plan d'action pour le développement du Quartier chinois) partage en date du 28 juillet 2023 sur le réseau social X (Twitter) une lettre rédigée à l'adresse de la commissaire au développement de l'arrondissement Ville-Marie. La TRQC y exprime son

malaise de collaborer à une campagne publicitaire axée sur une « image de marque » faisant du Quartier un lieu de consommation reconverti pour le tourisme:

[...] bien que le mandat de cette campagne vise à ramener de l'achalandage au Quartier chinois et à stimuler l'économie, nous sommes convaincus que la Ville et l'agence K72 font fausse route en misant sur les produits tels que les bubble tea et services consommables facilement trouvables ailleurs et en ignorant par le fait le lien intrinsèque entre l'économie sociale et le développement patrimonial qui reposent sur l'identité et « l'histoire sociale de lutte et de solidarité » du quartier. Selon l'analyse de l'IRIS (Pratte et Gélinas, 2023), pour les résident.e.s et commerçant.e.s, « la rue des bubble teas (vendus par cinq franchises) symbolise une forme de perte culturelle » (Ibid., p. 32) et ne fera que stagner la vitalité économique au lieu de la pérenniser puisqu'elle fait fi de la spécificité historique et symbolique du quartier.⁹ » (Table Ronde du Quartier chinois, 28 juillet 2023)

Cet écart de visions sur les mesures de développement socio-économique du PADQC à préconiser au Quartier chinois démontre que la notion d'« identité » (ou « identité de marque ») et son implication dans la gestion des espaces urbains ne fait actuellement pas consensus. Encore une fois, cette démarche de planification urbaine, même si inscrite dans des pratiques de concertation participative montre à plusieurs égards la présence d'un conflit de fond sur la nature et le type de revitalisation à y préconiser.

D'autre part, l'abstraction autour des stratégies d'action du PADQC crée aussi de la distension entre les promoteurs et les acteur.ice.s communautaires du quartier. En effet, certains veulent en faire un lieu de festivité, ou tel qu'il est inscrit dans le PADQC, « un lieu pour soutenir les événements de promotion commercial », et les autres, un « lieu[x] de rassemblement permettant de tenir des activités communautaires, culturelles et multigénérationnelles ». Bien qu'alléchante pour ses retombées économiques, la tenue de festivals est, elle aussi sous tension. Par exemple, aux yeux des protagonistes

⁹ Il est possible de lire la lettre complète via le site X de la présidente de la TRQC au moment où la lettre a été écrite. Cette lettre est adressée à la commissaire au développement économique de l'arrondissement de Ville-Marie.
https://drive.google.com/file/d/1_pYh4shwFeb_NzR0WTaHYDxDy5hefPdb/view

de *Chinatown Biennial*¹⁰, cofondé par Florence Yee (qui sera commissaire des expositions éphémères du forum Repenser le Quartier chinois), le Marché asiatique, festival culinaire où s'établissent des kiosques de restauration dans le Quartier chinois pendant trois fins de semaine consécutives en saison estivale, n'est qu'un exercice de « tokénisme » pour sauver les apparences. Comme on peut le lire sur le blogue du média digital Tastet, ce marché « oriental » dont les principaux collaborateurs sont Tourisme Montréal, La Pépinière Espaces collectifs et le Partenariat du Quartier des spectacles, a pour but de « faire découvrir la richesse de la culture et de la gastronomie asiatique et d'attirer les touristes et les locaux dans le Quartier chinois » (Lebleu, 2022). Il faut toutefois mentionner à cet effet que la majorité des marchands présents ne sont pas des commerçants du Quartier chinois. Ainsi, ce ne sont pas les restaurants appartenant à l'économie locale qui y sont mis en valeur, mais plutôt une idée globale de la gastronomie asiatique. Célébré comme initiative de développement pour stimuler la vitalité économique du quartier, on peut tout de même contester les motifs qui mènent à cette « fantasmagorie » du Marché asiatique, pour reprendre le mot de Walter Benjamin (1939).

La compréhension du terme de « déclin » fait ainsi surtout écho aux nombreuses fermetures de commerces des dernières années, fermetures qu'on attribue à une perte d'achalandage. Certains chercheur.e.s utiliseront cette expression pour proposer un nouveau modèle de développement basé sur la solidarité et le développement de services sociaux dans le quartier (Pratte et Gélinas, 2023). D'autres utiliseront simplement ce terme pour annoncer que le quartier est en transition vers une nouvelle phase de développement (Charbonneau, 2016). Nos observations sur le terrain nous laissent présager que le quartier est, pour reprendre l'expression de Pratte et Gélinas (2023), à la « croisée des chemins ». Ainsi, le PADQC en dissociant le social et l'économique selon deux orientations distinctes, renforce les positions et l'écart entre une revitalisation misant sur l'attractivité touristique et l'investissement, et, de l'autre, un développement économique et communautaire basée sur le maintien des services de proximité et des interventions à « échelle humaine ».

¹⁰ À la fois bien biennale réelle et parodique dont l'objectif est de « mettre en lumière la complexité des récits qui coexistent au sein et autour des enclaves ethniques, au-delà des notions essentialistes, coloniales, gentrifiantes et (auto)-orientalistes de ce à quoi doit ressembler l'art dans les quartiers chinois. » (<https://rivet.es/orgs/chinatown-biennial>),

Surplombant cette lutte à la corde, une tendance forte s'impose dans l'urbanisme montréalais en ce qui a trait au développement des quartiers du centre-ville et des quartiers comme pôles culturels et économiques. Insérée dans une stratégie de rayonnement international dans son plein potentiel touristique, cette approche de la gestion du territoire urbain porte une attention particulière au visiteur qu'on ne traite « non plus comme un étranger, cet individu autrefois considéré avec indifférence, mais comme un nouvel acteur de la vie urbaine. » (Vles, 2011: 18) En effet, le Quartier chinois de Montréal est pour la plupart connu et fréquenté par divertissement. La mairesse de Montréal Valérie Plante déclarait fièrement lors du dévoilement de son Plan d'action pour le développement du Quartier chinois accompagné d'un investissement de deux millions de dollars que : « Le Quartier chinois est aussi un pôle touristique important pour la métropole et pour le Québec » et c'est pour cette raison qu'« il est grand temps de le valoriser et de se donner les moyens de protéger son identité et sa vitalité. » (Ducas, juin 2021) Or, il nous semble de prime à bord contradictoire de désigner un quartier à la fois comme un pôle touristique, et de vouloir le préserver sans banaliser son histoire. Le Quartier chinois est un lieu de vie communautaire pour les gens qui y résident actuellement, qui ont contribué à son essor, ou qui se reconnaissent dans l'expérience diasporique de résilience de celles et ceux qui l'ont fondé et habité. La réalisation du PADQC inspire certains espoirs, mais soulève aussi des inquiétudes et de la méfiance.

2.3 Conclusion du chapitre

La présente étude se penche sur ce qui nous apparaît être une opportunité de penser le développement urbain dans une approche d'herméneutique critique, cette fois-ci portée par des groupes communautaires qui ont vu le jour dans un contexte de mobilisation citoyenne pour sa nomination au patrimoine québécois. Principalement, nous observerons le travail du Groupe de travail sur le Quartier chinois qui s'est scindé en deux organismes complémentaires, la Fondation Jia et la Table ronde du Quartier chinois (TRQC). Nous réaliserons une observation des différentes pratiques de la « mise en patrimoine » du quartier expérimentées dans l'objectif de lui reconstituer un « régime mémoriel ». Ce faisant, le milieu communautaire rapatrie archives, objets, artefacts et histoires orales du quartier tout en se positionnant lors de concertations citoyennes pour penser le futur. La Fondation Jia dont la mission est de protéger et de développer le patrimoine culturel du Quartier chinois de Montréal met l'accent sur la narration de récits et la création de lieux. Elle travaille de pair avec son organisme sœur, la TRQC qui rassemble les différentes initiatives communautaires, projets de développement social et économique du secteur.

À la lumière de nos premières observations et de nos échanges avec plusieurs acteur.ice.s clés de ces regroupements, nous avons pu percevoir une volonté de faire communauté autour d'une réappropriation de l'histoire des lieux. Cette revendication implique que l'espace du Quartier chinois soit raconté par la commémoration du vécu des personnes qui en ont fait un lieu d'appartenance identitaire et cherché à lui restituer un sentiment de « *feeling like home* » (Hsu, 2014). Aujourd'hui, « vitalité » prend sens dans une définition d'un lieu habité et pas qu'uniquement visité (*Ibid.*). Comme introduit dans le présent chapitre, l'approche de la mémoire collective en contexte de planification urbaine met sous tensions divers intérêts des acteur.ice.s du milieu et ceux des organisateur.ice.s communautaires, mais surtout un désir pour ces derniers de retisser l'histoire de leur quartier en un récit collectif où peuvent venir s'y broder une nouvelle génération de citoyen.ne.s. Ceci nous a menée à nous intéresser aux manières dont ces acteur.ice.s effectuent un « travail des mémoires » (Ricoeur, 2000) en arrimant la construction d'une identité historique à leur action collective, ceci en réponse à des enjeux socio-économiques. De qui y a-t-il mémoire? Quels sont les liens qui unissent la mémoire du Quartier chinois à son identité? Comment celle-ci se déploie-t-elle dans des manières de penser le développement urbain? Ces questionnements définiront la suite de cette recherche qui vise à expliciter les rouages discursifs par lesquels les acteurs communautaires et membres de la communauté chinoise s'impliquent dans la relecture historique du quartier et enfin, dans la construction de leur identité narrative (Ricoeur, 1990).

CHAPITRE 3 UNE IDENTITÉ NARRATIVE POUR CONTRER LES RÉDUCTIONS MÉMORIELLES DE LA « TOURISTIFICATION »

Nous avons, dans un premier temps, contextualisé l'évolution du Quartier chinois montréalais en orientant notre perspective sur l'intégration de la diaspora chinoise au tissu urbain. Prenant en compte des récits d'immigration, tout comme une littérature scientifique, nous avons dépeint le quartier tel un lieu d'accueil pour une communauté ethnique minoritaire et marginalisée. Ainsi, nous avons circonscrit les dynamiques discursives qui ont tissé la trame narrative du Quartier chinois depuis sa fondation jusqu'à tout récemment, où plusieurs désormais sonnent l'alerte face à son effacement anticipé. La gentrification des enclaves ethniques rend compte d'une histoire sociale complexe qui allie représentation identitaire et rapports aux cultures minoritaires. Par conséquent, la gentrification peut être lue telle une continuation de rapports de pouvoir inégalitaires qui déterminent en majeure partie l'expérience des communautés immigrantes et leur sentiment d'appartenance sur le territoire urbain. Comme le résume Selma Siew Li Bidlingmaier (2016), « les quartiers chinois sont des hétérotopies qui d'une part affirment la "réalité" normative de l'espace habité, mais aussi d'autre part, force la réflexion par laquelle une personne réalise que l'espace qu'elle habite dépend de la définition de son altérité. » (Selma Siew Li Bidlingmaier, 2016 : 280). Notre souhait est en somme d'explorer le pouvoir d'écriture des identités narratives par le dépassement de ce rapport d'altérité.

En premier lieu, nous proposons de déconstruire la notion de « revitalisation », notamment dans l'adoption de stratégies de développement telles que la valorisation ethnique ou le *branding* identitaire, qui gagnent en popularité chez les tenants d'approche telle que celle de la « ville culturelle » (Lussier, 2015) et du développement par projet (Jolivet et Reiser, 2022). Nous regarderons du côté d'études qui se sont penchées sur la mise en scène spectaculaire et exotique des *ethnoscapes* (Shaw et al., 2004), leur « imagineering » et les stratégies de développement économique « carnavalesques », qui brouillent les notions d'identité et d'appartenance au lieu. Cette revue de littérature sera effectuée conjointement à une exploration du concept de mémoire collective. La mémoire collective, qui dans une perspective sociologique sera interrogée comme levier permettant de rendre accessible pour elle-même, l'histoire d'une communauté. C'est-à-dire, une mise en abîme et une reprise de pouvoir contre l'oubli. Nous verrons comment celle-ci permet le renouvellement d'une mobilisation citoyenne pour répondre d'enjeux de la transmission culturelle et patrimoniale.

3.1 La gentrification

Le terme de *gentrification* est utilisé pour la première fois en 1964 à Londres par la sociologue et urbaniste Ruth Glass qui observe l'arrivée récente d'une « *gentry* » (nom péjoratif par lequel on désignait la petite noblesse en Angleterre, et appliquée aujourd'hui à la classe moyenne), dans les quartiers ouvriers de la capitale anglaise. Ainsi à l'origine pour reprendre ses mots, le processus de « gentrification » décrivait une forme d'« invasion ». La notion permettait donc surtout de faire ressortir les dynamiques de compétition interclasse dans l'espace urbain (Glass, 1964 : xix). Depuis, la définition du phénomène s'est grandement élargie grâce à la recherche comparative (Shin et López-Morales, 2018). Le terme permet désormais de rendre compte d'observations en contextes diversifiés, notamment à l'échelle globale et dans les rapports nord-sud (Lees, Shin et López-Morales, 2015). Employé plus couramment dans sa dimension critique, il permet de dénoncer le déplacement direct ou la marginalisation des résidents et propriétaires initiaux, qui subissent les transformations de leur environnement bâti et culturel avec l'arrivée de nouveaux usagers de statut socio-économique plus élevé et le réinvestissement de capitaux fixes (Clark, 2005 : 25). Cherchant à rompre avec l'idée qu'il s'agirait d'un processus « spontané », plusieurs l'utilisent pour nommer l'expression spatiale du capitalisme néolibéral globalisé (Smith, 2002 ; Van Criekingen, 2013). Par extension, le phénomène de la gentrification sera aussi mentionné comme symptomatique d'une logique de revitalisation par ségrégation. Bref, d'une commodification de l'espace qui accompagne une certaine forme de réaménagement du territoire (Shin et al. 2016). La promotion symbolique et culturelle du mode de vie en ville et de ses quartiers les plus « branchés » (Slater, 2005), les partenariats public-privé dans la régénération du marché immobilier, la production de logements laissée aux aléas de l'offre et de la demande, l'embellissement et la festivalisation des espaces publics et le recyclage des friches urbaines pour l'attraction d'usagers solvables (Lees et al., 2008), sont des exemples de cette pression au développement, qui plutôt que de bénéficier à une base sociale large, cible en priorité le bien-être des classes moyennes et supérieures (Atkinson, 2004). Le développement urbain apparaît ainsi comme un enjeu explicite des politiques urbaines qui favorisent l'étalement, en des sphères toujours plus diversifiées, des dynamiques de la gentrification. (Fijalkow et Préteceille, 2007).

Bien entendu, les conséquences de la gentrification vont au-delà de la redistribution géographique des groupes sociaux. Tel qu'énumérées par Atkinson (2004) dans une recension d'études portant sur les effets de la gentrification, celles-ci peuvent être, outre le déplacement involontaire des populations, une augmentation des cas d'itinérance, une augmentation des conflits intracommunautaires, la perte de logements abordables à l'échelle de la ville, la perte de diversité sociale, l'acculturation involontaire et les

dommages psychologiques générés par le déplacement forcé de certains groupes, comme il a été répertorié pour plusieurs cas d'expropriations et d'évictions. Dans un autre registre, la recension d'études réalisée par Atkinson met aussi de l'avant les bienfaits perçus de la gentrification par une population qui dénotent une amélioration de leur milieu de vie. Celle-ci la décrit par des indicateurs incluant la revitalisation matérielle et économique des secteurs en déclin, l'augmentation des revenus municipaux, une atténuation de la concentration de la pauvreté et une relative augmentation de la mixité sociale, un incitatif pour de nouveaux développements, une amélioration de la qualité des services et des commerces et une diminution de la criminalité. Or, bien que les populations locales puissent exprimer différentes attitudes face à la gentrification, la mitigation des conséquences du phénomène dans le discours public peut elle, contribuer à alimenter les tensions entre d'une ceux qui peuvent se représenter la gentrification comme un modèle de revitalisation, et, d'autre part, les groupes de droits, citoyen.ne.s concerné.e.s et populations touchées, qui dénonceront plutôt son coût social négatif élevé. D'autre part, dans le débat académique et politico-médiatique, Van Criekingen (2013) observe une « montée en puissance » des représentations de la gentrification comme un phénomène « normal » ou « inévitable » ce qui redéfinirait ultimement le rôle de la recherche dans la compréhension de ce phénomène. Comme il l'exprime : « Il ne resterait alors plus au chercheur qu'à aider à identifier les moyens d'encadrer la gentrification, en vue de maximiser ses bienfaits et de minimiser ses dommages collatéraux ou ses effets pervers » (Van Criekingen, 2013 : 3).

Pour ce présent travail, nous nous garderons de tirer des conclusions sur la gentrification annoncée, décrite ou dénoncée dans le Quartier chinois. En effet, ce qui nous intéresse davantage sera la façon dont certaines formes de narrations influencent les processus de la planification urbaine. Parallèlement, nous souhaitons mettre en lumière la parole d'acteur.ice.s du milieu qui critiquent et font sens des transformations et des modes de vie mis de l'avant dans le quartier. Notre étude portera davantage sur la façon dont ils les intègrent dans un récit identitaire de l'idée du lieu. Notre recherche se limitera donc au registre narratif des discours sur la gentrification et ne consiste donc pas en une étude du phénomène de gentrification lui-même, mais plutôt comment celui-ci prend place dans le langage. Dans une préanalyse des mécanismes discursifs employés par un groupe d'acteur.ice.s communautaires du quartier, nous avons ciblé deux thèmes importants qui relient son évolution à la gentrification. D'une part, celui de « disneyification » qui décrit un effacement culturel dans la construction d'un imaginaire global asiatique et d'autre part, celui de tourisme culturel comme moteur de la gentrification.

3.1.1 La gentrification des enclaves ethniques

3.1.1.1 Gentrification et ethnicité

La littérature classique sur la gentrification intègre trop peu, à notre avis, le paramètre de l'origine ethnique dans les processus de gentrification et ce, dans un contexte où il est aujourd'hui impossible d'ignorer les perspectives intersectionnelles. Les enclaves ethniques d'Amérique du Nord et par conséquent, les quartiers chinois, ont longtemps été considérées comme des lieux temporaires où les populations immigrantes s'assimileraient mécaniquement à la société d'accueil (Zipp, 2021). Les théoriciens classiques s'intéressaient davantage à la façon dont les immigrants s'adapteraient au fil du temps à « la culture américaine dominante » et considéraient, en outre, qu'il était nécessaire et inévitable que ces derniers finissent par laisser tomber leur identité propre pour devenir eux-mêmes américains (Terzano, 2014). Par exemple, le modèle de Bruges, très influent dans les sciences urbaines, décrivait une dynamique des migrations populationnelles en s'appuyant sur la notion d'aire naturelle. L'aire naturelle y était définie comme un lieu de transition dans le phénomène d'expansion urbaine, dont la fonction était d'assurer un contrôle social sur l'établissement des nouvelles populations. Selon Bruges, l'aire naturelle, d'abord comme une « zone tampon », allait graduellement et nécessairement disparaître en raison d'une migration volontaire et d'une dispersion des communautés, au fur et à mesure que ses membres atteindraient la réussite et la mobilité socio-économiques (Massey and Denton, 1985).

Pour plusieurs auteurs, la disparition des quartiers chinois semblait donc aller de soi avec l'assimilation progressive des immigrants à la société d'accueil (Lee, 1960). Rose Hum Lee, dont les recherches prédisaient la disparition des quartiers chinois, soutenait que « les vieilles mentalités » étaient néfastes à l'intégration des populations chinoises et invitait les immigrants à s'en départir. L'autrice écrivait qu'il valait mieux pour l'immigrant de s'assimiler afin d'accéder à sa « nouvelle vie ». Par ailleurs, David Lai (1988) concevait lui aussi la dégénérescence de l'enclave ethnique. Dans sa modélisation du cycle de vie du *Chinatown*, il prédisait son inévitable extinction ou sa réaffectation. Si ce modèle est en effet fidèle à la trajectoire de nombreux quartiers chinois en Amérique du Nord, plusieurs enclaves ont toutefois survécues avec la constitution de communautés pérennes et durablement enracinées (Terzano, 2014).

3.1.1.2 Revitalisation ou gentrification?

Le terme de « revitalisation » peut être polysémique. Il est en effet assez rare, que les planificateurs et les acteurs publics expriment leurs intentions de « revitaliser » ou de « relancer » l'économie des quartiers en

tenant compte des potentiels effets gentrificateurs du développement urbain (Van Criekingen, 2013). L'emploi technique ou lissé de ces termes « typiquement construits sur le préfixe 're-' » (*Ibid.*), vient parfois appuyer le vecteur de la gentrification, apparaissant pour certains aujourd'hui comme indissociable du soutien public (Smith, 2012). À cet effet, et bien que les travaux portant spécifiquement sur l'analyse des programmes de développement (d'enclenchement, d'accompagnement ou d'accélération du processus de la gentrification) soient rares (Van Criekingen, 2013), un pan de la recherche se concentre sur l'analyse des discours qui légitiment la gentrification comme « dynamique vertueuse » (*Ibid.*)

Une de ces études est celle de l'ethnologue Tone Huse (2014), qui dans l'Oslo des années 1990, étudiera le rapport complexe entre la gentrification, l'immigration et les rapports interethniques. À l'époque, le maire de la ville fera du sort des quartiers d'immigration un des enjeux prioritaires de son mandat, les qualifiant comme à risque de devenir des « ghettos d'immigration ». Huse se questionne alors sur le bien-fondé de cette appellation remarquant plutôt une présence majoritaire de Norvégiens d'origine européenne sur l'ensemble de ces quartiers (Huse, 2014). C'est au fil de ses recherches qu'il parviendra à lier le type de discours prononcés par les autorités politiques et la légitimation d'une gentrification comme intervention désirable et même nécessaire, de l'espace public. Paradoxalement, il relèvera que la construction d'une « altérité » aura servi à promouvoir l'accélération de la gentrification en donnant l'étiquette « d'exotiques » à ces quartiers. Le maire, encore une fois, déclarait : « Les habitants de la côte ouest devraient se rendre ici le samedi. C'est un quartier amusant. Au lieu de dépenser dix mille couronnes pour un voyage en Extrême-Orient, on peut faire l'expérience de l'exotisme dans le quartier est d'Oslo » (traduction libre. Huse, 2014). En soutien à un développement dicté par des promoteurs immobiliers, Huse note que les paroles du maire ont favorisé la prise pour cible de ces quartiers habités par la diversité ethnique en présentant le développement telle une opportunité d'assainissement. Or, cette stratégie discursive qui consiste à représenter les zones convoitées comme étant dysfonctionnelles ou délabrées et à définir la gentrification comme une façon d'en améliorer les infrastructures n'est pas unique à la Norvège. D'autres recherches sur ce type de discours pro-gentrification, mettent pour leur part en lumière la tendance qu'ils ont de représenter les communautés issues de groupes ethniques minorisés, comme incapables de s'organiser politiquement ou d'améliorer par elles-mêmes leurs conditions. (Berrey, 2005). Cette double stigmatisation sévit contre les quartiers habités par des minorités ethniques, ce qui renforce par ailleurs la difficulté qu'elles ont de lutter contre la gentrification.

3.1.1.3 La gentrification d'un quartier multiethnique : les cas de Saint-Michel et de Parc-Extension

Nous ouvrons une première parenthèse en contexte local, pour explorer d'autres dynamiques qui, outre les discours en faveur de la gentrification, peuvent avoir un impact sur le développement des enclaves ethniques. Au cours des dernières années, plusieurs projets de revitalisation ont été réalisés à Montréal dans des quartiers en bordure du quartier de Parc-Extension, ceux du quartier Saint-Michel et du « Mile-Ex » (Jolivet et Reiser, 2022), quartiers à forte concentration de population issue de l'immigration. Fondé au début du XXe siècle, Parc-Extension est d'abord une proche banlieue ouvrière séparée de la ville par un chemin de fer. Grâce à la proximité de la gare de triage du Canadien Pacifique, le quartier connaîtra une densification rapide à partir de la fin de la Seconde Guerre mondiale et jouera un rôle important dans l'accueil des populations immigrantes par la suite. Selon les données d'un recensement effectué en 2016 dans le quartier Villeray-Saint-Michel-Parc Extension, 42% de la population est issue de l'immigration. Les premières familles commencent à s'y installer un peu avant 1981 et comptent pour environ 21 % de l'ensemble des foyers immigrants dans le quartier aujourd'hui (Ville de Montréal, 2018). Parc-Extension affiche la plus forte concentration de personnes immigrantes à Montréal (56,5 %) ainsi que de personnes appartenant à des groupes ethnoculturels des minorités visibles (63,5 %). Par ailleurs, Parc-Extension est souvent présenté comme l'un des quartiers les plus pauvres du Canada avec, en 2016, plus de 38% de ménages sous le seuil de la Mesure du faible revenu (Jolivet et Reiser, 2022)

Alors qu'à l'époque, la réaffectation des quartiers populaires était présentée comme un objectif de premier plan, comme on pouvait le lire notamment dans certains articles de journaux sur les « taudis » du quartier ouvrier de Saint-Henri et de la Petite-Bourgogne entre les années 1950 et 1970 (Drouin, 2012), la Ville adopte aujourd'hui un nouveau vocabulaire qui propose de « relancer » les quartiers par le biais de projets culturels (Jolivet et Reiser, 2022). Toutefois, pour Jolivet et Reiser (2022), il s'agit encore et toujours de gentrification. Elles utiliseront l'expression de « gentrification par projet » :

où la préposition *par* désigne à la fois les moyens de la gentrification (le nouveau projet urbain sur des espaces industriels et ouvriers délaissés) et la visée de ce type de politiques urbaines (le redéveloppement à des fins de profit et l'insertion de la municipalité dans la compétition intermétropolitaine), afin de souligner le rôle de l'action publique dans la fabrique urbaine néolibérale en faveur d'une élitisation et d'une privatisation de la ville, et donc de sa gentrification. (*Ibid.* : 2)

Ces nouvelles appellations vont plutôt parler de développement pour que s'intègrent les espaces « délaissés » de la métropole dans des économies « durables », « créatives » et « innovantes » (*Ibid.*). Ici aussi, les mécanismes discursifs employés pour « revitaliser » certains des quartiers ciblés permettent à des projets de grande envergure de gagner, au fil du temps, l'approbation du public. En employant un vocable s'associant davantage au (re)développement, les porteurs de projet atténuent les effets de la gentrification en mettant plutôt de l'avant les retombées économiques et la collaboration avec le milieu communautaire.

Un premier cas de figure à Montréal présenté dans l'étude de Jolivet et Reiser, est celui du quartier de Saint-Michel qui, dans les années 1990, est devenu le lieu d'ancrage d'un immense projet immobilier. Sur les terrains de l'ancienne carrière, on projetait d'y établir un *cluster* d'entreprises culturelles œuvrant dans les arts du cirque. Or, Saint-Michel était connu à l'époque pour être un quartier tremplin des nouveaux arrivants et un repère pour les communautés haïtiennes et maghrébines de Montréal. (Jolivet et Caré, 2017). Bien que la collaboration des organismes communautaires ait été déterminante dans l'implantation du « projet », et c'est d'ailleurs cet aspect qui sera retenu lorsque l'on abordera le sujet de son « renouveau culturel », l'intégration des populations immigrantes locales dans l'écosystème culturel du projet, elle, demeure très peu examinée par la littérature. On peut cependant lire dans un rapport de recherche sur la cohésion socioterritoriale du quartier que :

des défis importants restent à relever pour assurer la participation de toutes les catégories de résidents du quartier. Cependant, il est vrai que la participation de tous n'est pas égale à une identité forte puisqu'une participation peut se faire pour une vision citoyenne sans qu'il y ait forcément d'appropriation identitaire locale.

On constate que la mobilisation vient surtout de la communauté blanche et francophone. En ne travaillant seulement qu'avec les organismes comme la CDEC ou VSMS, nous ne pénétrons pas l'ensemble de la population de Saint-Michel », mentionne un dirigeant du CdS (Entrevues, 2009). (Trudelle et al., 2016)

Ce projet de « revitalisation » a certes permis à la ville de Montréal de faire bonne figure à l'international lorsqu'il a été inauguré « en grande pompe » pour son 375^e anniversaire. On a pu vanter ses retombées à l'exposition universelle de Shanghai dans le pavillon du Canada comme un projet « d'upcycling » et de « revitalisation urbaine durable » (Jolivet et Reiser, 2022). On lit néanmoins entre les lignes de ce même

rapport que les organismes communautaires, face aux intérêts privés de ces entreprises nouvellement implantées, doivent exercer une vigilance constante pour qu'elles fassent réellement participer la population locale. Les représentants des milieux communautaires mentionnent notamment que l'implication de la TOHU dans le milieu local n'a pas été automatique. Pour les représentant.e.s des milieux communautaires et associatifs, l'implication de la TOHU résulte davantage d'une pression exercée par les organismes locaux, comme le spécifie le directeur d'un organisme local :

La TOHU participe parce que nous insistons. [...] Si on n'était pas là un peu comme des chiens de garde à insister pour que la TOHU ouvre la porte et donne accès à des spectacles qui non seulement vont intéresser les gens [...] il y aussi le fait que les artistes émergents puissent se servir de la TOHU comme une première chance, que ça soit leur véhicule. Nous on insiste beaucoup pour ça. Il faut vraiment faire attention à leur rappeler tout le temps ça (Entrevues, 2009 dans Trudelle et al., 2016 : 434)

Cette résistance rencontrée par les travailleur.euse.s communautaires constitue un risque de surmenage tel qu'étudié par Guay (2023) qui se penche sur les mobilisations citoyennes en faveur de l'accessibilité au logement dans Parc-Extension. En effet, ce partenariat entre le milieu communautaire, le secteur privé et le secteur public a été l'occasion pour les différentes parties prenantes d'évoluer conjointement. Trudelle et al. écrivaient que « pour toucher toute la population du quartier, le CdS a travaillé directement avec certaines communautés telle la communauté haïtienne. Ils ont également fait des efforts afin que les organismes représentent le mieux possible l'ensemble des habitants du quartier » (Trudelle et al., 2016 : 433). Il semble cependant difficile de trouver des recherches plus critiques portant sur les retombées de l'implantation du *cluster* d'entreprises sur les populations appartenant aux communautés ethniques minoritaires, outre quelques lignes au sujet d'un « défi d'inclusion ».

Dans d'autres secteurs de la ville, le maillage économie-culture est aussi un moteur de développement, et la présence du secteur communautaire est dans ces cas, souvent facultative. En 2004, l'initiative culturelle prend pour cible le territoire centre-nord de la ville pour y planter un écosystème d'entreprises créatives de la connaissance et de l'intelligence artificielle. Sous l'effort des promoteurs immobiliers et des acteurs aussi bien publics que privés, l'ancien district industriel s'est complètement transformé en *hub* du numérique. « Ces derniers ont créé un nouveau branding territorial, le « Mile-Ex », et présentent le quartier comme un centre de classe mondiale pour l'Intelligence Artificielle, où Microsoft et l'Institut

québécois d'intelligence artificielle (Mila) sont maintenant installés. » (Jolivet et Reiser, 2022 : 7) D'autres projets s'y sont par la suite greffés, comme le projet du MIL (Milieu de l'Île de Montréal Innovation Lab), qui s'inscrit lui aussi dans une orientation stratégique de transition vers l'économie de la création et du savoir annoncée dans le Master Plan de Montréal (2004).

En 2013, cette orientation est réaffirmée dans le Plan de développement urbain, économique et social (PDUES). On y salue les retombées économiques et annonce la construction d'un quartier universitaire :

Les multiples projets résidentiels de constructions récentes dans les quartiers adjacents et l'émergence de nouvelles entreprises annoncent un regain de vitalité et d'intérêt pour le territoire, mais aussi sa mutation. La construction d'un quartier universitaire et résidentiel sur le site acquis par l'Université de Montréal contribuera certainement à cette croissance » (PDUES, 2013 : 8).

Pour conclure, si l'expression de la « vitalité » annoncée demeure encore floue, un constat indéniable est que Parc-Extension est le quartier de l'arrondissement de Villeray–Saint-Michel–Parc-Extension où le loyer moyen a augmenté le plus rapidement depuis 2019. (Guay, 2023 : 56)

3.1.2 Tourisme et gentrification

3.1.2.1 La « touristification » des quartiers de l'immigration

Le phénomène d'urbanisation étendu à l'échelle planétaire favorise l'émergence d'un cadre compétitif entre les villes pour l'attraction d'investissements et de capitaux internationaux (Smith, 2002). Le tourisme devient ainsi gage de rayonnement pour l'image de marque de la Ville en plus de constituer une véritable source de revenus. Certaines métropoles, comme celle de Barcelone, sont reconnues pour s'être orientées vers le tourisme de masse dès la décennie 1980. Elles ont introduit dans leurs politiques de revitalisation, le tourisme comme stratégie avouée de développement. Or, la mise en récit des villes par le discours marketing peut mener à une « réduction narrative ». Ceci, lorsque les villes « en arrivent à se couper de ce que souhaitent leurs habitants et à tourner le dos aux racines culturelles qui ont façonné leur identité. » (Chapuis, 2014 : 19) La mise en scène des espaces publics en ambiances et en expériences destinées à l'émerveillement du « visiteur » réifie tout un imaginaire « manipulé » pour correspondre à une image internationale, et non pour les besoins du citoyen (Vles, 2011). Bref, il s'agit d'un développement basé sur la valorisation économique des espaces plutôt que sur des critères d'habitabilité. Symboles et marquages

d'attractivité seront ainsi déployés en vue d'y tenir des festivals ou des événements sportifs, etc.. Ces derniers sont reproduits dans l'architecture des bâtiments, dans les aménagements et les parcs, dans l'habillage des rues et le mobilier urbain, dans les ruelles et même parfois sur l'ensemble de quartiers « thématiques » (Paul, 2004).

Dans cette logique, les quartiers ethniques comme les *Chinatowns* sont devenus les symboles de l'éthos du cosmopolitisme comme « figure d'utopie urbaine » (Poulot, 2014). La marque de commerce du Quartier chinois globalisé « brosse un portrait quasi idyllique de la diversité » (Poulot, 2014) et permet notamment de représenter la ville et ses quartiers en un idéal politique du multiculturalisme. La diversité culturelle devenant gage d'ouverture, une valeur suggérant un « vivre ensemble harmonieux ». Ce genre de construction imaginaire aplanit et distrait des enjeux sociaux et des revendications des groupes marginalisés (Powell and Spencer 2003). Les termes « multiculturalisme » et « diversité » seront plutôt mobilisés pour éviter de prendre la responsabilité face au sort de groupes historiquement opprimés. De surcroît, ces mêmes termes peuvent à certains égards, effacer du portrait des enjeux de cohabitation latents et camoufler des divisions intercommunautaires. Dans ce contexte, la « diversité » est une façon de taire l'injustice (*Ibid.*).

À d'autres égards, l'« utopie » de la diversité affichée par le marquage ethnique des différents quartiers dans la ville, est un vecteur d'attractivité. Dans un article intitulé *Staging a 'Chinatown' in Berlin: The role of city branding in the urban governance of ethnic diversity*, Schmiz (2017) fait le portrait de politiques néolibérales qui refaçonnent la vocation des quartiers ethniques en des usages consuméristes. Ces quartiers de l'immigration seront notamment placés sur le marché touristique (local ou international) pour leur production de différentes cuisines exotiques (Shaw et al., 2011). « Mise en récit », « construction narrative », « fable », la diversité culturelle est valorisée par les développeurs et les promoteurs qui fabriquent le territoire en lieux subsumés de l'histoire diasporique. La différence devient dans l'idée du lieu, un attrait charmant et un gage d'authenticité pour le visiteur où les mémoires, comme vagues références sur l'itinéraire touristique, « sont disséminées et présentées comme pittoresques, cachées, insolites. » (Chapuis, 2014 : 77) Les développeurs et décideurs publics qui « mettent en scène le décor », « cherchent à privilégier les expériences, les sensations, les rencontres, et à appréhender le visiteur comme un nouvel acteur de la vie urbaine, acteur qui participe à la fabrication narrative de la cité. » (Vles, 2011 :14) Les « excès du tourisme de masse » provoquent alors une banalisation des espaces emblématiques dont l'histoire est retravaillée pour être accessible et lisible pour tous les publics, car plus

le paysage est facile à identifier, plus il est attractif à ceux qui ont les moyens de casser la routine. Or, certains signes ou symboles esthétiques sont sciemment mis en scène, ou mis de côté, ce qui engendre des conflits d'usage et d'appropriation (*Ibid.*)

3.1.2.2 Consommation de l'imaginaire urbain

Nous partons du survol théorique de Cocola-Gant (2018) pour énoncer tout comme lui que le tourisme est un facteur de gentrification. Tout comme l'établissement d'usagers de classe moyenne dans les quartiers défavorisés, le tourisme provoque une acculturation forcée. L'achalandage transforme les usages locaux du territoire pratiqués par les résident.e.s. En effet, les processus de valorisation des actifs liés à l'immigration ont souvent lieu dans les quartiers centraux qui étaient autrefois associés à la pauvreté. Le pouvoir d'achat des visiteurs stimule les marchés immobiliers et, dans un tel contexte, le gentrifieur classique est supplanté par le visiteur. Les quartiers sont administrés comme des économies périphériques. Tandis que le centre-ville assume les fonctions administratives comme la finance ou l'information, les économies périphériques, elles, compétitionnent pour la consommation de masse et le tourisme (Harvey, 1989).

Les économies urbaines s'arriment aujourd'hui au tourisme, aux arts et à la culture (Amin, 2007). Les développeurs et les décideurs publics concentrent leurs interventions dans la construction d'hôtels, de centres de congrès, de théâtres, de musées lorsqu'ils cherchent à faire la promotion de la « haute » culture. En comparative, les cultures locales, populaires ou ethniques ne reçoivent pas le même soutien financier alors que, paradoxalement, les municipalités démarchent les touristes à la recherche d'exotisme dans les anciennes enclaves ethniques. Pour les communautés culturelles minoritaires, la valeur attractive de la diversité peut parfois jouer en leur faveur lorsqu'elle s'accompagne de gains politiques et d'une certaine visibilité. C'est ce qui a été observé notamment dans les communautés hispanophones de la ville de Toronto (Veronis, 2007). En mettant en place un essentialisme culturel stratégique, celles-ci sont parvenues à gagner de l'influence politique et une représentation spatiale (Veronis, 2007: 466). Ces réductions de l'identité ethnique sont toutefois identifiées comme préalables du marketing ethnique (Schmiz, 2017) par lequel se fabrique l'image de marque. Celle-ci vient créer une version claire, singulière et orientée pour la consommation de l'imaginaire urbain (Gotham, 2007). Cette nouvelle approche voit dans la diversité ethnoculturelle un moyen de revaloriser l'image des quartiers en déclin et de capitaliser sur une représentation subsumée des activités économiques et culturelles des communautés issues de l'immigration. Elle effectue ainsi une classification des traditions et imaginaires des cultures vernaculaires

sur la base de leur attractivité touristique, les soumettant à une logique marchande arbitraire (Schmiz, 2017). Paradoxalement, elle amène à une homogénéisation et à une standardisation des expressions culturelles. C'est ce que Huse appelle l'« ethnic packaging » (Huse, 2018 : 191). On voit par conséquent octroyer à ces quartiers de nouvelles fonctions marchandes, en tant que « pôle touristique » ou « pôle économique » ou l'altérité est « aseptisée » et « sécurisée » pour la consommation de masse (Lanegger, 2016: 1302). Bien que la visée ne soit pas explicitement celle de déplacer les résident.e.s, il n'en demeure pas moins que la construction de cet imaginaire urbain multiculturel attire en grand volume, des « visiteurs » dans les quartiers de l'immigration et en transmute les usages. Tuttle parle « d'aliénation du lieu » pour décrire les sentiments d'exclusion, de perte d'appartenance dans le délitement du tissu social qui apparaissent *a posteriori*, avec le début de l'embourgeoisement (Tuttle, 2022 : 2022).

3.1.3 Conclusion de la section

Telle que présentée dans cette section, notre revue de littérature porte sur le phénomène de la gentrification et plus spécifiquement sur les dynamiques qui touchent les enclaves ethniques. Tandis que la littérature classique tend à adopter un regard assimilationniste sur l'enclave ethnique, prédisant son étiolement, les recherches plus récentes montrent que de véritables liens de solidarité rattachent toujours la communauté au territoire. Le cas du Quartier chinois montréalais est de ce point de vue intéressant puisque ce sont des membres de la communauté qui ont exigé à la Ville qu'elle réfléchisse avec elle un plan d'action pour accompagner sa transition économique. Or, le renouvellement de l'enclave ethnique tel que nous l'avons présenté est la plupart du temps abordé selon une perspective de revalorisation par le tourisme, mais aussi, comme nous l'avons exemplifié dans les cas de Parc-Extension et de Saint-Michel, dans une forme de gentrification « par projet » culturel (Jolivet et Reiser, 2022). Le Quartier chinois est une référence symbolique et un lieu emblématique du multiculturalisme dans l'imaginaire de la ville. Visité par les touristes locaux et internationaux, le quartier pourrait se faisant être inséré dans l'économie du centre-ville en favorisant l'animation de ses espaces (Agir pour l'avenir du centre-ville de Montréal, 2024). Toutefois, la réduction narrative proposée par ce projet risque, pour reprendre les mots de certains acteurs sociaux interrogés, « d'effacer » le Quartier chinois et de lui prendre son « âme ».

3.2 Mémoire et identité narrative

À l'instar de Michel de Certeau (1975), nous considérons ici que « faire l'histoire » ou « raconter l'histoire » est une praxis sociale. Ce choix initial oriente les concepts et le cadre analytique utilisés pour traiter de la

question de la mémoire, de l'identité narrative, du patrimoine et de son usage contestataire (Bondaz et al., 2012). L'obtention du statut patrimonial ne fut que le premier pas d'une mobilisation citoyenne au cours de laquelle les membres de la communauté d'appartenance du Quartier chinois ont cherché à reprendre le pouvoir de se raconter, en d'autres termes, à se doter d'une identité narrative.

3.2.1 La praxis sociale de « faire l'histoire »

Dans son essai *L'écriture de l'histoire* (1975), Michel de Certeau nous propose d'étudier le rôle de l'historien et le travail qu'il entreprend sur les mémoires dans le travail historiographique. Il mettra par conséquent l'emphasis sur la multiplicité des récits qu'il faille récolter pour véritablement approcher la compréhension du récit historique, position qui à l'époque le distinguait des approches traditionnelles positivistes. Plutôt que de penser l'histoire comme une « vérité » agissante sur les mémoires, il donne le devant de la scène à ceux dont la parole se « perd dans l'histoire » et « s'efface au fur et à mesure », une parole qu'on ne saurait déceler qu'à travers des « actions microscopiques. » (Poitras, 2011 : 3)

Anthropologue de formation et adoptant une méthodologie qu'il développera en anthropologie historique avec l'école des Annales (Burguière, 1999), sa thèse consiste à contextualiser la production de l'histoire tel un ensemble de stratégies mémorielles déployées par ceux et celles *sur qui* se fabriquent l'histoire. Par conséquent, le « fait » historique résulte d'une praxis qui est l'affirmation d'un sens et qui « résulte des procédures qui ont permis d'articuler un mode de compréhension en un discours de "faits". » (Certeau, 1975 : 40) Cette « affirmation de sens » se fait dans un contexte toujours plus ou moins stratégique où certaines versions de l'histoire ont pu être marginalisées par les institutions officielles. Ce qui est reconstitué par le travail historiographique appartient donc moins à un passé qu'il faudrait exhumer, mais à une place pour une parole qu'il faudrait tailler dans le régime mémoriel. Le régime mémoriel étant défini comme « une configuration stabilisée de significations de souvenirs collectifs ». (Michel, 2021 : 123) Ainsi, le rapatriement de sa propre histoire par le travail historiographique permettrait de prendre conscience des mécanismes qui ont rendu possible, ou non, son écriture. Le travail de l'historien consiste par conséquent à dissoudre les « préjugés » de l'histoire, de sorte que « l'organisation hier vivante d'une société, investie dans l'optique des historiens, se mue alors en un passé susceptible d'être étudié. » (*Ibid.* : 45)

3.2.1 L'identité narrative

Nous reprenons la notion d'identité narrative du philosophe Paul Ricœur chez qui le récit, voire l'histoire, appartient à une « chaîne de paroles » par lesquelles la communauté (ou groupe historique) parvient à s'interpréter elle-même par voie narrative (Ricœur, 1998). L'identité qui s'établit dans la permanence du « récit de soi » est une configuration narrative formée d'un agrégat d'expériences passées, arrangées et réarrangées par un processus d'itération et de création de sens. Le récit de soi apparaît sous la forme d'une composition orale autant que textuelle, comme la praxis du soi en train de se faire (Ricœur, 1990). Pour Ricœur, cette construction narrative permet aux individus de donner un sens à l'expérience de la vie quotidienne, mais aussi d'appréhender le réel en tant que mise en récit qui se stabilise et se solidifie en « nœuds de sens ». La permanence de certaines configurations vient fixer les limites de nos subjectivités, de nos histoires personnelles, qui dans la collectivité s'entremêlent et tissent le monde social. Ainsi dira-t-il : « L'histoire, pour nous autres hommes, est virtuellement continue et discontinue, continue comme unique sens en marche, discontinue comme constellation de personnes. » (Ricœur cité dans Fogou, 2013) Par conséquent, l'identité ne s'articule nécessairement que dans la dimension temporelle de l'expérience humaine.

Pour Ricœur, l'identité narrative permet d'enrichir la notion de personne, conçue comme un personnage intriqué dans ses propres expériences vécues et luttant narrativement contre l'éparpillement de soi (Arrien, 2007). C'est parce que le sujet est capable de se désigner lui-même et de signifier le monde, qu'il peut se plonger dans une réflexion portant sur les changements qui l'affectent. C'est parce qu'il est doté d'une réflexivité que cette entreprise de mise en intrigue est visible, chez Ricœur, à l'horizon d'une philosophie de l'action et dans le registre de l'agentivité (Ricœur, 1998).

Le sujet interprète les changements ou les actes qui deviennent des événements biographiques et déclenchent une série de manipulations et de renégociations dans l'expérience vive. Ceci construit le rapport mémoriel (et temporel) à soi, à sa communauté et à ses altérités. Les événements biographiques sont nos repères historiques et articulations de l'identité narrative. En racontant notre histoire de vie, nous opérons en une synthèse ce qui, d'un côté, procède à l'inscription de ce que nous sommes et de l'autre, assoie notre permanence dans le temps en des « dispositions durables à quoi on reconnaît une personne ». Dans ce dernier cas, cette « parole tenue », cette promesse à soi, est ce qui assure le maintien de l'identité narrative (Ricœur, 1990) et ancre le pouvoir de se dire et par conséquent, la capacité d'attester de ses actes.

L'identité collective elle aussi se construit sur la base de manipulations et de renégociations de sens (Michel, 2012). En effet, les dispositions sociales (normes sociales, rôles et positionnements dans l'espace social) sont incorporées puis reconfigurées dans les jeux d'interprétation et d'autoréflexion de la mise en intrigue d'un soi collectif. Le Quartier chinois, comme configuration narrative du lieu physique, est aussi l'espace qui rassemble et file les trajectoires de multiples histoires de vie. La résultante de ce processus discursif dans les communautés historiques peut faire resurgir, dans l'horizon local, les récits des groupes marginalisés qui jusque-là n'ont pu se faire une place dans le régime mémoriel (Ricoeur, 2003).

3.2.2 La mémoire collective

Le concept de « mémoire collective » découle des réflexions initiatrices du sociologue français Maurice Halbwachs dans son ouvrage *Les cadres sociaux de la mémoire* (1925) suivi d'un titre posthume, *La mémoire collective* (1950). Repris largement par les sciences humaines, le concept de mémoire collective a trouvé de nombreuses applications dans son opérationnalisation. Interrogeant la valeur historique de notre rapport au monde, la question de la transmission, au cœur de l'œuvre fondatrice d'Halbwachs a inspirée de nombreux chercheurs. Comme le souligne un commentateur :

La notion fait le plus souvent référence, non à l'expérience vécue, mais à l'enseignement de l'histoire et au musée, à la commémoration ou au monument, aux formulations du passé qu'autorisent ou non le procès, l'amnistie ou les lois récemment nommées « mémorielles », aux mises en récit constituées par le cinéma et la littérature, c'est-à-dire aux divers registres, didactique, politique, juridique et esthétique de la gestion visible du passé dans une société (Lavabre, 2016 : 1-2).

La « mémoire » prend une place centrale dans l'étude des phénomènes contemporains où l'on s'intéresse aux contenus du passé et ses enjeux de transmission dans le débat public. On peut ainsi s'intéresser à la mémoire collective face à l'historiographie officielle, à la mémoire manipulée, aux abus de mémoire, au regard porté sur le patrimoine (Nora, 1978), à l'équité des mémoires (Ricoeur, 2000) ou au devoir de mémoire dans les politiques mémorielles (Ledoux, 2019), etc. Des conflits de mémoire apparaissent lorsqu'il y a désaccord sur le contenu des mémoires qui sont commémorées ou encore laissées à l'oubli. Lorsque des mémoires collectives sont instrumentalisées notamment dans des processus de réconciliation intergroupes (Licata et al., 2007), mais aussi lorsque certains groupes se disputent une représentation symbolique auprès d'institutions culturelles et politiques, comme c'est le cas de la place que l'on réserve

à certains témoins dans les musées d'histoire nationale (Guglielmucci, 2017) ou de la présence dans les espaces publics de monuments controversés (Candelaria, 2020).

3.2.2.1 Les cadres sociaux de la mémoire chez Maurice Halbwachs

Selon Halbwachs, ces enjeux sociaux apparaissent parce que la fluidité des cadres mémoriels entraîne la disparition ou la modification de nos souvenirs. Il y a donc une dialectique entre les événements d'un côté et nos souvenirs, de telle sorte qu'une altération sur l'un des deux versants entraîne nécessairement des changements sur l'autre (Halbwachs, 1925). Par conséquent, la question de la représentation du passé en histoire est liée à toute une pragmatique de la mémoire. Parce que la mémoire travaille à partir des images statiques que sont les souvenirs, lesquels évoquent la chose absente, il faut la comprendre dans une dynamique double : celle du souvenir, et celle de son rappel. Le rappel toutefois n'est pas une simple étape, il s'agit d'une opération complexe qui risque toujours d'échouer. La réussite et l'aboutissement de ce processus de réminiscence est la reconnaissance qui, comme le soulignait le philosophe Paul Ricœur, « apparaît comme un petit miracle, celui de la mémoire heureuse, si on le compare avec toutes les difficultés qui jalonnent le trajet du rappel. » (Ricœur, 2000 : 735)

Entre les événements remémorés et les cadres sociaux de la mémoire constitués de souvenirs, il y a cependant cette différence que ces cadres, bien que progressivement stabilisés, dépendent finalement à nous de les apercevoir. Nous avons par conséquent besoin de ces derniers pour reconstruire les premiers (Halbwachs, 1925). Certains cadres font appel à une mémoire d'« habitude », car ils reportent l'action remémorée dans une série de mouvements répétitifs et dans des représentations communes. À titre d'exemple, l'écriture de la musique et son interprétation appartiendrait en partie à ce type de mémoire. Halbwachs écrivait à ce sujet dans un article intitulé « Mémoire collective chez les musiciens », que sans la possibilité de retranscrire sur des partitions ces « symboles » qui « dictent » les mouvements des musiciens, il n'y aurait pas de reconnaissance associée à ce type d'exercice mnémonique (Halbwachs, 1939 : 138). Ainsi, les combinaisons de sons agencés en mélodies sont inscrites « hors du cerveau » et se conservent matériellement « au dehors » dans des cadres de la mémoire, que seule la répétition du geste et du mouvement que nous avons appris à reproduire (par la voix ou par le corps), grâce à la transmission d'une tradition musicale ou, dans ce cas-ci, de la connaissance des figurations symboliques, peut garder en mémoire. C'est donc l'ensemble des représentations stables qui nous permettent de renouveler notre connaissance du passé. « Il faut donc renoncer », nous dit Halbwachs, « à l'idée que le passé se conserve tel quel dans les mémoires individuelles, comme s'il en avait été tiré d'autant d'épreuves distinctes qu'il y

a d'individus. » (Halbwachs, 1925 : 199) En reportant le phénomène mémoriel à notre capacité d'inscrire collectivement l'expérience du souvenir en des cadres de remémoration partagés, Halbwachs détourne la notion psychophysiologique de la mémoire au profit de la sociologie.

La mémoire collective ne se loge pas dans l'intériorité de l'individu, mais fonctionne plutôt selon des règles, des normes et une logique de transmission symbolique qui permettent sa préservation et sa commémoration. Les cadres de la mémoire nous rappellent ce qui est absent et c'est au travers d'eux que l'individu trouve les moyens de se remémorer. Ainsi, Ricœur parlait de cette dimension sociale comme étant au fondement du travail de la mémoire. C'est dans la collectivité que le contenu mémoriel trouve et affirme réellement tout son sens. Jan Assmann (2011) reprend cet argument par la notion de mémoire culturelle qui appartient aux structures de l'objectification culturelle que sont le langage, les institutions, les symboles et les images. Loin d'être « en moi », les « traditions mnémoniques » et les « normes du souvenir » s'incarnent dans l'idéologie, les récits et les rituels qui contiennent et transmettent l'ordre symbolique. Cette façon de concevoir la mémoire permet d'identifier les mécanismes par lesquels la mémoire en vient à constituer une expérience de la vie commune. Poursuivant également dans cette voie la réflexion sur la mémoire collective, Roger Bastide fera une importante contribution en étant l'un des premiers à opérationnaliser la théorie d'Halbwachs pour aborder la mémoire de manière empirique (Gensburger, 2014). Attentifs à la transmission orale et à la présence du vivant dans le passé, ses travaux sur les religions africaines au Brésil permettent d'interroger la transmission culturelle dans le contexte de rapports d'altérités (Bastide, 1965 et 1970). Il renouvelle l'étude de la mémoire dans un horizon qui en fait l'étude de la « sensibilité au passé » des collectivités (Lavabre, 2016 : 3).

3.2.2.2 Le champ des études mémorielles

L'enthousiasme suscité par les études sur la mémoire collective aurait donné un second souffle à des approches disciplinaires « en voie d'épuisement » : « L'anthropologie y a vu un moyen de contourner les apories de la notion de "culture" et l'histoire, une manière de renouveler l'étude tant des "mentalités" que de l'"événement" » (Gensburger, 2014 : 1). De plus, l'inflation des publications sur ce sujet dans la recherche en sciences sociales se serait faite conjointement avec la popularité grandissante en ces dernières années, des approches dites postcoloniales (Walder, 2010), diasporiques (Bruneau, 2004) et médiatiques (Hoskins et Halstead, 2021) qui ont en quelque sorte propulsé un « *memory boom* » (Blight, 2010).

Cela dit, trois grandes problématiques sont centrales à l'étude de la mémoire collective. Ces dernières se chevauchent et se partagent le champ des études de la mémoire (Lavabre, 2016 : 3). La première formalise la mémoire comme un objet de l'histoire et s'attache à la fabrication de l'histoire (matérielle et immatérielle) en tant que représentation symbolique. L'histoire, tel un passé organisant d'une part les mémoires officielles, mais également d'autre part, les identités et, de manière privilégiée, l'identité nationale. La seconde problématique, issue de la philosophie de Paul Ricœur (2000) s'attarde elle, au travail de mémoire et à toute une configuration de technologies politiques qui visent « l'apaisement » et la « résolution de conflits » (Létourneau et Jewsiewicki, 2023). L'enjeu est de savoir comment influencer stratégiquement la mémoire pour restaurer la communauté qui a été déchirée (Lavabre, 2016 : 5). Enfin, la troisième problématique, celle qui répond le mieux aux interrogations sociologiques (*Ibid.*), nous intéressera plus spécifiquement dans le cadre de cette présente recherche. En partant des cadres de la mémoire, elle permet de penser les interactions entre les individus et les groupes, entre les mises en récit publiques, les usages du passé et les souvenirs. On s'intéressera à mettre en relief les formes concrètes de la transmission du passé ou encore de vérifier empiriquement ce que sont les représentations socialement partagées du passé (*Ibid.*).

3.2.2.3 La mémoire et les communautés

Si l'identité des individus et celle des communautés ont en commun une structure similaire, qui s'édifie au fur et à mesure que sont intégrés, interprétés et appropriés les éléments biographiques du récit de soi, l'identité narrative des communautés elle, n'est intelligible que si l'on s'attarde aux dynamiques d'intersubjectivité dans le phénomène mémoriel. Ainsi, la notion de cadres sociaux de la mémoire met en lumière la façon dont l'intersubjectivité participe à la fabrication de sens communément partagé dans les communautés historiques. À ce propos, les travaux de Degnen (2005) sont édifiants. Ses recherches auprès d'ainé.e.s d'un ancien village de mineurs au nord de l'Angleterre, abordent le travail de la mémoire dans les interactions langagières sur le lieu physique, en tant qu'il est chargé d'une valeur historique pour la communauté locale. La géographie du lieu apparaît telle « une trame de pratiques de mémoire » permettant de naviguer le présent et le passé, l'individuel et le collectif (Degnen, 2005). Ainsi modélisée, cette mémoire prend contenance dans les interactions et conversations du quotidien qui font allusion à un passé partagé et dont la signification apparaît uniquement pour une population qui partage les mêmes référents sociaux et filiaux. (Degnen, 2007 : 291). En effet pour Degnen, la mémoire collective est une forme de conscience qui relie les individus au moyen de structures sociales. Bref, la mémoire collective est davantage issue d'évocation et de partage de souvenirs entre les membres d'une communauté, plutôt que

de modes ritualisés et officialisés de la commémoration (Degnen, 2005). Cette réarticulation permet de saisir la mémoire et la signification qui est octroyée aux lieux en ce qu'elle est intrinsèquement interconnectée à la formation de l'identité territoriale. Ainsi la mémoire ne s'incarne pas uniquement de manière statique dans l'objet, dans le monument ou dans l'événement. Elle est en fait un processus actif et fluide renouvelé par un travail des mémoires constant en trame de fond.

Les intuitions de Degnen nous proposent d'aborder la mémoire et les phénomènes mnémoniques comme des relations dialectiques et dialogiques qui unissent les individus sur des bases multiscalaires : individuelles, collectives, institutionnelles, publiques, privés, etc. Cette approche nous permet par conséquent de rendre compte du passé et des pratiques mémorielles telles qu'elles construisent les groupes sociaux. Par ailleurs, la préservation d'espaces physiques qui favorise la remémoration et l'échange de contenu mnémonique fait l'intégration de lieux de rassemblement dans une dimension identitaire. Dans ce contexte, « les lieux ne sont pas [que] des récipients passifs » ils sont tout autant des « constructions politisées, culturellement relatives, historiquement spécifiques, locales et multiples » (Degnen, 2005). Plutôt qu'unidimensionnelle, la mémoire des lieux prend vie dans l'imbrication des interprétations de sens, elles-mêmes supportées par les relations sociales qui se transposent sur la géographie des lieux. Dans ce contexte, les lieux et les personnes disparues remémorés deviennent les éléments fondateurs des représentations de l'histoire qui accompagnent le changement (Dedgen, 2005 : 742).

L'analyse des mobilisations citoyennes récentes pour la protection du Quartier chinois de Montréal montre une augmentation significative d'activités liées à la commémoration, à l'historicisation et au rapatriement des traces mémorielles du quartier, et cela dans un contexte où les pressions liées à la gentrification ont été plus fortement ressenties. Plusieurs auteur.ice.s s'intéressent à l'évolution des attitudes et des affects de la relation au passé en période de changement ou de crise, lorsque cette dernière devient finalement un enjeu existentiel. Face à des transformations rapides et difficiles à négocier, « le passé n'est plus perçu comme immédiatement présent, mais comme quelque chose qui doit être préservé et récupéré. » La mémoire collective se trouve ainsi définie comme mémoire d'une « communauté affective » (Lavabre, 2016 : 9) qui apaise la crainte face à des changements parfois drastiques sur le territoire et les modes de vie. (Degnen, 2005).

3.2.2.4 Historiciser les traces mémorielles

Sans que nous entrions ici dans un long débat sur la distinction entre mémoire et histoire, il nous apparaît néanmoins nécessaire de distinguer l' « histoire des historiens » et la mémoire historique. De son côté, la mémoire se caractérise par une double portée, d'abord cognitive, comme opération de connaissance, et pratique, en tant que mémoire exercée (Müller, 2005). Ainsi, on pourrait affirmer avec Ricœur (2000) que « l'historien entreprend de "faire l'histoire" comme chacun de nous s'emploie à « faire mémoire » (Ricœur 2000 : 68). Par ailleurs et pour Maurice Halbwachs, l'histoire relève d'une activité qui produit un mode de connaissance au monde, lorsque la tradition se délite et que la mémoire sociale se fait plus ténue. Autrement dit, la mémoire serait quant à elle toujours relative, c'est-à-dire qu'elle relèverait de la présence et de l'activité d'un groupe ou d'une collectivité qui en est le support. Cette mémoire nécessite également d'être ancrée dans le concret : dans l'espace, dans le geste, dans l'image ou dans l'objet. Bref, pour Halbwachs, l'histoire écrite examine les groupes dans leur extériorité alors que la mémoire collective permet l'autoexamen des groupes en leur intériorité (Miztal, 2003 : 101). Si cette conception peut sembler naïve, elle permet néanmoins de mettre à plat l'intention que l'auteur avait d'interroger les cadres sociaux de la mémoire et d'attirer notre attention sur la valeur collective du souvenir. Aujourd'hui, la relation qui subsiste entre les deux orientations permet une sorte de réconciliation entre la mémoire et l'histoire. Ainsi, l'histoire est une conscience historique qui peut opérer un retour de travail critique sur la mémoire collective d'une façon à atténuer les conflits de mémoires. Elle permet de revisiter ce qui mérite d'être remémoré et transmis (LaCapra 1997 : 99). Par conséquent, la mémoire est « une manière d'usage de l'histoire ou d'histoire finalisée, portée par des intérêts ou des « besoins ». Ces besoins ne relèvent pas de ceux de la connaissance, mais plutôt d'un besoin de légitimité et d'identification (Lavabre, 2016 : 10).

3.2.2.5 Le militantisme mémoriel

Au regard de cette posture que nous venons d'explicitier, la mémoire collective, plutôt que d'être objectivée dans l'institutionnalisation d'une version officielle de l'histoire, devient l'élément d'une trame de connaissances critiques permettant d'écrire et d'interpréter l'histoire (Liu, 2022). Par ailleurs, elle se veut compréhensive à certains groupes qui rapportent avoir subi l'imposition d'un récit au détriment d'une connaissance populaire de l'histoire. De même, une compréhension élargie des pratiques mémorielles les aiderait à surmonter les injustices historiques. En leurs mains, la mémoire collective est une « arme des faibles » (Scott, 1985). Cette philosophie de l'action sur le terrain de la mémoire donne lieu à une forme de militantisme qui empruntant à divers courants d'étude comme l'étude des mémoires, l'étude des

mouvements sociaux et la théorie politique. Elle propose de mettre en relation la mémoire, le souvenir, la commémoration et la mobilisation en actions concrètes revendiquant la justice sociale. Le militantisme mémoriel contribue donc activement à la création d'une mémoire collective sans l'aborder passivement. Cette mémoire est interrogée en contextes de luttes qui tentent de déplacer les normes sociales, culturelles et politiques. Ces dernières formalisent les cadres par lesquels pourra être retravaillée la mémoire. Le philosophe Joahnn Michel (2015) parlera pour sa part de mémoire publique, en reprenant à Dewey la notion de public, « c'est-à-dire ici un public mémoriel qui expose publiquement une insatisfaction, un trouble, un sentiment d'injustice, un déni de reconnaissance au regard de l'état présent de la mémoire et tente de mettre en place des procédures pour les résoudre » (Michel, 2021 : 130). Ainsi, agir sur la mémoire est un moyen d'intervenir dans les processus de transformation sociale qui ont cours au présent. La mémoire de ces militant.e.s qui s'identifient comme des acteur.ice.s non gouvernementaux, hors des institutions officielles ou pour reprendre la définition de Michel, hors d'un ensemble d'injonctions au souvenir véhiculées par les autorités politiques, est une mémoire en train de se faire. Cette perspective pragmatiste de la mémoire publique consiste en somme à l'aborder davantage comme un « souvenir-avec », car exposée publiquement et fabriquée par des acteurs dont le travail de mémoire se situe hors d'accès dans l'écriture d'une mémoire officielle. En ce sens, le travail militant de la mémoire peut parfois servir à remettre en question les discours officiels, mais aussi à défendre et préserver un *statu quo* (Gutman et Wüstenberg, 2023 : 6). La mémoire et l'action semblent ici inextricablement liées. Pour que la mémoire devienne un mode socioculturel de l'action et de ce fait puisse s'approcher du registre politique, il faut la concevoir comme une forme d'action qui implique une transformation symbolique du sens partagé entourant des situations concrètes et liant les individus dans le monde réel. Cette forme d'engagement politique du travail des mémoires implique que l'on se penche publiquement sur les fautes et les blessures du passé, autant que l'on imagine collectivement nos horizons futurs possibles (*Ibid.*, 2023 : 9). La mémoire des militant.e.s mémoriel.le.s est un outil d'émancipation.

L'étude des communautés et de l'activisme mémoriel fait émerger de nombreuses questions. Par exemple, faudrait-il s'interroger sur le rôle des professionnels de la mémoire, ou plutôt sur les actions collectives par lesquelles les communautés transforment les registres mémoriels ? Sur ce point, la définition du militantisme mémoriel proposée par Bakalarz-Duverger (2023) nous est éclairante. À l'échelle d'une communauté, l'activisme mémoriel donne le pouvoir de provoquer ou d'empêcher certains changements, de critiquer la façon dont le changement social est dérivé d'une mémoire, d'agir sur les processus par lesquels la mémoire est adoptée et normalisée, ou ignorée et rejetée (Bakalarz-Duverger, 2023). Ce travail

est plus communément fait hors des canaux de l'État, bien que certaines collaborations soient possibles entre les institutions muséales notamment, et les groupes communautaires. À Montréal ce fut le cas dans le cadre du projet *Lieux de mémoire du Quartier chinois*. (Encyclopédie du MEM, 2023)

3.3 Conclusion du chapitre

C'est en élargissant cette voie mémorielle que nous nous proposons d'analyser la participation d'acteur.ice.s sociaux à la consultation publique pour la modification du règlement au Plan d'urbanisme de la Ville de Montréal tenue en 2022, mais aussi d'orienter notre enquête ethnométhodologique du forum Repenser le Quartier chinois ainsi qu'une programmation d'activités culturelles déployée sur les lieux du Quartier chinois et organisés par les acteur.trices du milieu communautaire. Les discours analysés se présentent à nous comme une mise en récit effectuée au sein d'une démarche critique de l'histoire par la communauté d'appartenance du Quartier chinois de Montréal. Ce champ discursif n'opère pas en vase clos, il est le produit d'une profonde dialogicité qui s'imprègne dans les relations entre les acteur.rice.s, dans les rapports matériels à l'espace, dans les rapports symboliques et le sentiment d'appartenance de celles et ceux-ci au territoire. En empruntant cette perspective herméneutique de l'histoire, il ne s'agit pas de faire des acteur.trice.s des historiens de profession, mais plutôt d'approcher la diversité des configurations du récit historique comme autant de lieux d'affectation de l'identité narrative, source de connaissance réflexive sur soi (Ricœur, 1990 ; Dosse, 1996). La construction d'une identité narrative, d'un régime mémoriel propre au Quartier chinois constituent-ils un leviers de protection contre la gentrification ?

CHAPITRE 4

MÉTHODOLOGIE

La réhabilitation des récits d'expérience au sein de l'épistémologie suppose alors de penser les processus à partir desquels l'expérience passe au langage afin d'identifier, selon les régimes narratifs, les formes de réflexivité associées à la mise en mots

(Breton, 2020)

4.1 L'interprétation de l'histoire et l'enquête sociologique

Nous situons cette présente étude dans l'approche herméneutique. En faisant ce choix méthodologique, nous entendons contribuer à la sociologie des mémoires par un travail de terrain qui interroge l'ontologie de la condition historique et la formation de l'identité en contexte urbain.

Nous privilégions une approche dialogique qui propose de concevoir les récits mémoriels comme un phénomène relationnel construit par le langage. Le quartier et son cadre bâti s'interprètent alors comme le moyen d'une symbolique de la réminiscence qui « hausse la mémoire au-delà de la sphère personnelle et lui confère un sens qui se communique dans une sphère commune et publique. » (Barash, 2006 : 193).

Nous considérons que l'histoire du quartier et l'histoire de la communauté sont liées ontologiquement et conséquemment, que les discours des acteur.ice.s communautaires faisant leur propre récit d'identification en ce lieu, doivent être contextualisés à l'aune d'une histoire comme « singulier collectif ». Chez le philosophe Paul Ricoeur, le singulier collectif décrit l'ensemble des histoires particulières, la multiplicité illimitée des mémoires individuelles et la pluralité des mémoires collectives qui forgent un récit historique constitué socialement (Ricoeur, 2003).

Les mémoires qui nous intéressent se logent dans les conversations, les prises de parole et les discours par lesquels la mémoire personnelle et collective du lieu, les histoires de vies, les visions actuelles et les projections futures, les éléments biographiques et les ruptures historiques narrées, sont publiquement confrontées, mobilisées, utilisées. Ces événements constituent pour nous des moments où la parole d'une communauté s'exprime dans un registre mémoriel et rejoint un public qui s'identifie à cette histoire.

Dans cette prochaine section, nous expliciterons les démarches que nous avons entreprises afin de nous rapprocher de notre terrain. Cette recherche s'articule autour d'une observation ethnométhodologique en contexte de mobilisation communautaire. Cette façon de procéder, sans réaliser d'entrevues, nous a permis de colliger une forme de parole en mouvement, transitant entre les individus et se collectivisant au fil des rencontres.

4.2 Analyse thématique et premières incursions sur le terrain

Notre recherche s'amorce par une observation participative du milieu communautaire. Entre les mois de septembre 2023 et mars 2024, nous avons agi à titre d'assistante à la coordination pour la Table Ronde du Quartier chinois (TRQC). Lors de ces précieux mois à suivre la coordonnatrice principale de la TRQC dans ses fonctions de représentation auprès de l'arrondissement Ville-Marie, nous avons procédé à une première analyse thématique de nos journaux et notes prises sur le terrain.

Nos observations subséquentes se sont ensuite orientées vers le travail de mise en récit des ambassadeur.trice.s du Quartier chinois. Parmi les activités auxquelles nous avons assistée, il y a eu la projection du film de Karen Cho, *Haute tension à Chinatown* et la discussion avec l'artiste sino-canadienne Karen Tam. Lors de cet échange, les deux femmes ont conversé à propos de leur démarche artistique et militante respective. Présentée par la Fondation JIA comme consultante pour le développement des programmes, la documentariste Karen Cho s'est dite passionnée par le pouvoir de la narration communautaire dans la lutte pour la préservation des Quartiers Chinois. Nous avons relevé dans son travail une volonté de visibiliser les histoires et les vécus des communautés touchées par le développement urbain. L'exposition de Karen Tam était aussi, à sa manière, une forme de narration ; elle proposait de mettre en valeur des objets et les archives du Musée McCord-Stewart. En créant des assemblages avec d'objets ayant appartenu à des familles sino-montréalaises, des photos personnelles et des éléments d'histoire, juxtaposés à ses propres œuvres « pastiches » de l'Orient, Karen Tam raconte elle aussi une histoire. La description de l'exposition *Avaler les montagnes* sur le site web du musée (<https://www.musee-mccord-stewart.ca/fr/expositions/avalers-montagnes-karen-tam/>) souligne le besoin de la communauté du Quartier chinois de se raconter en explorant « le silence relatif dans les archives publiques et les récits historiques des femmes du quartier chinois de Montréal aux 19e et 20e siècles ». Autre aspect important de sa démarche, Karen Tam met de l'avant « la discordance entre l'attraction historique pour les chinoiseries et le japonisme ainsi que la réalité des femmes chinoises vivant au Canada depuis la fin du 19e siècle. » (Musée McCord-Stewart, 2023)

Enfin, nous avons participé aux ateliers du Cercle d'apprentissage du Quartier chinois. Ce programme d'activités de médiation culturelle était organisé en collaboration avec le Musée des mémoires montréalaises. Les ateliers entremêlaient partage de connaissances historiques des lieux et discussions autour de problématiques actuelles comme le manque d'espace vert, la sécurité alimentaire, la prospection immobilière, la cohabitation, la vitalité commerciale, etc. Ces ateliers adoptaient une posture ancrée dans une vocation de transmission de l'histoire afin que puisse se faire une réappropriation par la relève, des lieux et des histoires du Quartier chinois. Le dernier atelier consistait à titre d'exemple en une présentation de la collection Wings par le militant Jean-Philippe Riopel, fondateur de l'organisme à but non lucratif Objets de mémoire – groupe d'action muséologique, et un des instigateur.ice.s des travaux et de la mobilisation pour l'obtention du statut patrimonial au Quartier chinois.

4.3 Approches privilégiées

4.3.1 La recherche narrative

Nous avons opté pour une recherche narrative, approche issue de la tradition herméneutique qui conceptualise l'expérience humaine telle qu'elle se présente sous forme de récit. Comme le définit le philosophe Johann Michel, le récit est un « mode universel de la compréhension de soi sur la base de laquelle se déploient des formes multiples de narrations ordinaires. [...] qui à leur tour sont reprises et réfléchies dans des narratologies savantes (sociologie, histoire, anthropologie...), contribuant à forger autant d'identités narratives individuelles que collectives. » (Michel, 2003 : 9). Fondée sur l'herméneutique, la phénoménologie, l'ethnographie et l'analyse littéraire, la recherche narrative s'écarte de l'orthodoxie méthodologique pour faire ce qui est nécessaire afin de saisir l'expérience vécue des individus en termes de création de sens (Josselson, 2011).

4.3.2 Une anthropologie des mémoires dans le milieu communautaire

Nous prenons notre inspiration dans la notion d'historiographie de Michel de Certeau pour décrire le processus de mise en intrigue de soi amorcé sur l'histoire du Quartier chinois de Montréal. Afin de justifier une approche anthropologique du travail des mémoires, plutôt que de concentrer nos analyses sur les institutions officielles qui participent à l'historiographie, nous choisissons, comme le fait Certeau, de nous attarder aux « tactiques » de la mémoire, ces pratiques où s'exerce l'« art de faire » (Certeau, 1990 :134). Celles-ci s'observent « non seulement dans les pratiques journalières qui, pour n'avoir plus de discours, n'en ont pas moins d'existence, mais dans les histoires aussi bavardes, quotidiennes et rusées. » (*Idem.* :

134) En ce sens, nous espérons parvenir à dépasser les discours institués de l'histoire en ouvrant la voie aux récits et aux modes de narrations hétérodoxes, c'est-à-dire, à des récits prenant part à une tradition orale, ou encore façonnée dans une approche collective du souvenir.

4.4 Opérationnalisation du cadre théorique

4.4.1 Corpus

Notre corpus repose principalement sur trois sources. Les premières données ont été extraites des transcriptions d'opinions exprimées lors des consultations publiques de la Commission pour le projet de modification du Plan d'urbanisme. Celle-ci a été annoncée à la suite de la nomination du Quartier chinois comme site patrimonial au mois de juin 2022. Les secondes sont les transcriptions des conférences tenues dans le cadre du Forum Repenser le Quartier chinois organisé par la Fondation JIA entre le 28 septembre et le 30 septembre 2023. Enfin, les dernières sont des enregistrements et photographies des activités organisées par la Fondation JIA entre mai et septembre 2024.

4.4.2 Recherche documentaire

Notre recherche documentaire s'est orientée vers quelques ouvrages traitant spécifiquement du Quartier chinois montréalais, comme le livre de Denise Helly (1987) et celui de Kwok B. Chan (1991). Outre cette recension d'écrits, notre exploration de la littérature scientifique s'est poursuivie dans le survol des mémoires et des thèses doctorales francophones ayant pour objet d'étude le Quartier Chinois. Il a été formateur d'appréhender la variété des domaines d'étude par lesquelles avait été traité le même objet. Notre intuition nous a par conséquent indiqué dans un premier temps, le besoin de mettre en conversation ces travaux dans l'écriture sociohistorique du quartier. Nous avons ainsi complété le portrait en interrogeant une littérature plus étendue sur les dynamiques propres à la gentrification des quartiers ethniques et la transformation du paysage urbain de la ville de Montréal. Par conséquent, notre travail de documentation inclut aussi des communiqués officiels municipaux, des plans d'action et des politiques publiques sur le développement urbain. Nous avons contextualisé les enjeux de l'urbanité et les dynamiques du développement urbain, notamment en nous intéressant aux discours pro-gentrification, à l'impact du tourisme et au marketing ethnique des communautés qui habitent ces espaces. Nous avons saisi la question des mémoires en passant par la notion d'identité narrative développée par Paul Ricœur dans son ouvrage phare, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Nous avons retenu la notion de cadre sociaux de la

mémoire de Maurice Halbwachs pour approfondir notre compréhension du phénomène de la mémoire et l'historiographie chez Michel de Certeau, pour sa conception de l'écriture de l'histoire comme praxis.

4.4.3 Le discours et le récit

Le concept de discours désigne le rapport de régularité entre un ensemble spécifique de pratiques d'énonciation avec leur contenu sémantique. Ce discours que nous aborderons comme un récit, ou quasi-récit, est une « mise en intrigue », c'est-à-dire une sélection et l'arrangement de circonstances, d'événements et d'actions hétérogènes, pour en faire une histoire intelligible (Paul Ricoeur, 1983). Ce qui apparaissait désordonné trouve son unité, s'ordonne selon un enchaînement causal et significatif. Comme nous le pointe Gagnon (2023), « la sociologie raconte un changement dans le temps ou un déplacement dans l'espace pour mettre en évidence une différence ou une mutation, mais également une nécessité ou une cause, ce qui favorise ou force le changement. » (Gagnon, 2023 : 159)

4.4.4 L'analyse qualitative

Nous avons procédé à une thématisation en continu avec le logiciel d'analyse qualitative NVivo. Nos thèmes ont été regroupés et fusionnés, et finalement hiérarchisés sous la forme de thèmes centraux regroupant des thèmes associés, complémentaires ou divergents. La thématisation continue, nous a permis de construire progressivement, tout au long de la recherche, notre arbre thématique (Paillé et Muchielli, 2021) en incorporant au fur et à mesure des éléments provenant de contextes d'énonciation diversifiés. Nous avons également procédé à une analyse de récit de vie. Ce cas particulier nous a permis d'illustrer la façon par laquelle la mise en intrigue de soi construit l'identité narrative et incorpore, pour ce faire, des éléments de vécu partagés. Se mêle dans un discours de réminiscence personnelle, des événements de significations collectives, formant un tout uni dans une histoire de vie.

4.5 Présentation du terrain

Puisque l'analyse concrète du discours intègre la reconstruction analytique de sa matérialité, nous nous attarderons dans la prochaine section à décrire les contextes d'énonciation des discours et récits de notre corpus. Cette prise en considération du contexte permet de mettre à jour certaines intentions, motivations ou raisons d'agir des personnes en interaction avec leur auditoire. Le récit n'est pas « mimétique », le nœud de sens n'étant pas dans la représentation exacte de « ce qui est arrivé », mais plutôt dans la façon

singulière dont l'événement est construit par le récit dans un cadre particulier, pour un public particulier, à des fins particulières et créant un certain point de vue (Mishler, 2004).

4.5.1 Consultation publique sur le Plan d'urbanisme

L'Office de consultation publique de Montréal (OCPM) a été mandaté par la Ville de Montréal pour tenir une consultation publique sur son Plan d'urbanisme suivant la nomination patrimoniale du Quartier chinois. Le projet de règlement P-04-047-235 concerne les hauteurs, le cadre bâti, la protection du patrimoine et la carte du Quartier chinois situé dans l'arrondissement de Ville-Marie. Une première intention était d'interdire tout projet en rupture avec les caractéristiques d'intérêt du Quartier chinois. Une autre intention de modification du Plan d'urbanisme concernait l'identification de la majeure partie du quartier comme un secteur à « valeur exceptionnelle » afin de justifier qu'on abaisse les hauteurs et densités autorisées. Le nouveau règlement propose aussi d'exiger une étude de potentiel archéologique au moment de la demande de permis ou lors de travaux nécessitant une excavation.

Le mandat de consultation confié à l'OCPM portait sur des éléments spécifiques liés aux projets de construction. Toutefois pour de nombreux.se.s intervenant.e.s, l'objet de la consultation s'inscrivait dans un continuum de démarches initiées par la Ville pour réfléchir à l'avenir du Quartier chinois après la publication du PADQC. La commission, présidée par Éric Cardinal et animée par les commissaires Danielle Sauvage et Bruno-Serge Boucher, a eu lieu en mode hybride, c'est-à-dire que toutes les activités de consultation étaient ouvertes à la fois en personne, à l'hôtel Holiday Inn Centre-ville, et virtuellement, sur les réseaux sociaux de l'OCPM. L'OCPM a publié le 14 avril 2022 un avis public annonçant les principales étapes de la consultation. Une séance d'information a eu lieu à l'hôtel Holiday Inn du Centre-ville le 4 mai, suivie d'une séance de questions et de réponses le 18 mai. Par la suite, une série de questions ouvertes, préparées par la commission et regroupées en trois thématiques, a offert aux participant.e.s la possibilité de s'exprimer en ligne sur les sujets suivants : modification des hauteurs et densités, l'identité et le patrimoine, ainsi que le développement économique du Quartier chinois. Également, la commission a tenu trois cafés-rencontres informels, sur invitation, avec des membres de la communauté et des organisations interpellées par la vie économique, communautaire et culturelle du Quartier chinois. Enfin, la démarche de consultation a été clôturée par la tenue de séances d'audition des opinions. Celles-ci ont eu lieu les 8, 9 et 13 juin. Elles ont été l'occasion pour toutes les personnes qui souhaitaient s'exprimer sur ces aspects, de se présenter devant la commission. À noter qu'il n'était possible de s'exprimer qu'en français ou en anglais, car il n'y avait pas de traduction offerte en mandarin ou en cantonais.

Les transcriptions d'opinions que nous avons retenues dans notre corpus proviennent de cette ultime étape de la consultation. Tandis que les rapports des activités précédentes ne spécifient pas qui prend la parole, les transcriptions des opinions lors des séances d'audition permettaient de rattacher la parole à son émetteur.

4.5.2 Forum Repenser le Quartier chinois

Le Forum Repenser le Quartier chinois 2023 a eu lieu entre le 28 et 30 septembre 2023. La Fondation Jia en était l'une des organisatrices principales. Le sujet de la programmation portait sur l'avenir des quartiers chinois en Amérique du Nord. Ainsi peut-on lire sur le site de l'événement une intention derrière cette rencontre où :

les quartiers chinois d'aujourd'hui se rassemblent pour partager leurs ressources et leurs connaissances sur la manière de mieux préserver et protéger ces communautés vivantes, pour remettre en question le discours commun selon lequel le déplacement et l'effacement sont inévitables, et pour tracer un avenir nouveau et équitable pour les quartiers chinois partout dans le monde. (Fondation JIA)

Il rassemblait des acteur.trices communautaires, des résident.es, des urbanistes, des professionnel.les du logement social, des décideur.euses politiques et des organisateur.rices communautaires des villes canadiennes et américaines ayant un Quartier chinois historique. Des personnes en provenance de Vancouver, Edmonton, Calgary, Los Angeles, Detroit, Toronto, Philadelphie, San Francisco, ont participées. La Ville de Montréal a offert son soutien financier à l'événement et fait partie des partenaires principaux. On peut lire sur le site de l'événement montréalais qu'en tout, 250 personnes ont assisté aux activités en présentiel, 500 personnes en ligne. Le programme consistait en une série de panels traitant des préoccupations nationales et nord-américaines des communautés affinitaires des quartiers chinois, d'activités culturelle comme une soirée de visionnement du film *Haute tension au Quartier chinois* par la réalisatrice Karen Cho, des ateliers de réflexion collective sur les thèmes du logement et du verdissement, des expositions *pop-up* historiques et artistiques et un tour guidé du quartier sur le thème de la justice sociale. Les panels en ligne étaient disponibles avec une traduction simultanée en français et une traduction résumée en cantonais. Les traductions chuchotées étaient offertes en français, en cantonais et en mandarin pour toutes les activités en personne. Il s'agissait d'un deuxième événement de la sorte, le

premier avait été inauguré à Vancouver en 2021 avec une programmation similaire consistant en des panels de discussion et des expositions artistiques et historiques.

Parmi les cinq panels qui ont été donnés, nous en avons retenu trois, car ils étaient plus directement reliés aux thématiques issues de nos premières analyses thématiques. Celles que nous avons retenues sont : Panel 1, Le Quartier chinois n'est pas un musée! ; Panel 4, Avenirs évolutifs : modes alternatifs de revitalisation culturelle et économique ; Panel 5, Récits et préservation du Quartier chinois : s'approprier l'histoire pour changer le discours et remettre en question les politiques en matière de patrimoine.

4.5.3 Conférence de lancement du balado Mémoires du Quartier chinois

La série de balados *Mémoire du Quartier chinois* est produite par le MEM- Centre des mémoires montréalaises. Avec cette production, le MEM se représente comme une institution « qui célèbre l'héritage culturel intangible du Quartier chinois à travers les récits de personnes qui le chérissent. » Comme mentionné sur le site web, « ce n'est pas seulement une partie importante de l'histoire de notre communauté chinoise qui est présentée ici, mais aussi une part de l'histoire de Montréal et du Québec. » (<https://ville.montreal.qc.ca/memoiresdesmontrealais/memoires-du-quartier-chinois-balados>)

Lors de la conférence de lancement animée par un des principaux collaborateurs du projet, des membres de la communauté et des intervenant.e.s sino-montréalais détenant une expertise en histoire et dans la mobilisation communautaire sont venu s'exprimer au sujet d'enjeux d'espace dans le quartier. Des extraits de la série étaient présentés entre les discussions. Sans directement prendre pour matériau le contenu de ces balados qui sont en soi d'une richesse inouïe en ce qui a trait à la mémoire du quartier, nous souhaitions capter la parole de ceux et celles qui la mobilisaient. Il était intéressant pour nous d'observer comment ce type de projet a permis aux organisateur.ice.s communautaires de collectiviser la mémoire des lieux, de la diffuser et de mobiliser la communauté grâce à elle pour finalement parvenir à ouvrir la discussion sur des enjeux actuels du quartier.

4.5.4 Manger nos racines

Manger nos racines est une co-crédation chorégraphique inspirée des histoires des Sino-Montréalais.es, du Quartier chinois et de la culture qui s'y est développée, le tout arimé aux histoires familiales des artistes

impliqué.es. La création du spectacle est le résultat d'échanges et de rencontre avec des membres aînés de la communauté.

L'œuvre prend la forme d'une visite guidée du Quartier chinois qui nous présente quatre sites principaux. À chaque site se déploie une chorégraphie ou une scène théâtrale différente. Cette œuvre déambulatoire est ponctuée d'éléments d'histoire sur le quartier sur un ton militant revendiquant la justice sociale. Le « guide » est présent pour animer et diriger les participant.e.s avec un porte-voix. Entremêlées aux performances artistiques, ses interventions nous rappellent que le quartier a été détruit à plusieurs reprises et notamment pour la construction du complexe Guy-Favreau. Ces éléments sont incorporés à la symbolique des danses et des performances.

4.5.5 Fabriquées au Quartier chinois

La fondation JIA dont la mission est de protéger le patrimoine matériel et immatériel du Quartier chinois a lancé ce projet photo-narratif en 2024 . Cette exposition représente l'histoire vivante et passée de la diaspora chinoise/asiatique et de ses allié.e.s. La fondation exprime ainsi ses intentions :

En référence à la célèbre phrase « Made in China », le projet « Made in Chinatown/Fabriquées au Quartier chinois » sert à illustrer le fait que les Canadiens d'origine asiatique ou chinoise sont de véritables « produits » de la diaspora. Nous constatons la volonté de présenter le QC comme un lieu identitaire qui façonne les identités. Il est aussi présenté comme un espace où peuvent être célébrées certaines de ces histoires « qui, autrement, ne seraient peut-être jamais reconnues.» Cette exposition photo-narrative comprend plus de quarante portraits. Chacun affirme leur sentiment d'appartenance au Quartier chinois et se projette dans le futur. (Fondation JIA)

Tel que développé dans notre troisième chapitre, ce projet nous apparaît comme étant ancré dans une posture identitaire et narrative de la mémoire. Voici comment il se décrit :

Des années de projets urbains sans lien avec l'histoire et les populations du Quartier chinois ont contribué à son déclin progressif. Depuis la mobilisation réussie de la communauté ayant conduit à la désignation patrimoniale du Quartier chinois de Montréal en 2021, la Fondation JIA a organisé le forum Repenser le Quartier chinois et de nombreux événements culturels dans le cadre de sa programmation de la Maison du Quartier chinois afin de protéger le patrimoine culturel du

Quartier chinois et de faciliter le dialogue intergénérationnel. Fabriquées au Quartier chinois est une nouvelle initiative de la Fondation JIA qui vise à (re)tisser des liens sociaux, à reconquérir des espaces collectifs et personnels, à se réconcilier avec le territoire et ses populations pour (re)créer un quartier dynamique et inclusif en mettant en lumière les histoires et les images d'individus qui partagent un sentiment d'appartenance à ce lieu.

Subvertissant le stéréotype sur les produits bon marché et de moindres qualités, « fabriqués en Chine » et l'image d'un quartier souvent superficiellement associé à la nourriture et au tourisme, ce projet affirme non seulement l'humanité individuelle et collective derrière ce quartier culturel, mais aussi la résilience de la communauté et le sentiment d'appartenance que de nombreux Montréalais ont avec le Quartier chinois. (*Idem.*)

Lors du lancement de l'exposition pour laquelle chaque portrait a été imprimé en format affiche et collé sur les bâtiments le long de la ruelle perpendiculaire à la rue Clark dans le quartier, le photographe Chris Lau a d'abord présenté le projet puis a laissé la parole à trois intervenant.e.s dont les portraits et histoires font partie de l'exposition : Murielle Chan Chu qui est également une des cofondatrices de la Fondation Jia et qui s'impliquait auparavant dans les Chinois Progressistes du Québec; Jason Lee qui est membre de la Table ronde du Quartier chinois en tant que représentant du secteur des associations claniques et familiales; et Monica, résidente au Quartier chinois. On annonce aussi que la Fondation JIA lancera bientôt son projet de ré-imagination de la rue Clark avec la Table ronde du Quartier chinois et l'arrondissement Ville-Marie afin d'explorer des « modèles de développement équitables avec une vision communautaire forte et inclusive ».

CHAPITRE 5

NARRATIVITÉ ET CONTESTATION DANS LE QUARTIER CHINOIS

Est « scientifique », en histoire comme ailleurs, l'opération qui change le « milieu » — ou qui fait d'une organisation (sociale, littéraire, etc.) la condition et le lieu d'une transformation [...]. En histoire, elle instaure un « gouvernement de la nature » sur un mode qui concerne la relation du présent au passé — en tant que celui-ci n'est pas un « donné », mais un produit.

(Certeau, 1975 : 99-100)

Le prochain chapitre procède en une présentation des matériaux colligés sur le terrain du Quartier chinois montréalais. En effet, faire une enquête narrative c'est en quelque sorte procéder à « la réhabilitation des récits d'expérience au sein de l'épistémologie » (Breton, 2020 : 1142), c'est-à-dire, « penser les processus à partir desquels l'expérience passe au langage afin d'identifier, selon les régimes narratifs, les formes de réflexivité associées à la mise en mots » (*Ibid.*) C'est à cet effet que nous illustrerons l'usage de mécanismes discursifs employés dans l'arrimage des histoires, des mémoires et des récits de vie, aux visions défendues du développement urbain, économique et social du quartier. Cette présentation des résultats s'effectuera en deux temps. Une première section s'intéressera aux éléments thématiques qui permettent de raconter les transformations que le quartier a subies au cours des dernières décennies telles les métaphores faisant état de sa gentrification. Cette analyse fera le portrait de leurs espoirs, mais aussi de leurs réserves quant à l'efficacité réelle octroyée par le statut patrimonial provincial. Ce dernier sera opposé aux figures narratives du marketing comme celles du *branding* ethnique et de l'identité de marque. La seconde section portera sur la relecture historique effectuée par les membres d'une communauté affinitaire par procuration. Nous verrons de quelle façon l'écriture de l'histoire est une praxis qui rend possible la mobilisation citoyenne autour d'un récit et d'une herméneutique critique. Cette mise en intrigue de l'identité narrative est un processus par lequel sont déployés des modes d'action du militantisme mémoriel. Ils permettent d'imaginer et de réfléchir la cohabitation de différents usagers et usagères, acteurs économiques et membres de la communauté culturelle qui se partagent l'espace.

5.1 Raconter la gentrification. Pour qui est le Quartier chinois? : quelques actes discursifs

La construction de deux immeubles luxueux au bas du boulevard Saint-Laurent est un point de bascule dans le récit dépeint par les résident.e.s du quartier. Les événements biographiques, comme celui-ci, rendent compte d'une dialectique temporelle entre le souvenir et le vécu (Breton, 2020). Ces deux pôles produisent l'enchaînement des éléments retenus servant à présenter les inférences causales qui tiennent entre eux ces nœuds de sens et les placent en une suite chronologique. (*Ibid.*: 1145-1146) Notre analyse du thème « construction de condos et d'hôtels de luxe » met en relief les inférences causales rattachées à cet événement. Pour plusieurs citoyen.ne.s inquiet.e.s, ces constructions procéderaient en un « remplacement de la population ». Plusieurs perçoivent en effet que ce type de développement immobilier « ne serait pas pour les gens d'ici ». Autrement dit, il semblerait que certaines personnes puissent être considérées comme appartenant à la communauté du Quartier chinois, à l'extérieur du lien de résidence au quartier, alors que d'autres, étant moins impliquées dans cette nouvelle vague de militant.e.s, ne seraient pas considérés comme faisant partie de la communauté affinitaire, en ne se reconnaissant pas dans l'identité historique du quartier. Des tensions sont d'ailleurs palpables entre certaines factions informelles qui se sont formées au sein d'un groupe de résident.e.s d'une part et d'un regroupement de jeunes. Pour ces derniers, le « remplacement » est perçu comme une menace, mais aussi comme un moteur de gentrification. Ils et elles souhaitent avoir un certain droit de regard sur le profil des nouveaux résident.e.s que l'on attirerait dans les environs. En outre, de nombreux témoignages attribuent à la venue de locataires des classes supérieures, la conséquence d'accentuer la conversion des commerces dans le quartier en entreprises desservant une population « qui n'a pas les mêmes habitudes ». Il est par ailleurs dit que ces nouveaux venus n'auront pas de « racines profondes » dans le quartier. La figure des racines profondes est utilisée pour représenter un passé et une origine qui fait échos aux débuts de l'enclave et incarne la fonction principale que celle-ci avait pour les premiers immigrants chinois. Cette figure reflète le peu d'attachement et l'ignorance que les nouveaux résident.e.s qui ne s'identifient pas aux spécificités historiques du quartier, pourraient avoir à l'égard de ce passé en reconstruction.

En effet, l'origine et le lien d'attachement avec le quartier nous sont apparus comme un marqueur identitaire important. Dans le contexte de la consultation publique pour la modification du Plan d'urbanisme notamment, le fait d'appartenir à une lignée familiale « pionnière » du quartier, de souligner un vécu expérientiel avant sa transformation dans le renouveau urbain, ou un engagement particulier dans

une mobilisation précédente, permettait de s'attribuer un positionnement en rapport avec les autres intervenant.e.s impliqué.e.s politiquement. Similairement aux travaux de Degnen (2005) sur le phénomène tridimensionnel de la mémoire, les bâtiments, les places publiques et les espaces privés visés par le Plan d'urbanisme ne sont ici, pas que des réceptifs passifs de la mémoire. Plutôt, ils sont le support de relations sociales qui se transposent sur la géographie des lieux. En évoquant des lieux (actuels et disparus) et des figures (vivantes ou décédées), ces intervenant.e.s évoquent un savoir légitime du souvenir. En outre, ce savoir local augmente le capital social. En rappelant les liens de filiation qui unissent les membres de la communauté sur la base de souvenirs partagés, l'usage de la mémoire (vivante) vient renforcer l'identité collective et le sentiment d'appartenance au groupe. En contexte d'exercice de démocratie participative qui constitue un partage non ritualisé de la mémoire collective, il ne suffit pas de détenir ces souvenirs pour que leur pouvoir opère. Il faut être capable de les raconter, de les échanger, et les utiliser à bon escient. Nous avons noté que plusieurs personnes sentaient le besoin de nommer lorsqu'elles prenaient la parole, qu'elles étaient issues de l'immigration ou qu'elles avaient résidé au Quartier chinois. D'autres encore se sont appuyées sur le lien privilégié qu'elles considéraient avoir avec le quartier et faisant de lui un lieu formateur dans leur identité. Certaines personnes étaient de 3^e, 4^e et même 5^e génération, leurs familles ayant habité le quartier depuis « 100 ans ! ». En ce cas, les éléments du récit personnel viennent appuyer un statut particulier garant d'une compréhension ancrée dans les besoins de la communauté.

Pour moi, mon exemple, mon grand-père est ici en 1908, mon père c'est en 1923, moi, j'arrive en 1957. Ça fait un bon bout, et ça se peut qu'on commence à comprendre comment ça marche dans la vie des Chinois qui restent dans le Quartier chinois, dans Chinatown, in those days. (Victor Hum – représentant de l'association familiale Hum Quong Yee Tong)

« Ça fait un bout » et « in those days » est mis en relation avec « on commence à comprendre comment ça marche dans la vie des Chinois qui restent dans le Quartier chinois ». Cette connaissance expérientielle donne une légitimité de se prononcer dans les décisions qui affecteront le futur du quartier. Pour certain.e.s, cet enracinement prend la forme d'une histoire familiale, qui rappelle l'enclave comme un quartier fondateur, un lieu entre le chez soi et le pays d'origine (Remy, 1990) ou encore qui représente le « sanctuaire » d'une culture et d'un héritage culturel dans l'expérience diasporique de l'immigration.

Moi je viens de Hong Kong dans les années 70. Mais pour moi le Quartier chinois c'est le symbole de notre racine. Pour savoir moi quand je suis venue au Quartier chinois la odeur de manger ça me rappelle moi ... la cuisine chinois, ma mère elle a faite. Et aussi le Quartier chinois c'est aussi un symbole de ... c'est symbolique la uh "survival" de les chinois dans notre pays étranger. (Monita – résidente du Quartier chinois)

Pour cette participante et d'autres membres plus âgés de la communauté, le quartier doit conserver cette fonction de socialisation et refléter ce qu'il a par le passé incarné dans le parcours migratoire de nombreux.se.s Chinois.e.s, un « chez soi » dans un lieu étranger.

Pour d'autres, la modification au Plan d'urbanisme qui prévoit un abaissement des hauteurs constructibles permises et qui empêche désormais que ne se construisent de nouvelles tours à condos n'est pas l'unique pas à prendre pour freiner le remplacement de la population.

Là, je fais ce point, parce que souvent, on parle du density et height pour dire : « Ah, ça va revitaliser le quartier, plus de monde va être ici, plus de monde va fréquenter des businesses, des restos, et cetera, et cetera ». Mais si le marketing de ces gens-là ou ces places ici ne sont pas pour les gens de ce quartier, prétendre que l'édifice n'existe même pas dans le Quartier chinois, est-ce que ça va aider le quartier lui-même?

Autrement dit, la hauteur des tours à logement n'est que l'extension symptomatique de la gentrification. Ainsi, un autre phénomène pourrait aussi accélérer la conversion de la fonction primaire du quartier vers celle de la consommation de masse (« *trendy* »). Comme le souligne une intervenante en référence à de nouveaux commerces s'étant installés dans le Quartier chinois en ces dernières années : « Bien qu'ils puissent être conformes aux règles de zonage de la ville, ces nouveaux commerces ne relanceront pas le Quartier chinois et n'amèneront pas de nouvelles entreprises dans le quartier, ils vont tuer le quartier ¹¹ » (traduction libre).

En conclusion, la mise à distance temporelle dans le travail du récit répond à l'interrogation « Qu'est-ce que le quartier chinois aujourd'hui ? ». Certaines personnes sont critiques des tendances qui le mèneraient

¹¹ « While they may fit into the zoning regulations of the city [they] will not revive Chinatown nor bring new business here, it will kill the neighborhood »

aujourd'hui à miser sur les tendances de consommation sporadiques du tourisme. Bien que nos observations montrent que la plupart soient favorables à ce qu'on mette de l'avant son côté attractif, ce tournant marquerait l'aboutissement de sa « disneyification ». À la lecture des conclusions du rapport de la consultation, nous constatons que le développement économique n'est pas écarté. Au contraire, puisque l'économie locale doit prospérer. Entre autres, le désinvestissement chronique est un des éléments perçus comme délétères à la pérennité du quartier. Cependant, la revitalisation ne doit pas qu'exclusivement servir à convertir les lieux en les embellissant (*up zoning*). Ce que plusieurs entendent par réel développement économique est un développement « à échelle humaine » bénéficiant aux populations initiales et principalement, aux aîné.e.s qui y résident, afin de faire honneur aux pionnier.e.s, aux ancien.ne.s ou comme plusieurs les appellent affectueusement les oncles et les tantes (Clement, 2025)

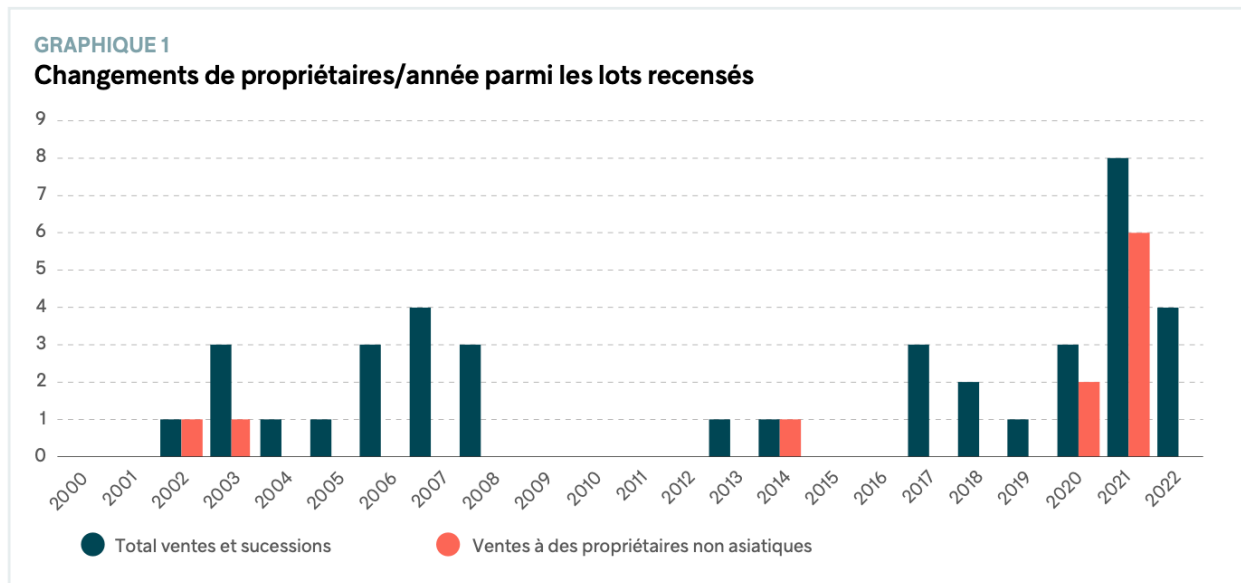
5.1.1 Mutations dans le paysage alimentaire

Au fil des dernières années, le terme de « foodscape » ou paysage alimentaire a été adopté avec engouement par un nombre croissant de chercheurs en santé publique. Ce dernier fait allusion à l'alimentation en tant que phénomène social, culturel, économique et politique et permet de rendre compte des relations et des normes qui cadrent la production, la consommation et l'accessibilité de la nourriture en un territoire donné (Joassart-Marcelli, 2021). Dans une démarche qui se rapproche de la nôtre, le travail ethnographique de Joassart-Marcelli s'est attardé à l'évolution de trois quartiers urbains à San Diego dont les paysages alimentaires ont profondément été transformés par la gentrification. Il y fait la recension d'une offre de restauration et de commerces répondant initialement aux besoins des résidents de longue date en majorité racisés, vers une offre adaptée aux goûts de nouveaux venus plus riches et blancs. Alors que plusieurs études soulignent le rôle de la sociabilité sensorielle, soit la préparation de la nourriture, son partage, et sa vente au détail, en tant que pratiques de fabrication de l'espace (*place-making practices*) (Pink, 2008), les conclusions de Joassart-Marcelli montrent plutôt les effets pervers de la gentrification. Son livre, intitulé *The 16\$ taco*, fait état d'un processus par lequel les paysages alimentaires ethniques changent insidieusement. Les populations locales, qui au départ semblent davantage enthousiastes du succès économique de ces nouveaux commerces, finissent par se sentir « *out of place* », expression utilisée pour exprimer le sentiment d'être poussées hors de leurs repères, une fois le processus bien entamé (Joassart-Marcelli, 2021 : 151).

Depuis 2020 au Quartier chinois montréalais, on note un nombre grandissant de déménagements et de reprises de commerces. Ce taux de roulement à la hausse a notamment été amplifié par les difficultés

financières vécues durant les années 2019-2021 de la COVID-19. Comme illustré dans le tableau 5.1 et les deux prochaines figures, plusieurs magasins, épiceries ou restaurants traditionnels familiaux ont fermé ou ont quitté le quartier durant cette période. Dans certains cas, la reprise des commerces s’est faite aux mains de propriétaires dont les racines culturelles s’éloignent de celles du quartier.

Tableau 5.1 illustration des changements de propriétaires/année dans le Quartier chinois



Source : IRIS Pratte et Gélinas, 2023

Figure 5.1 Cartographie des régimes de propriété selon l'origine ethnique

FIGURE 4

Cartographie des régimes de propriété selon l'origine ethnique et les régimes de propriété



LÉGENDE

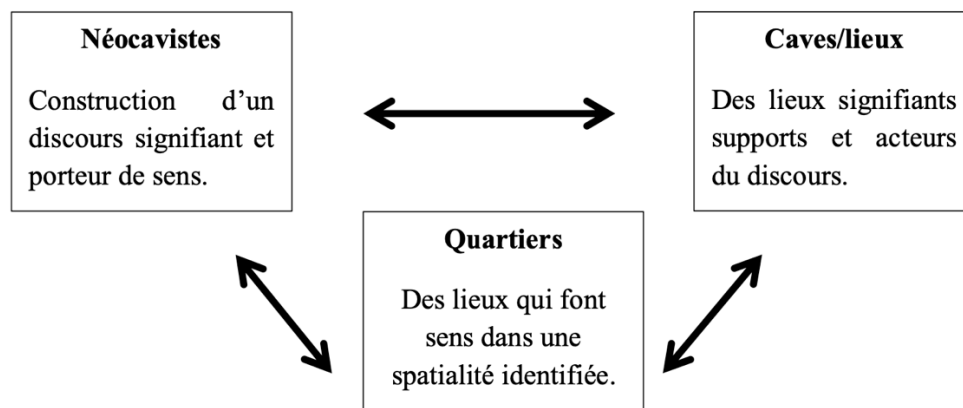
- EN vert**, les propriétés individuelles asiatiques
- EN jaune**, les propriétés collectives (OBNL) asiatiques
- EN bleu**, les propriétés d'entreprises asiatiques
- EN mauve**, les propriétés d'entreprises non asiatiques
- EN orange**, les propriétés de la Ville

Source : IRIS Pratte et Gélinas, 2023

Les propriétaires, qui ne sont pas d'origine asiatique, proposent une cuisine qui fusionne plus ou moins avec le cadre culturel d'origine. Ce phénomène, attribué à une « diversification » du marché, est de surcroît salué par certains acteurs économiques. Dans un article de *La Presse* intitulé, « Le Quartier chinois autrement chez Poincaré » parut en 2019, on peut y lire qu'« après Capital tacos et Le mal nécessaire, un

autre petit nouveau vient diversifier l'offre dans le Quartier chinois montréalais.» (Gagnon-Paradis, 2019) L'autrice adopte un ton positif à l'annonce de cette nouvelle. Certes, il s'agit d'une nouvelle excitante pour une clientèle amatrice de « bières de microbrasserie », de « vins nature » et de « cocktails ». Or, selon un informateur, les familles chinoises ne fréquentent à ce jour toujours pas cet établissement et privilégient les vieilles enceintes aux prix abordables comme les restaurants cantonnais Délicieux Mei mei, Fung Shing ou Keung Kee. Le Poincaré qui se positionne à la fois comme une microbrasserie et une « buvette », est tenu par une équipe de sommeliers et de connaisseurs du marché de la bière et du vin « haut de gamme ». Autrement abordée, cette nouvelle venue est plutôt symptomatique de la gentrification. Comme l'indique une recherche sur la percée des néocavistes sur le marché du vin (Delamarre, 2016), la rapide mutation dans la structure des commerces locaux alimentent la gentrification culturelle des quartiers. Delamarre le schématise ainsi en prenant comme objet d'analyse le vin, produit culturel aujourd'hui en plein essor :

Figure 5.2 Modèle de transformation des espaces selon les discours



Source : Delamarre 2016

D'ailleurs, le Poincaré, propose sur son menu des cocktails « originaux », pour reprendre les descriptifs de sa page internet, empruntant des ingrédients ou des procédés culinaires « exotiques » comme le « shooters de gin kimchi » ou le « *bubble fizz* avec grappa et tapioca ». Toutefois cette touche orientaliste (kimchi, tapioca) n'est pas adressée aux résident.e.s chinois du quartier, mais fait plutôt un clin d'œil au cosmopolitisme et à l'exotique comme valeur motrice de l'innovation culinaire (Régnier, 2009).

Sur son site Internet et sa page Facebook le Poincaré a même conservé l'appellation de Poincaré *Chinatown*, comme pour profiter d'une référence symbolique accrocheuse afin de se distinguer d'autres caves similaires (microbrasserie, buvettes, bar à vins, etc.). Son emplacement dans le Quartier chinois sert surtout de carte de visite comme on peut le voir dans la Figure 5.1. Cette image est extraite d'une publication de l'établissement pour annoncer le lancement de ses nouvelles bières ontariennes. Le restaurateur a modifié une photographie prise du *Chinatown* de Toronto et y a apposé son logo (au centre) pour qu'il se fonde visuellement aux autres enseignes qui portent des caractères chinois. Ce clin d'œil humoristique, pose la question à savoir si pour celui-ci, les *Chinatowns* sont interchangeables, faisant fi des dynamiques internes propre à chacun. Le Poincaré est d'ailleurs décrit comme un « électron libre » du Quartier chinois sur le site de Bonjour Québec (<https://www.bonjourquebec.com/fr-ca/repertoire/restaurants/poincare-chinatown/0qsv>). Bref, la symbolique cosmopolite du Quartier chinois lui permet surtout de profiter des avantages de l'étiquette « ethnique » alors que ses produits se classent plutôt dans une cuisine du terroir québécois (*Ibid*).

Figure 5.3 Bannière de l'événement Facebook Lager des Lager au Poincaré Chinatown

Source : https://www.facebook.com/photo/?fbid=1412226396747711&set=gm.991097079738433&locale=fr_CA

La mutation de l'offre culinaire dans le Quartier chinois est aussi la résultante d'un entrepreneuriat soutenu par une jeune génération issue de l'immigration de première et de seconde génération. En effet, la création d'entreprises au sein des populations d'origine immigrée est un processus socio-économique important, qui contribue à façonner leur incorporation dans les sociétés occidentales (Pécoud, 2012). C'est pourquoi comme le soulevait Alan Nash (2015), il peut être surprenant de réaliser qu'un grand nombre d'établissements de restauration « ethnique » ne soit pas tenu par des entrepreneurs de la « même » ethnie que leur cuisine. Nash (2015) explique ce phénomène en s'appuyant sur les bases d'un modèle conçu par l'anthropologue Susan Drucker qui illustre l'évolution des paysages alimentaires dans les enclaves ethniques. Son modèle en cinq étapes fait décrit l'enchaînement et la succession de restaurants en un territoire donné selon la clientèle qu'ils attirent. Au départ, ils répondraient davantage aux besoins et aux goûts des communautés immigrantes et résidentes de l'enclave, car « venant tout droit de leur cuisine ». Celle-ci possédant une force d'attraction due à un passé, une culture et un patrimoine, elle tendrait à se modifier au sein des dynamiques économiques de la ville « mondiale ». Au stage final du paysage alimentaire de l'enclave, les restaurants proposeraient une offre élargie répondant aux goûts et

Tableau 2 Augmentation du nombre de restaurants ethniques à Montréal entre 1951-2007

Table 1: *Ethnic restaurants in Montreal, 1951–2007*

Category of ethnic restaurant	1951	1971	2001	2007
Italian	48	319	304	285
Asian	27	100	252	275
Mediterranean/Arabic	9	11	57	64
Greek	4	32	48	63
India, Pakistan, Sri Lanka	0	2	28	53
Caribbean, Central & S. America	1	5	21	53
S. European	1	35	20	46
W. European	11	22	20	22
Jewish	21	17	10	3
Africa	0	2	5	19
E. European/Russia	45	8	5	13

Restaurants listed by major category of restaurant and ranked by number of restaurants in 2001
Source: 1951, 1971 and 2001 data are derived from the Montreal classified telephone directories (the *Yellow Pages*) for those years; 2007 data are derived from Restomontreal's online restaurant guide to Montreal, available at <http://restomontreal.ca> (accessed September 16, 17 and October 11, 2007).

préférences d'une clientèle provenant de « l'extérieur ». Pour Nash, en vendant « global », c'est une clientèle recherchant l'excitation de l'« exotisme » qu'ils attirent (Nash, 2015 : 9). En effet, « cette proposition repose sur l'hypothèse que la mondialisation ne peut en aucun cas se réduire aux seuls flux financiers et à l'émergence de la firme globale dans le cadre d'une mutation du capitalisme, mais qu'elle

exige de prendre en compte d'autres paramètres comme la dimension culturelle. » (Ghorra-Gobin, 2009) L'entrée de ces restaurants ethniques sur le marché de la ville globale participe à ce que Long (2004) appelle le « tourisme culinaire », bref un marché lucratif qui exploite l'engouement pour la cuisine d'*ailleurs*. Celui-ci met en tension une offre provenant de communautés qui utilisent la nourriture pour « vendre » leur histoire et construire des identités commercialisables avec des consommateurs avides de divertissement et de nouveauté. L'expérience de l'enclave ethnique comme lieu de restauration use du pouvoir de la nourriture pour négocier la différence. (Long, 2004 : 20)

Nash (2015) explique aussi que le nombre impressionnant de restaurants et de bars à sushis sur le territoire montréalais, pour un nombre relativement bas d'individus d'origine japonaise dans la ville (voir à cet effet la Figure 2), relativise l'idée voulant que ce soit le nombre croissant de populations migrantes qui explique l'expansion des enseignes ethniques. Ainsi, l'effet combiné de ces observations ouvre la voie à une autre explication, celle d'un effet de mode pour la cuisine ethnique (Comer, 2000 : 1321). En partie, cet engouement spécifique au contexte montréalais pourrait trouver son explication dans les travaux de Rhona Richman Kenneally. Ceux-ci portent sur l'effet que l'Expo 67 aurait eu sur les habitudes alimentaires des citoyens. Cet événement d'envergure avait pour intention, dès sa planification, de faire de l'alimentation « un véhicule essentiel pour que les individus aient le sentiment d'être modernes » (traduction libre de Richman Kenneally, cité dans McNally 2004). Comme le rapporte l'Encyclopédie du MEM dans son article *Expo 67. Manger de tout et beaucoup*, sur le site web de l'Encyclopédie du MEM (La Roche, 2017), « il est très difficile aujourd'hui de comprendre le choc alimentaire que l'Expo provoque chez les Montréalais », habitués à un régime teinté par les années de la Grande dépression de 1930, « la ville est devenue au fil des ans [après cet événement] une capitale gastronomique reconnue à travers le monde. » Aujourd'hui, plusieurs associent Montréal à une « aventure culinaire et culturelle », aventure qui coexiste avec l'insécurité alimentaire des ménages à faible revenu de la métropole.

Par conséquent, les groupes d'immigrants pourraient avoir bénéficié d'un intérêt pour leur cuisine venue d'*ailleurs*, popularité dont ils ont rapidement pu tirer parti. Les opinions de la consultation publique vont en ce sens alors que plusieurs se demandent si les efforts de développement commercial envisagé au Quartier chinois devraient être uniquement pour une population d'origine asiatique. En effet, les commerces et les entreprises qui s'y trouvent répondent assurément à une très forte demande pour la cuisine ethnique. Les événements culturels attirent les visiteurs et c'est avec fierté que les différentes associations culturelles et commerciales du Quartier l'expriment. Ceci crée certes un paradoxe lorsqu'est

remise en question la nature du caractère ethnique du quartier, puisqu'aux anciennes formes de solidarité nécessaire à l'intégration des nouveaux arrivants dans un pays étranger, se sont ajoutées de nouvelles notions d'identité, cette fois-ci d'une ethnicité que l'on cherche à faire connaître et sur laquelle il est désormais possible de s'enrichir.

5.1.2 Narration et discours de l'impératif expérientiel comme moteur de la gentrification

Par ailleurs, il est impossible aujourd'hui d'ignorer l'influence des médias numériques sur les tendances culinaires. Le cas d'Asiantown à Houston, étudié par Huynh (2024) par exemple, montre que des plateformes digitales telles que *Yelp* ou *Instagram*, prennent désormais une place centrale dans les communications avec la clientèle et entre les consommateurs. Les interactions en ligne concentrent l'engouement des masses vers ce qui sera prisé, visité et consommé, gratifiant par conséquent substantiellement, certains commerces plutôt que d'autres. Cette popularité et visibilité accrues sont converties en de réelles retombées économiques pour les restaurateurs qui étudient ces plateformes afin d'y lire les nouvelles tendances. Or, les offres culinaires du Quartier chinois sont plutôt décrites comme s'étant figées dans le temps (Charbonneau, 2016) et ne s'étant pas encore pour ainsi dire, mises à jour. Les nouveaux commerces qui débutent dans le quartier sont donc plus prônes à se conformer aux attentes des clientèles branchées.

En outre, certains médias locaux prescripteurs de tendances et appartenant au registre du « style de vie » tel que *Tastet* de l'entrepreneur médiatique Élise Tastet et *Narcity Montréal* du groupe *Narcity Média*, publie au sujet du marché montréalais de la restauration en rendant accessible des listes d'adresses « incontournables » (Khalfallah, 2024), comme dans cet article au titre accrocheur intitulé « 9 restos dans le Chinatown à Montréal qui doivent être sur ta *bucket list* cet été ». La *bucket list* est une expression d'origine anglaise. Elle a notamment inspiré le film *The bucket list* sorti en 2007 mettant en scène deux hommes âgés ayant reçu un diagnostic de cancer. Ils se lancent alors à l'assaut d'expériences dont ils ont toujours rêvé avant de « *kick the bucket* » (avant de mourir). Popularisé puis repris dans l'industrie du tourisme, le terme de *bucket list* fait surtout appel à ce que l'on peut appeler le discours de l'impératif expérientiel. Les mots, le ton et le cadre du texte positionnent l'expérience décrite comme essentielle et obligatoire (Thurnell-Read, 2017 : 58). Dans cette fameuse liste du média *Narcity Montréal* on retrouve comme premier de ces neufs restaurants à visiter, la chaîne internationale Chungchun Kogo Coréen, qui vend le *kogo*, résultat d'une fusion entre la cuisine rapide nord-américaine et la cuisine coréenne, suivi non loin par la pâtisserie Coco et la pâtisserie Harmonie, deux commerces tenus par une propriétaire de

chaîne locale et proposant des pâtisseries dans la tradition hongkongaise. Pour cette nouvelle addition dans le quartier, un article du média *Tastet* soulignait que « l'adresse a grandement contribué au virage jeunesse que prend tranquillement le Quartier chinois de Montréal. » (Tastet, 2022). Le titre de l'article, « Pâtisserie Coco : pâtisserie hongkongaise contemporaine dans le Quartier chinois » montre également une certaine volonté d'actualiser l'offre de pâtisseries. La propriétaire explique que le quartier était « rempli de boutiques familiales et traditionnelles qui ne semblaient pas créer d'engouement chez la communauté montréalaise » et donc, qu'« avec Coco, l'objectif était donc d'ouvrir une adresse qui plairait à une clientèle diversifiée. » (*Ibid.*) En effet, comme l'a observé Joassart-Marcelli (2021) à San Diego, les paysages alimentaires étant de plus en plus esthétisés et les goûts évoluant rapidement, ce qui était un endroit populaire hier peut tomber en désuétude aujourd'hui et faire faillite demain.

Ces nouvelles enseignes « esthétisées » proposent par ailleurs des produits qui participent à la fabrication d'une identité de marque « asiatique » de l'imaginaire culinaire globalisé et homogénéisé. (Jourdan et Riley, 2013) L'identité de marque peut entrer en compétition avec les cultures locales. L'histoire et le patrimoine intangible du Quartier chinois sont alors très vulnérables. Une citoyenne raconte:

Je suis particulièrement préoccupé par les types de commerces qui ouvrent maintenant dans le Quartier chinois. Comme à Toronto, plusieurs entreprises familiales et historiques se font remplacer par de grandes chaînes internationales qui peuvent se permettre des loyers de plus en plus élevés. Ces commerces, qui correspondent bien à la culture globale et à l'esthétique visuelle des *Chinatowns* n'ajoutent rien au caractère unique du Quartier chinois de Montréal. On les trouve dans tous les quartiers chinois, même en Europe, et dans les quartiers chinois informels dits secondaires, comme celui qui entoure l'Université Concordia¹². (Traduction libre) (Monique Ling - citoyenne – membre organisateur du jardin KJL)

5.1.3 Asiatique et multiculturel

La dernière adresse inscrite à la *bucket list* de Narcity est le restaurant Tiramisu qui offre une gastronomie fusion entre la cuisine italienne et japonaise. Le restaurant est situé dans l'hôtel de luxe Hampton by Hilton

¹² “ I am particularly concerned with the types of businesses currently opening in Chinatown. Much like in Toronto, many family run and historic businesses are being pushed out by larger international chains who can afford increasingly high rents. And that well fit the general culture and visual esthetic of Chinatown, add nothing to the unique character of *Montreal's Chinatown*. They can be found in Chinatowns anywhere and even Europe and informal so called secondary Chinatowns like the area around Concordia University.”

dont la construction fut achevée en 2022 sur un ancien stationnement. Une nuitée est annoncée à 311\$¹³ sur le site du fournisseur. Un article de presse rédigé à l'occasion de son ouverture évoque l'idée de son établissement « au cœur du Quartier chinois ». Néanmoins, lorsqu'interviewé, le directeur général de l'établissement vante plutôt les attraits du centre-ville pour une clientèle cible huppée. Comme on peut le voir sur la Figure 5.3, l'immeuble de 14 étages est à une enjambée du páifāng qui marque l'entrée du Quartier chinois.

Figure 5.4 Arche (páifāng) au coin de la rue Viger et du boulevard Saint-Laurent à côté de l'hôtel Hampton



Source : Contribution d'un utilisateur sur la plateforme *Trip advisor*

« Le centre-ville commence à s'étendre avec les nouveaux projets dans l'est de la ville ; l'emplacement est parfait, très accessible à partir des autoroutes, ce qui n'est pas à négliger,

¹³ Prix extrait d'une recherche pour une nuitée au 30 avril 2025. Source : <https://www.hilton.com/en/hotels/yulmohx-hampton-montreal-downtown/>

remarque le directeur général. Ainsi, l'hôtel espère attirer une clientèle d'affaires, évidemment, mais aussi des groupes sportifs, par exemple. » (Gagnon-Paradis, 2022)

Finalement, le restaurant Tiramisu, ciblerait davantage les classes supérieures. Joassart-Marcelli explique que les investisseurs haut de gamme qui s'implantent dans les enclaves ethniques tentent d'y réinventer la cuisine locale, car elle manquerait de sophistication (Joassart-Marcelli, 2021). Ils misent alors sur la promotion des compétences techniques de chefs cuisiniers (professionnels et formés) pour revamper l'image de la cuisine ethnique. Ils réinventent, réorganisent et refont les menus pour hausser la valeur des plats traditionnels en modifiant leur apparence, mais en conservant certaines de leurs caractéristiques pour qu'ils correspondent à l'imaginaire géographique des consommateurs éduqués et globe-trotteurs (Joassart-Marcelli, 2021: 173). Sur le site du restaurateur Tiramisu on y retrouve leur menu composé de plats italiens classiques, mais « conçus ingénieusement », avec des saveurs japonaises. Il promet « une expérience unique. » En effet, son chef est une vedette montante et est, selon certains, « the most talked-about chefs at the moment ». Dans une entrevue qu'il donne au média *Eater Montréal* (Silva, 2021), il décrit son menu comme étant « 90% italien et 10% japonais », le concept voulant qu'en ouvrant dans le Quartier chinois, pour reprendre ses mots, dans une ville « à ce point multiculturelle », il fallût que sa cuisine ait un « *twist* » (*Ibid.*).

Comme l'ironise une étudiante dans un court article publié par une revue de l'University of Minnesota - Twin Cities, « le fait qu'un produit soit fabriqué avec fierté et dans le respect d'une tradition qui remonte à plusieurs générations est la consécration d'un sentiment d'enracinement dans son terroir. Ce respect et cette fierté ne sont pas liés au fait que d'autres vont les acheter pour faire étalage de leur richesse lors de dîners mondains. » (Traduction libre, Wong, 2019). Cette dernière fait un parallèle au terroir en suggérant

que la cuisine des *Chinatowns*, fait écho à un sentiment d'appartenance au territoire, comme à une région d'où peut émaner un savoir-faire et des produits typiques aux écosystèmes culturels de ces lieux.

Figure 5.5 Repas communautaire avec les aîné.e.s offert à l'automne 2024



Source : archive personnelle

5.1.4 La rue des bubble tea

La Figure 5.4 ci-dessous montre les résultats d'une recherche de localisation de commerce de *bubble tea*, ou thés aux bulles, dans le Quartier chinois. On peut en compter huit, seulement sur la rue piétonne De La Gauchetière.

Figure 5.6 Vendeurs de *bubble teas* sur la rue De la Gauchetière



Source : Google Maps

La présence de nombreux vendeurs de thés aux bulles dans le Quartier chinois n'est de tout hasard. Consommer ce type de produits associés à la culture asiatique « à la bonne place » ne produit pas, à proprement dit, de réaction différente sur les papilles gustatives. Toutefois, cela peut provoquer une perception affective différente (Joassart-Marcelli, 2021). La géographe Doreen Massey souligne le rôle de l'imaginaire géographique dans la construction de l'identité du lieu. Elle donne pour exemple la ville de Paris et ironise ses visiteurs n'auront accès à la « vraie » France que s'ils vont dans les cafés où l'on peut déguster le bon café et le bon croissant tout en humant les effluves de Gauloises. Si ce n'est que temporairement, les magazines culturels, les livres de cuisine et comme nous l'avons souligné plus haut, les médias sociaux et les blogues de type « mode de vie », en créant et reproduisant ces imaginaires, institutionnalisent au fil du temps des associations de produits, d'expériences et de lieux,

Ce phénomène massifie les usages et les met en compétition avec les modes alimentaires des résidents locaux. Par exemple, une étude de la « *studentification* », (étudiantification) du Chinatown de Toronto (Sotomayor et Zheng, 2023) montre une augmentation fulgurante du nombre de vendeurs de thés à bulles avec l'arrivée d'étudiants dans le secteur. La communauté y était composée en majorité d'immigrant.e.s âgé.e.s, jusqu'à 2009, on ne trouve qu'un seul vendeur spécialisé de thé aux bulles sur l'avenue Spadina

et deux de plus sur Dundas. En 2019, onze enseignes supplémentaires ont ouvert seulement sur Spadina et trois de plus sur Dundas. La plupart sont des franchises ou des multinationales chinoises et taiwanaises. (*Ibid.* : 708)

Dans un précédent travail de recherche sur le Quartier chinois montréalais, Pratte et Gélinas (2023) rapportaient que « la rue des bubble teas » symbolise une forme de perte culturelle. Le président d'une association familiale dont l'espace commercial qu'occupait son restaurant familial accueille aujourd'hui un commerce de thé aux bulles témoigne :

Cela ne va pas aider Chinatown. Chinatown est en train de devenir un carnaval du thé à bulles. Nous avons l'habitude d'avoir une bonne culture des plats chinois : elle a disparu. [...] Les gens veulent gagner de l'argent rapidement. Le thé à bulles n'est pas une culture, le dim sum en est une¹⁴. (Traduction libre)

Dans ce « renouvellement », « de la même manière que la mémoire suppose l'oubli, la ville pour exister suppose la démolition afin de bâtir du nouveau » (Dosse, 2007 : 475). Le philosophe Paul Ricœur questionne : « quel équivalent de cette reconnaissance l'histoire offrira-t-elle si elle était condamnée par la nouveauté des temps à venir à reconstruire un passé mort, sans nous laisser l'espoir de reconnaître le nôtre ? » (Ricœur : 398) C'est un sentiment d'aliénation au lieu (Tuttle, 2022) qui est aujourd'hui pour plusieurs évoqué afin de décrire les changements de commerces dans le Quartier chinois et la perte de repères.

5.1.5 Analyse des discours promotionnels du projet immobilier Viger ONE

À Montréal cependant, il ne s'agit moins d'une « étudientification », que d'une « touristification ». La présence d'un second quartier ethnique asiatique, que plusieurs connaissent sous l'appellation de Quartier chinois 2.0 à proximité de l'université de Concordia attire déjà cette clientèle. La « touristification » touche elle aussi l'économie de la ville globale, mais décrit aussi le phénomène urbain que Bélanger et Lapointe (2021) ont appelé la « touristification du quotidien » qui fait des des habitant.e.s

¹⁴ It is not going to help Chinatown. Chinatown is becoming a bubble tea carnival. We used to have good Chinese dishes culture gone. [...] People want to make fast money. Bubble tea is not a culture, dim sum is culture.¹⁴ (Pratte et Gélinas, 2013)

de la ville, des « touristes dans leur propre vie. » (Bélanger et Lapointe, 2021 : 150) Cette stratégie pour augmenter l'achalandage de visiteurs dans le secteur du centre-ville est bien détaillée dans le plan Agir pour l'avenir du centre-ville de Montréal (2024). En effet, la Ville mise aujourd'hui sur « l'attractivité » des quartiers centraux, de leur « identité » (appropriée ou construite *a posteriori*) en renforçant leur signature distinctive et cherchant à esthétiser les sous-cultures locales.

Comme présenté dans les chapitres précédents, le Quartier chinois a été façonné dans les rapports d'altérités de l'urbain et son futur semble inextricablement lié au développement du centre-ville, où il est enclavé. D'une part, certains déplorent la situation géographique du Quartier chinois qui en fait une « zone de débordement pour les développeurs » et qui subit les « débordements » du Vieux-Montréal et du Quartier des spectacles. Tandis que d'autres mettent de l'avant que la zone est une « opportunité », « parce qu'on est entre deux régions très spéciales ». Les terrains du Quartier chinois sont par conséquent convoités, car leur position géographique a une valeur d'attraction pour une clientèle recherchant un mode de vie « haut de gamme ».

Terminé en 2023, le projet Viger One comprend 94 unités sur 9 étages. La Figure 6 montre l'emplacement du bâtiment au coin de la rue Viger et du boulevard Saint-Laurent dans le Quartier chinois. Le groupe immobilier DACA se décrit sur son site web comme un « créateur d'expérience de vie ». On peut lire sur leur site internet :

Chez Groupe DACA, notre mission est d'offrir des milieux de vie qui rehaussent le lifestyle de nos clients en assurant la proximité à une multitude d'expériences en termes de restaurants, d'activités et de lieux convoités. Nous mettons l'accent sur le design, créant des espaces de vie élégants et confortables. Notre objectif est de transformer chaque lieu en un havre de bien-être où nos clients peuvent pleinement profiter de leur style de vie désiré. (Groupe DACA)

La conception de l'habitation dont il fait la promotion à ses potentiels acheteurs est celle d'une vie urbaine « luxueuse » et raffinée destinée à un public « haut de gamme » pour qui l'habitation n'est pas un droit, mais une expérience qui doit transcender l'ordinaire. Ici, il ne s'agit pas de répondre à un besoin primaire comme celui d'avoir logement, mais représente plutôt une façon de se dépasser, d'actualiser sa vie et de se « réinventer ».

Comme l'expliquent Bélanger et Lapointe, « le résidentiel et le touristique sont intimement liés dans les discours de promotion, qui proposent une forme de confort et de sécurité associée aux grands hôtels et aux stations balnéaires de luxe. » (Bélanger et Lapointe, 2021 : 164) Tel que décrit par Tourisme Montréal, le tourisme fait partie de la vie et même du quotidien des Québécois. (Dubuc, 2023 : 9) D'une part, parce que les Québécois voyagent de plus en plus, mais aussi parce qu'« ils côtoient en outre des touristes dans leurs milieux de vie, puisque ces derniers, souvent, partagent les mêmes lieux et loisirs » (*Ibid.*) On peut lire sur le site du fournisseur (<https://oneviger.com/fr/>):

Découvrez la nouvelle ère de la vie urbaine. Plongez dans l'action de l'une des destinations les plus prisées d'Amérique du Nord. Mangez un morceau dans les restaurants les plus luxueux de Montréal, évadez-vous de la ville et prenez du temps pour vous au Bota-Bota, achetez des vêtements de luxe fabriqués par les designers les plus célèbres du monde. Tout ce dont vous pouvez rêver se trouve à 5 minutes de marche.

Cette façon de décrire le mode de vie octroyé par l'acquisition d'un condominium chez ce développeur pourrait aussi bien se retrouver à l'identique sur le site d'un hôtelier. Ici on lit qu'habiter un condo permettrait tout comme le visiteur de faire des découvertes inédites.:

Situé à l'angle des rues Viger et Saint-Laurent, au cœur du centre-ville de Montréal, ONE a été conçu pour les personnes qui souhaitent redécouvrir la ville. Le projet est à quelques pas du Vieux-Port, du Quartier des Spectacles et des endroits les plus populaires et les plus luxueux de la ville. (*Ibid.*)

De surcroît, comme on peut le voir sur la Figure 5.6, le bâtiment se trouve tout près de l'arche située à l'entrée du Quartier chinois, comme l'ironisent certaines publications en ligne qui montrent une vue où l'arche cache pratiquement la totalité de certaines fenêtres du deuxième étage.

Figure 7.5 Arche (páifāng) au coin de la rue Viger et du boulevard Saint-Laurent à côté des condominiums de Viger One

Source : Images Montréal Imtl.org



Il est assez évident que même si Viger One se situe au Quartier chinois, la clientèle qu'il courtise n'y a pas d'attache. Sur la liste des 29 restaurants présentés comme étant « à proximité » du complexe sur son site internet, aucun n'est dans le Quartier chinois. De plus, aucun magasin du Quartier chinois ne vaut le détour si on se fie à la liste des commerces (de proximité?) dont Viger ONE fait la promotion.

Pour une des acteur.rice.s du milieu communautaire, la construction de Viger ONE est un effacement symbolique de la communauté sino-montréalaise dans le paysage urbain :

[...] c'est vraiment l'aspect de l'effacement de la culture. Donc, si on regarde le matériel promotionnel du One Viger, on constate que la porte sud du Quartier chinois et tout l'aspect qui fait référence au Quartier chinois ont été effacés. Donc, l'attraction de cette place, c'est d'être

proche du Centre-ville, ce n'est pas être proche au Quartier chinois. Puis on voit que ça peut être une chose très nuancée, quelque chose même qui ne semble pas avoir d'importance, mais en fait, c'est petit à petit comme ça qu'on voit notre identité, et notre appartenance, notre sentiment de communauté se fait éroder à la fois dans le physique et dans le spirituel. (Karen Cho, actrice communautaire – documentariste - membre de la Fondation JIA)

Si le développement commercial et résidentiel du Quartier chinois est inévitable pour qu'il se dynamise en s'adaptant au nouveau contexte démographique de l'immigration et de la diaspora panasiatique, plusieurs intervenant.e.s souhaitent se reconnaître dans la clientèle ciblée des nouveaux services qui s'y intégreront. Cette reconnaissance se baserait sur le « type de communauté qu'il y a à la base ». Enfin pour les locaux, l'histoire qu'on souhaiterait voir mise de l'avant est celle des nouveaux arrivants, des immigrants et des groupes marginalisés. Comme le souligne une intervenante s'exprimant au nom de la Table ronde du Quartier chinois lors de la consultation publique, « nous souhaitons mettre en lumière que le Quartier chinois n'est pas seulement un amalgame de restaurants. Depuis la fin du 19e siècle et au 20e siècle, les Canadiens chinois d'origine ont fui le racisme vers l'est et se sont rassemblés dans ce quartier comme foyer d'accueil, offrant des services variés allant de l'aide sociale individuelle, sociale et communautaire favorisant les contacts sociaux. ».

À cela il faudra ajouter que :

Chinatown, ce n'est pas juste des commerces qui créent, qui anime le Quartier chinois. Certes, les commerces amènent une activité financière qui est importante, mais on ne veut pas que notre Quartier chinois devienne une façade capitaliste orientée que vers les touristes. Car si on comprend l'historique du quartier bien, on constate que le quartier, avant la construction du Complexe Guy-Favreau, avant la construction du Palais des congrès, avant les changements apportés pour rendre plus large la rue Saint-Urbain, avant la construction du viaduc Ville-Marie, on lit, car c'est maintenant une question d'histoire lointaine, on lit qu'il y avait des églises, il y avait des épiceries, il y avait des garderies, il y avait des écoles, il y avait des usines de production de nourriture chinoise. Donc, on voit qu'il y avait une communauté. Bref, qui était vibrante. Et c'est à ça qu'on devrait aspirer, en fait, avec ces changements pour aller plus loin. (Parker Ma, organisateur communautaire – membre de la Fondation JIA)

Pour cet intervenant, l'histoire, c'est-à-dire la connaissance du quartier, de ses anciens commerces, de ses lieux de cultes, de ses écoles, etc., mais aussi de ses personnages, c'est la connaissance d'une « histoire lointaine ». Celle-ci, est importante pour tisser des liens d'appartenance. Elle participe à la consolidation qu'a la communauté à se remémorer collectivement le passé, à sélectionner les éléments fondamentaux à l'identité du lieu, à l'expressivité et à la mémoire du paysage urbain. Ces assises sur le passé permettent finalement de se projeter avec agentivité dans le futur (Ricoeur, 1998). L'identité s'attache donc à des éléments de mémoires, non en ce qu'ils provoquent une nostalgie culturelle, mais plutôt parce qu'ils permettent de faire le lien entre les générations passées.

5.2 Prise de conscience et culture historique

Le forum Repenser le Quartier chinois qui a eu lieu en septembre 2024, a été organisé par la Fondation JIA. Celui-ci participait à démarche collective pour partager des initiatives visant à préserver et faire transitionner l'économie des quartiers chinois historiques, de même que de leur legs matériel et immatériel, à travers le temps. Cet événement international a été un moment important pour la co-construction de l'idée du lieu, tel qu'elle puisse servir à renforcer l'identité narrative des quartiers chinois. La mobilisation pour la patrimonialisation du Quartier chinois a enclenché une prise de conscience de sa culture historique. Heimberg (2004) souligne que : « la culture historique n'est pas faite que de connaissances factuelles, mais aussi d'une prise de conscience de la manière dont elles sont produites et de la capacité d'utiliser des opérations cognitives pour mettre le présent en perspective et entrer dans une démarche argumentative » (Heimberg, 2004 dans Demers, et Poyet, 2021 : 416). À cet effet, plusieurs activités étaient organisées pour présenter les quartiers chinois comme activement engagés dans une réflexion sur leur avenir, notamment la projection du documentaire *Haute tension dans le Quartier chinois* (*Big fight in little Chinatown*), dont l'affiche était apposée un peu partout au forum (Figure 5.7) et des ateliers de réflexions collectifs sur le thème du logement, du « chez soi », de la sécurité alimentaire et du verdissement (Figure 5.8). Comme formulé par une des intervenantes de la Fondation JIA lors de la consultation publique pour la modification du Plan d'urbanisme, « d'une manière générale, tout le monde s'accorde pour dire que la discussion sur le Quartier chinois va bien au-delà de la revitalisation ou de la simple conservation des bâtiments patrimoniaux. Il s'agit de ses habitants, de son patrimoine culturel et

Figure 5.8 Affiche du film documentaire *Big Fight in Little Chinatown*



Figure 5.9 Atelier de consultation au Forum Repenser le Quartier chinois



source : Chris Lau

Il ne suffit pas seulement de visibiliser l'histoire des quartiers chinois, mais aussi de mettre en place des structures pour que la communauté reprenne le fil de son histoire et développe une culture historique qui lui permette de comprendre et de conserver son héritage et ses pratiques culturelles.

5.2.1 L'obtention du statut patrimonial pour contrer l'effacement

Tel que le prévoit sa définition, le statut patrimonial du Québec permet « d'identifier et de protéger un lieu, un ensemble d'immeubles ou un territoire qui présente un intérêt pour sa valeur archéologique, architecturale, artistique, emblématique, ethnologique, historique, identitaire, paysagère, scientifique, sociale, urbanistique ou technologique (Politiques du patrimoine, 2006). Plus largement, la notion de patrimoine relève d'un « ensemble de savoirs, de valeurs, de réalisations et de traditions – ressource sans cesse enrichie et réévaluée, servant à la fois au développement et au renforcement du lien social et politique » (Basilico, 2005 : 2). Bien que le patrimoine se matérialise plus communément sous la forme de bâtiments physiques comme les ensembles architecturaux, ou de monuments, il appartient aussi à une forme reconnue de diverses pratiques sociales. L'objet constitué en patrimoine témoigne par conséquent

des transformations de la société puisqu'il « entretient le souvenir d'activités humaines abandonnées ou en voie de l'être » (*Ibid.* : 4). Bref, à l'échelle de la société, la nomination patrimoniale témoigne d'un consensus en des paramètres sociaux, c'est-à-dire de repères communément établis. « Pour qu'une chose devienne du patrimoine, des opérations juridiques, technologiques et symboliques sont nécessaires, des processus affectifs et cognitifs doivent être mis en place qui ne va jamais de soi, et le résultat espéré, la transmission, demande une mise à jour constante. » (Bondaz et al., 2012 : 9-10) Bref, la patrimonialisation est la réalisation symbolique de rapports sociaux et comme Bondaz (2012) l'exprime, « les productions patrimoniales et culturelles doivent pour cela être comprises en fonction des situations politiques dans lesquelles elles s'inscrivent, dont elles rendent compte et qu'elles déterminent tout à la fois. » (Bondaz et al., 2012 : 10) Appartenant autrefois à une prérogative de l'État royal, impérial ou républicain, les projets patrimoniaux sortent désormais des cadres étatiques, et ce, notamment pour rendre compte des vécus diasporiques. Ces tendances ont été confirmées par le constat de prolifération patrimoniale décrite dans les années 1980, et par l'explosion des initiatives citoyennes et associatives qui remettent en cause les critères de la reconnaissance institutionnelle (*Idem.*). C'est parce que l'histoire de proximité et l'histoire locale sont au fondement de l'histoire comme pratique (Demers et Poyet, 2021). Le patrimoine a un potentiel comme mode de pensée, un outil de citoyenneté et de construction identitaire que l'on peut faire sien.

L'ancien faubourg Saint-Laurent, secteur où se trouve actuellement le Quartier chinois, connaît ses premiers lotissements dès le XVII^e siècle. Selon un rapport réalisé par Luce Lafontaine architectes (2021), de cette époque, seules la toponymie et une partie du cadastre subsistent. Néanmoins, la trame urbaine actuelle présente des « accrocs » qui témoignent d'une occupation plus ancienne, bien qu'un incendie et des travaux de démolition sur son front ouest en 1890 ont eu raison d'une majorité d'immeubles de la période faubourienne (*Ibid.*). L'intérêt patrimonial pour les bâtiments du Quartier chinois ne s'est concrétisé en projet de nomination que subséquent à celui du site patrimonial du Vieux-Montréal et dans un contexte bien différent. En effet, l'attention qu'il a reçue a émergée lorsque des citoyen.ne.s mobilisé.e.s lançaient un appel pour faire front commun face à sa gentrification et par extension, à sa destruction (La Presse canadienne, 2021). Dans une pétition lancée en 2021 sur le site de l'Assemblée générale pour la nomination du Quartier chinois en tant que site patrimonial (<https://www.assnat.qc.ca/fr/exprimez-votre-opinion/petition/Petition-9077/index.html>), on pouvait lire qu'outre des considérations architecturales historiques, le statut patrimonial devait être accordé éminemment compte tenu des pressions de la spéculation immobilière, un impératif tant dans la

reconnaissance d'un passé, que d'un présentisme criant. Dans cet appel à la mobilisation citoyenne qui sommait au gouvernement d'agir « d'urgence », on lisait :

le Quartier chinois de Montréal fait face à un péril imminent d'embourgeoisement et de spéculation immobilière, faisant craindre pour l'avenir de ses résidents, commerces, associations et services à la communauté, mais aussi pour la survie d'un patrimoine riche dont une partie a déjà été détruite par des projets immobiliers

La valeur patrimoniale n'est en ce cas pas que matérielle. Elle relève d'une évaluation reposant sur une construction historique certes, mais aussi sociale du bâti, puisque sa reconnaissance s'insère dans un processus dynamique qui lui, repose sur un ensemble de valeurs auxquelles adhèrent ou non les groupes sociaux. Par conséquent, la citation du Quartier chinois au registre patrimonial relevait pour les acteur.ice.s impliqué.e.s, d'un choix de société défendant la valeur sociale de ce qu'il nous est donné de transmettre, à défaut de quoi, il serait voué à l'oubli, car comme l'exprime une des intervenantes à la consultation, « quand il est question d'intégration urbaine, ce qu'on voit en ce moment, c'est une vision qui efface le Chinatown. » La vision des militant.e.s voient dans la désignation patrimoniale une reconnaissance par la société montréalaise du quartier comme le lieu significatif d'une histoire qui doit toucher l'ensemble des montréalais.e.s. (Groupe de travail du Quartier chinois, 2021). Les valeurs qui s'incarnent dans le processus de patrimonialisation sont celles de l'inclusion des mémoires, des expériences et des savoirs des communautés marginalisées du passé et d'aujourd'hui. En d'autres termes, il s'agit de reconnaître que le Quartier chinois symbolise la résilience des Sino-Canadiens et autres minorités. Une preuve matérielle des difficultés surmontées et une contribution à faire de Montréal une société plus inclusive et juste (Groupe de travail du Quartier chinois). Pour ces militant.e.s, le développement urbain doit suivre un modèle de quartier où la vitalité économique, culturelle et patrimoniale reflète cet idéal de société inclusive.

Le patrimoine lorsqu'il est l'objet des minorités peut faire l'effet d'une compensation politique de groupes, de peuples ou de nations dont l'histoire aurait été injustement oubliée ou manipulée, ou qui auraient été victimes des traumatismes de l'histoire (l'esclavage, la colonisation, les génocides, les guerres) ou de catastrophes naturelles. (Bondaz, 2012 :11) Le statut patrimonial est reçu comme une forme de reconnaissance. Plus encore, le souhait des militant.e.s est que le statut patrimonial puisse renverser les conséquences encore perceptibles des politiques racistes et du désengagement systémique de l'État

envers les immigrant.e.s chinois.e.s et panasiatiques. Cette marginalisation mène ultimement et encore aujourd'hui à une forme d'« effacement », cette fois-ci symbolisée par la gentrification. La réalisatrice Karen Cho y revient dans son travail documentaire sur les histoires des Chinatowns d'Amérique du Nord : « La seule chose que je sais avec certitude, c'est que l'embourgeoisement et le déplacement ne sont pas un processus naturel, mais le résultat d'une série de choix et de priorités définis par une ville.¹⁵ (Traduction libre) » Son film *Haute tension à Chinatown* sorti en 2023 encourage la « fabrication d'un consensus moral tendant à rendre publique une narration réparatrice des accrocs de l'histoire » (Bondaz et al. 2012 : 11).

Le Quartier chinois de la ville de Québec fut rasé dans les années 1970 pour la construction d'un échangeur autoroutier. Aujourd'hui, peu de gens s'en souviennent, la mémoire du quartier a été rasée avec ses bâtiments¹⁶ (Paradis-Lemieux, 2013). Un intervenant à la consultation sur le Plan d'urbanisme fait un parallèle avec les constructions récentes dans celui de Montréal : « c'est avec énormément de tristesse qu'on a perdu notre Quartier chinois à Québec. La Ville de Québec, à cause des politiques, soit négligentes ou soit simplement ignorantes. Donc, c'est ça le besoin du Quartier chinois à Québec, et j'espère que ça va, cette extinction du Quartier à Québec ne va pas se répéter à Montréal. » Comme le souligne Pratte et Gélinas (2023), la gentrification du Quartier chinois montréalais est interprété aujourd'hui comme une sorte de « répétition historique » où la communauté assiste, « encore une fois », à son érosion et à son enclousonnement. Un autre intervenant s'exprime en ce sens : « On en a marre de se faire enlever de notre communauté, des territoires et des espaces. On en a marre de voir notre communauté rétrécir d'année en année. ». Un autre, plus cynique, justifie ce processus comme étant un « *business as usual* », une affaire courante, des politiques publiques qui favorisent le développement urbain en faveur d'une culture dominante et sans égard aux communautés et aux sous-cultures. Alors même si plusieurs célèbrent l'obtention du statut patrimonial comme un premier pas dans une stratégie de conservation, Héritage Montréal rappelle qu'il faudra réfléchir à des stratégies visant « autre chose que simplement le caractère patrimonial ».

¹⁵ The one thing I know for certain is that gentrification and displacement is not a natural process, is a result of a series of choices and priorities laid out by a city

¹⁶ À défaut des traces matérielles, des citoyen.ne.s ont créé le cyberspace *Le quartier chinois virtuel de Québec* pour commémorer l'histoire de Quartier chinois en ligne et recréer un espace de solidarité pour la communauté. On y retrouve notamment des ressources pour des services d'oracles et de tarot chinois, une liste et une description de restaurants chinois célèbre et de l'information sur l'histoire des Chinois à Québec.

5.2.2 Faire communauté : vers une définition critique du patrimoine matériel et immatériel

Ce qui importe aux organisateur.ice.s communautaires du quartier n'est pas uniquement la protection des bâtiments, mais plutôt une délimitation qui circonscrirait le quartier comme un « écosystème ». En effet comme le souligne Livet (2018), il ne suffit pas, pour qu'un patrimoine existe, qu'existent les biens matériels qui le constituent, car ils n'en forment qu'une partie. Il est nécessaire que ces biens soient impliqués dans des processus de transmission. Il nous dit, « tout ce qui fait la vie sociale présente un statut ontologique similaire. Par conséquent, la part matérielle est « à la fois un point d'appui pour des processus sociaux et une trace de ces processus. » (Livet, 2018 : 61) Une intervenante l'exprime ainsi :

on veut éviter que le Quartier chinois soit seulement un décor beau et intéressant à fréquenter, mais comme on l'a mentionné déjà plus tôt, que ce soit un milieu de vie aussi qui se cache derrière ces différentes façades.

Dans le même ordre d'idée, une autre renchérit en mentionnant que le statut patrimonial est en soi « inefficace » puisqu'il ne permet pas une vue d'ensemble sur les dynamiques du quartier. L'abaissement des hauteurs et de la densité de construction permises est une mesure qui ne tient pas directement compte de la qualité de vie, du logement, de la vitalité économique, de la culture et du patrimoine d'autant plus ajoute-t-elle que « ces choses ne doivent pas être conçues séparément en silos, mais bien en co-dépendance dans un lieu comme le quartier chinois. »

Autrement dit, le statut patrimonial n'est pas une garantie que le bâti s'insère dans un milieu de vie dynamique qui favorise et protège les mécanismes de la transmission culturelle et de la mémoire vivante. Comme exemple de modèle, une conférencière du Forum Reimagine Chinatown décrit le Quartier chinois de Philadelphie comme un écosystème, car il y a une impression de « connexion » entre toutes ses parties.

Il existe une interdépendance entre les résidents et les propriétaires d'entreprises, les services et les organisations du quartier. Il existe une grande diversité en termes d'acteurs, de langues, d'âge, de démographie, tous centrés sur l'ancrage de l'histoire, de la culture et des usages asiatiques et chinois.

Le Quartier chinois de Philadelphie remplit plusieurs fonctions pour les consommateurs, mais aussi pour les travailleurs.

Nous avons tout ici. Nous avons une communauté à usage mixte où l'on vit, où l'on travaille, où l'on a des entreprises et où l'on peut rester dans la communauté et ne pas la quitter si c'est ce que l'on choisit de faire.

Enfin, le Quartier chinois de Philadelphie est un milieu intergénérationnel, car il offre des services à toutes les échelles de la vie.

De la vie à la mort, nous avons ce qu'il vous faut. Nous avons un centre de grossesse pour les échographies et nous avons également un salon funéraire.

C'est une combinaison de tous ces éléments qui construisent selon elle le sentiment d'appartenance au quartier et qui en fait un pôle attractif de commerce et de culture. En comparaison, le portrait du Quartier chinois de Montréal semble bien différent. En 2002 une enquête réalisée auprès de 220 personnes avait permis de constater que pour les personnes d'origine asiatique, le motif principal pour venir dans le Quartier chinois était d'effectuer des achats tandis que pour les francophones d'origine non-asiatique, le motif principal de leur visite dans le quartier était lié au divertissement. Ce rapport présentait le quartier comme une destination commerciale à l'échelle de la ville. Comme le souligne Charbonneau (2016) ces constats font surgir des questionnements quant à la place occupée par différentes fonctions autrefois importantes dans le quartier, notamment les fonctions communautaire et résidentielle. (Charbonneau, 2016)

En ce qui a trait aux fonctions communautaires, le manque d'espace et le manque de lieux physiques pour célébrer et transmettre les pratiques culturelles à l'extérieur d'un espace hautement « mis en image », « exotisé » ou mis à la disposition du développement touristique, rend plus difficile la protection du patrimoine immatériel. Comme défini dans la politique du patrimoine de Montréal (2015), le patrimoine immatériel est « porté par la mémoire et transmis principalement de génération en génération par l'apprentissage, le témoignage ou par mimétisme. » (Politique du patrimoine, 2015 : 33) Cette transmission est en difficulté notamment à cause du manque d'espace pour pratiquer ces activités. Comme l'expriment plusieurs membres de la communauté, il faut s'assurer qu'il y ait des espaces qui soient dédiés à des activités et à des services traditionnels. Pour qu'un quartier soit « vivant », plusieurs sont d'avis qu'il faut des ressources pour financer et héberger l'organisation communautaire. Ce financement servirait entre autres à l'acquisition, à la réhabilitation et à la construction d'espaces afin que les gens puissent se rassembler. Plusieurs interventions à la consultation publique racontent avec

amertume la fermeture du YMCA dans le complexe Guy-Favreau. Cette dernière a porté un dur coup à la vitalité du quartier, car le YMCA amenait à se côtoyer des populations hétérogènes aux profils sociodémographiques variés. D'autres rêvent qu'il y ait des cinémas, des parcs publics, des espaces verts, des centres culturels où les aîné.e.s du quartier pourraient faire du Taï-Chi, prendre le thé, rencontrer leurs ami.e.s, etc. D'autres demandent des bureaux et des locaux pour les organismes du quartier. Comme le dit une panéliste au lancement du balado des mémoires du Quartier chinois, « avoir accès à un espace physique, ça permet vraiment de se construire au niveau de l'imaginaire collectif » et cela parce que « ça donne le pouvoir de se rassembler dans ses propres termes ». Autrement, le patrimoine bâti correspond à une « infrastructure physique », un « point d'ancrage physique » pour faire du Quartier chinois un lieu de rassemblement. Pour les tenants de la vision du développement « à échelle humaine », la protection du patrimoine bâti doit s'arrimer à une compréhension du lieu comme un espace où peuvent s'établir les relations sociales et communautaires pour et avec les autres communautés, « que ça soit dans la communauté chinoise ou aussi toutes les autres communautés. »

D'autre part, le logement semble être un enjeu majeur pour la revitalisation du quartier, et ce, particulièrement en ce qui a trait au renouvellement des familles. Un propriétaire note toutefois qu'il y a beaucoup de passage et que les résident.e.s ne restent pas longtemps. Enfin, qu'il n'y a pas de nouveaux habitants permanents qui viennent s'y établir. Comme le résume le Rapport de consultation publique Quartier chinois (2022), bon nombre de participants ont souligné le besoin de logements sociaux et abordables, afin de maintenir en place la population actuelle et spécifiquement d'y attirer de nouvelles familles asiatiques (Rapport de consultation publique Quartier chinois, 2022 : 51). À cela, un autre propriétaire se questionne :

Est-ce qu'on veut préserver le caractère d'une manière à la Disney ou Las Vegas, ou ça va être comme une attraction touristique, mais il n'y aura personne d'origine asiatique qui habite là, ou est-ce qu'on veut réellement créer un quartier où les gens d'origine asiatique vont vouloir habiter ?

Cette question nous renvoie au paradoxe de la revitalisation que nos observations ont mis en évidence, à savoir pour *qui* est cette revitalisation économique? Pour les acteur.ice.s du milieu communautaire, un renouvellement de la population est en partie possible par la régénération de ce que Greene (2014) appelle la *vicarious community*. Le terme anglais de *vicarious* est traduisible en français par l'expression « par procuration ». L'auteur mobilise cette notion dans ses recherches sur les quartiers gays de Washington

et de Chicago pour qualifier la forme de participation communautaire qui émane de liens symboliques avec un quartier ou une localité, en dehors du lieu de résidence ou de voisinage (Greene, 2014 : 99). Ainsi, « sans prétendre à la résidence (condition *sine qua non* de la citoyenneté locale), ces populations combinent un sentiment d'identité partagée avec leur participation à la vie culturelle, sociale et politique d'une zone locale pour se situer en tant qu'acteurs de la communauté, avec des revendications légitimes de propriété et d'investissement dans les affaires de la communauté. » (*Ibid.*)

Selon l'Encyclopédie du MEM, une nouvelle génération de militant.e.s chinois.e.s a vu le jour dans les années 1970 et 1980. Plusieurs d'entre elles et eux ont participé.e.s à des mobilisations pour s'opposer aux projets de développement des années 1970 et pour ramener l'Hôpital chinois dans le quartier. Cette jeunesse se réclamait d'une identité chinoise qu'elle considérait avoir perdue durant l'enfance à cause d'une forte pression à l'intégration (Yao, 2021). Cette expérience de l'assimilation semble répandue dans plusieurs autres communautés par procuration des *Chinatowns* en Amérique du Nord. Un panéliste au Forum Repenser le Quartier chinois qui a grandi à Edmonton raconte la façon dont il s'est intégré à la communauté locale, en retrouvant ses racines et en cherchant à les croiser avec les histoires des résident.e.s :

Oui, selon moi, je pense que lorsque nous sommes élevés par nos parents, nous faisons partie d'un certain récit, n'est-ce pas ? Nos parents nous racontent des histoires et nous disent où nous sommes. Ma mère parlait toujours des Canadiens et d'autres choses de ce genre, et donc pour certains d'entre nous, le succès c'était de perdre ces racines chinoises... dans la société dominante. Mon père avait l'habitude de dire que l'on peut s'entendre avec tout le monde, n'est-ce pas ? Et je pense que l'assimilation a été une sorte d'objectif pour beaucoup de parents immigrés pour réussir à s'assimiler. Mais je pense que l'une des choses que j'ai trouvées dans notre projet, c'est qu'il s'agit en quelque sorte d'un récit personnel. Il y a donc tout un tas de récits qui se déroulent. Mais en ce qui me concerne, j'en reviens aux récits personnels. De quelle façon vous percevez-vous dans ce continuum et dans cette communauté ?¹⁷ (Traduction libre)

¹⁷ Yeah so I think for me when, when we are brought up by our parents we are part of a certain narrative, right? Our parents tell us stories and tell us where you are in. You know my mom always talked about Canadians and stuff like that, and so you know for some of us, the success is to actually lose those, those original Chinese roots and ... in mainstream Society. You know my dad used to say you can get along with everybody right? Like and I think simulation has been kind of a goal for a lot of immigrant parents to successfully assimilate. But I think one of the things that I found we get our project was, you sort of you take that in as a personal narrative. So there's a like a bunch of narratives going on. But for me I take it back to the personal narratives of how you see yourselves within this continuum and this community ?

Ainsi pour ce dernier, il est important de s'approprier son récit personnel pour pouvoir l'insérer dans le « continuum » de l'histoire diasporique de la communauté qui réside physiquement les lieux. C'est ainsi que le qualifie également un des conférenciers ici, au lancement des balados Mémoire du Quartier chinois produits en partenariat avec le Musée des mémoires montréalaises.

Nous sommes en quelque sorte un nouveau groupe de la culture des quartiers chinois, qui est tout à fait unique en Amérique du Nord. Et vous avez parlé de la vie, du patrimoine vivant, n'est-ce pas ? Nous devrions le vivre maintenant, c'est pourquoi il s'agit d'une communauté vivante.¹⁸
(Traduction libre)

Par conséquent, cette nouvelle communauté par procuration se voit comme porteuse d'un héritage culturel et historique qu'il faut continuer de faire exister et de transmettre, cela même lorsque le quartier vit des enjeux importants du renouvellement de sa population résidente. Une nouvelle culture des quartiers chinois peut s'établir sur des bases affinitaires.

Également à Montréal, les actes de vandalisme anti-asiatiques durant la pandémie ont été l'événement déclencheur pour plusieurs de vouloir se rassembler. Cette « minorité silencieuse » (Zhou, 1992) qui était jusqu'alors absente des espaces publics s'est mobilisée pour dénoncer la montée du racisme anti-asiatique. Une grande marche contre le racisme et la haine anti-asiatique a été organisée en mars 2021. À cette occasion, plusieurs jeunes ont pris les rues du centre-ville de Montréal pour manifester leur exaspération « usés par des années ou une vie entière marquées par le racisme » et « choqués par la tuerie de mars 2021 à Atlanta » (Honderich, 2021). Cet événement a été l'un des plus grands rassemblements militants asiatiques à Montréal des deux dernières décennies. L'une des co-fondatrices du groupe de la Jeunesse du Quartier chinois, un organisme pour les moins de 35 ans dans le quartier a d'ailleurs expliqué lors de la Consultation publique que c'est au moment de cette manifestation qu'elle a « vraiment » découvert le Quartier chinois, c'est-à-dire véritablement et pas seulement dans ce qui par façadisme, pourrait s'apparenter à un « musée à ciel ouvert » que l'on viendrait simplement observer tel un objet préservé « sous verre » dans un musée d'histoire, mais bien une communauté vivante et mobilisée. :

¹⁸ We are kind of a new group of the Chinatown culture, which is very uniquely North American. And you mentioned the living, the living heritage, right? Now we should live it now, that's why it's living community.

Alors, moi le Quartier chinois, pour mettre un peu le contexte, j'ai vraiment découvert vraiment ce quartier lors de la manifestation contre le racisme anti-asiatique, l'année dernière, en 2021. Et donc, je dirais que c'est à ce moment-là aussi que genre j'ai amené mes autres amis français à venir participer à cette manifestation et c'est là où on est vraiment rentrés dans ce quartier et en même temps, par cet événement, on a vu que ce quartier c'est pas juste quelque chose stable ou stagné, c'est vraiment un quartier vivant où il y a eu – où c'est là où j'ai rencontré May d'ailleurs, qui a fait son discours devant, dans la place. (Estelle Mi – actrice communautaire)

De plus, un autre groupe de jeunes est particulièrement représenté dans la communauté par procuration du Quartier chinois, celui des enfants adoptés de Chine qui sont aujourd'hui de jeunes adultes qui veulent s'impliquer dans le quartier pour retisser des liens avec leur culture d'origine.

Figure 5.10 Membres du groupe de la Jeunesse du Quartier chinois sur la rue Clark



Source : archives personnelles

Par conséquent la communauté qui s'est bâtie autour du Quartier chinois s'étend au-delà des résident.e.s, des propriétaires immobiliers, des organismes communautaires et des commerçants qui s'y trouvent physiquement. Comme constaté à l'occasion des diverses activités organisées par la Fondation JIA, il existe un sentiment d'attachement au quartier chez les non-résidents. Comme on le retrouve dans les études de Greene (2014), les citoyens par procuration ont droit de prendre part aux décisions et au travail des institutions locales, sociales et communautaires. Il y a donc un réel sentiment d'appartenance au quartier qui transcende le rapport de voisinage et de résidence. Cette façon de faire communauté influence la définition du rôle et les impacts de la revitalisation économique, car comme l'exemplifie bien Green, « manger régulièrement dans les restaurants ou faire don à des clubs sociaux dans les enclaves ethniques n'est pas seulement une transaction commerciale, c'est aussi l'expression de liens communautaires durables entre les non-résidents. » (Greene, 2014 : 101. Traduction libre.)

C'est ce à quoi fait allusion Chris Lau, photographe lors du lancement du projet Fabriqué au Quartier chinois:

Chinatown, c'est bien plus que la nourriture et des *bubble teas*, vous savez, [quelqu'un dans la foule lance un cri d'approbation, les gens rient et applaudissent] bien sûr, bien sûr, la nourriture joue un rôle central dans Chinatown, on ne peut pas le nier. Même pour moi, n'est-ce pas ?

Mais c'est bien plus que cela. Il s'agit de personnes, de solidarité communautaire, d'appartenance, de prise en charge des uns par les autres. Des liens sociaux étroits existent ici, certains sont cachés, à l'abri des regards. Ils sont liés par une histoire collective de racisme systémique et de lutte.

Si vous n'êtes pas au courant de cette histoire, je vous encourage à en prendre connaissance. Cela dit, je n'ai probablement jamais mangé autant de baos, de brioches et de pâtisseries que cet été. Chaque fois que j'ai photographié dans le Quartier chinois, j'ai dû repartir avec de la nourriture à ramener à la maison! ¹⁹ (Traduction libre) (Chris Lau – photographe – acteur communautaire)

Le projet Fabriqué au Quartier chinois est disponible dans son intégralité sur le site de la Fondation JIA.

5.2.3 Destruction du quartier ; le complexe Guy Favreau, un événement raconté et dansé dans la performance Manger nos racines

Un des événement narratifs majeurs dans l'histoire du quartier est sans conteste l'expropriation de nombreuses familles chinoises pour la construction du complexe Guy-Favreau. Afin de montrer les conséquences de la construction du complexe Guy-Favreau durant les années 1980, des artistes et des

¹⁹ So Chinatown is so much more than food and bubble tea you know, [someone in the crowd cheers and people laugh and applaud] of course, of course food plays a central role in Chinatown like, we can't deny that. Um, even for me, right?

But it's so much more than it. It's about people, it's about community solidarity, belonging giving taking care of each other. Tight social connections exist here, some are hidden just out of the public eye. They are interwoven through a collective history of systemic racism and struggle.

If you're not aware of this history, I encourage you to learn about it. That being said, I probably haven't eat so many baos and buns, and pastries than I did this summer. Every time that I came to shoot in Chinatown, I pretty much had to leave with some food to bring back home

danseurs.se.s ont choisi de performer et de narrer cette perte à travers un « tour de la justice sociale » intitulé *Manger nos racines*. Il s'agit ici, de faire l'expérience des mémoires du quartier en suivant un parcours guidé dans le Quartier chinois, un peu à la façon des tours guidés touristiques qui attirent l'attention des visiteurs sur les attraits locaux. Cette fois-ci, l'objectif est de visibiliser spatialement les mémoires et les luttes qui y ont pris place. Aujourd'hui, la construction de cet immense immeuble gouvernemental est racontée tel un traumatisme. On dit des expériences limites qu'elles affectent fondamentalement et durablement le sens qu'un individu donne à son existence lorsque ces expériences et ces événements modifient l'intrigue globale d'une vie passée, d'une existence présente ou projetée (Michel, 2012). L'événement narratif participe donc à l'intelligibilité de l'intrigue elle-même, car comme Michel le rappelle, la notion d'*événement* (péripéties, hasards, fortunes...) ne doit pas être confondue avec une simple « occurrence » (Michel, 2003). Les performances usent d'une symbolique qui rappelle un passé où s'épanouissait une vie communautaire riche. Celles-ci sont accompagnées d'un commentaire bilingue (français et anglais) social et critique sur l'impact des projets de développement sur la vie des résident.e.s.

Figure 5.11 Bannière Facebook de l'événement Manger nos racines



Source : image prise sur le site de l'événement <https://www.facebook.com/events/3764596730534632>

La prochaine section présente et met en contexte les notes de terrain et les enregistrements colligés lors du spectacle déambulatoire *Manger nos racines*, performé le 28 juin de l'été 2024. Les photos ont été prises par le photographe Chris Lau lors de la performance.

Il faut s'imaginer dans le Quartier chinois. C'est un après-midi sec et ensoleillé. Plusieurs passants curieux se sont déjà entassés sur le pourtour de dalles grises qui délimitent la place Sun-Yat-Sen. Ce dernier a été converti pour l'occasion en une large scène où s'exécutent dans une danse lente et gracieuse, plusieurs dames asiatiques âgées toutes vêtues de costumes blancs traditionnels.

Le guide prend la parole au moyen d'un porte-voix qui griche. Il nous invite à le suivre pour poursuivre la visite du Quartier chinois où nous ferons plusieurs arrêts pour assister à des performances artistiques entre le théâtre muet et la danse.

Par moment, la foule se brise. Certain.e.s poursuivent leur route, un thé aux bulles à la main, d'autres restent sur les quelques bancs de pierre de la place Sun-Yat-Sen pour manger leurs pâtisseries hongkongaises et autres collations. Les autres se déplacent gaiement en suivant le mouvement des corps qui se dirigent sans grande attention, sur les lieux indiqués du prochain arrêt.

Figure 12 Performance de Manger nos racines sur la place Sun Yat Sen



Crédit photo : Chris Lau

Chinatown is a place of multiple [inaudible] but also [inaudible] of collective memory like [inaudible] These buildings these streets contain multitudes of stories. In a time that cultural heritage is just [inaudible] are more [inaudible] than the buildings themselves [inaudible] These stories and its residents [inaudible].²⁰

La parole du guide est sans cesse coupée par le passage des voitures qui dévalent la rue St-Urbain. Nous sommes sur la rue piétonnisée De La Gauchetière. Il termine :

Figure 13 Performance de Manger nos racines



Crédit photo : Chris Lau

« These stories have been forgotten and erased, the stories of our collective struggles, stories of discrimination, stories of generational trauma and of separation.²¹ »

Il se retire pour reprendre sa marche et stopper le groupe sous l'imposant complexe Guy Favreau. Entre deux colonnes du bâtiment est tendue une corde à linge sur laquelle flottent au vent deux draps fleuris. Une danseuse habillée et coiffée de boucles s'élance d'un bout à l'autre de son lieu de jeu *in situ*, disparaît, revient, se cache et ressort d'entre les draps. Elle fait de grands mouvements avec ses bras, une expression

hagarde sur le visage. Enfin elle se calme, se fige, sourit, c'est la fin de sa performance. Une vieille dame âgée la rejoint pour chanter. Sa voix est frêle, mais comme on le devine à son large et fier sourire, c'est davantage l'œuvre du temps que de la timidité. Ensemble elles chantent en cantonais et se prennent par la main. Le guide reprend dans le porte-voix :

Autrefois un quartier prospère de Chinatown il y avait l'école Dufresne, il y avait l'usine alimentaire Wong Wing, il y avait des, des lieux de travail, il y avait l'église presbytérienne, il y avait l'église pentecostale, des garderies, des écoles de langue, des centres culturels, tout ça a été balayé. Le gouvernement fédéral a exproprié ces terrains pour construire ce complexe sans consulter la communauté et ils ont fait ça ici parce qu'ils pensaient que les Chinois allaient poser le moins de résistance. La communauté s'est mobilisée, mais en vain. La construction s'est achevée au début des années 80. Aujourd'hui Chinatown est toujours en proie à de graves lacunes institutionnelles, aucun parc public vert, école, espace culturel qui autrefois était une partie vivante avec des familles et des enfants aujourd'hui vous voyez encore des personnes âgées assises sur les bancs au rez-de-chaussée comme des oiseaux qui reviennent se percher, mais tous les arbres ont été coupés.

Figure 5.14 Performance Manger nos racines devant le complexe Guy Favreau



Crédit photo : Chris Lau

5.2.4 Les contres récits exposés au Forum Repenser le Quartier chinois

Les expositions, quelles que soient leurs formes, sont toujours idéologiques. En tant que structures hiérarchiques, elles produisent des formes de communication, telle une écriture qui rend visible aux yeux du public, une intention personnelle (O'Neil, 2007). Ainsi, comme l'expliquent Kathke et son équipe (2022), la pratique muséale est une pratique sociale. Lorsqu'elle met ensemble des éléments d'archives, des objets d'art, des textes, etc., elle entre dans un processus qui reconfigure la façon dont le sens est extrait

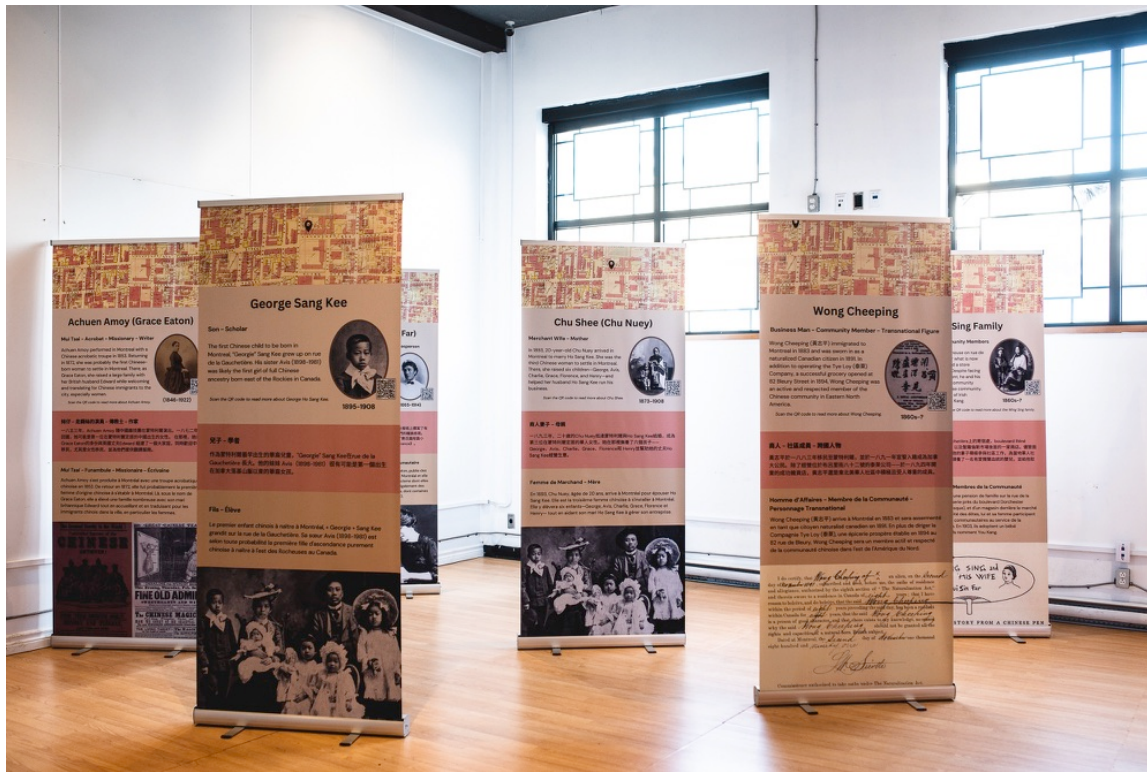
de l'histoire. Actualisés dans le présent et reconfigurés, les souvenirs réarrangés donnent accès à une lecture renouvelée du passé. L'exposition offre par conséquent la possibilité d'attirer l'attention sur des inégalités sociales et historiques, et ce dans le but de se positionner à l'encontre des récits dominants. Le travail de commissaire des expositions éphémères du Forum Repenser le Quartier Chinois se constitue en une praxis contre-historiographique. S'identifiant comme une personne *queer* et *trans* la commissaire des expositions éphémère du forum et artiste visuelle Lan « Florence » Yee (co-fondateur.ice de la biennale *Chinatown*) espère que ces histoires seront aussi reconnues comme « appartenant » à celle des quartiers chinois. Tel que décrit dans le rapport final du forum, son travail s'est penché sur deux volets, le premier étant celui de faire découvrir l'histoire du quartier et le second, de favoriser l'imagination de nouvelles avenues dans la régénération du quartier. Par conséquent la pratique muséale est une pratique sociale, mais aussi une forme de « stratégie » (*Idem.* : 72) Elle sert aux individus afin qu'ils puissent « s'orienter », dans la constellation d'un surplus général de récits et de connaissances sur le passé (*Idem*) et dans ce cas-ci, afin de réfléchir le futur d'une enclave ethnique malgré une représentation historique construite majoritairement à l'extérieur de la communauté (représentations médiatiques, guides touristiques, plan d'urbanisme, etc.).

Figure 5.15 Exposition Murmures du Phénix au Forum Repenser le Quartier chinois



Crédit photo : Chris Lau

Figure 16 Exposition Les premiers Chinois à Montréal



Crédit photo : Chris Lau

Le premier volet comprenait les expositions *Murmures du Phénix – un hommage aux femmes du Quartier chinois de Montréal des 19e et 20e siècles*, une version réduite de l'exposition de Karen Tam au musée McCord (figure 5.14) dont l'intention était d'exposer pour la première fois les récits communautaires et les histoires « oubliées » du Quartier chinois de Montréal (Fondation JIA, 2023). La seconde exposition sous ce thème était *Les premiers Chinois à Montréal* (Figure 5.15), de la curatrice Mary Chapman de l'Université de la Colombie-Britannique qui exposait les portraits, les histoires et les archives visuelles de personnages importants méconnus du Quartier chinois comme l'autrice et journaliste Edith Eaton (Sui Sin Far). Enfin, la troisième exposition de ce volet était *Les traces écrites de la loi sur l'exclusion des Chinois de 1923*, une exposition du Musée canadien de la Colombie-Britannique. Afin de marquer le centenaire de l'Acte d'exclusion, une exposition satellite a aussi vu le jour. Lancée par la Fondation JIA celle-ci avait pour but pour d'« explorer l'impact de cette loi raciste sur la communauté du Quartier chinois de Montréal » en plus de « collecter » et de « numériser activement » les certificats de taxe d'entrée, de la loi d'exclusion et d'autres certificats d'immigration de la communauté chinoise montréalaise (Figure 5.16). Ce travail de recomposition des archives a été fait dans le but de les ajouter à la collection d'archives de la communauté

aux archives de la collection de la bibliothèque de l'Université de la Colombie-Britannique (Fondation JIA, 2023).

Figure 17 Œuvre satellite de l'exposition Les traces écrites de la loi sur l'exclusion des Chinois de 1923 au Forum Repenser le Quartier chinois



Source : archives personnelles

Lors de son discours d'introduction au Forum, Lan « Florence » Yee mentionne avoir accordé un soin particulier aux histoires des femmes et des premiers immigrants, les « pionniers ». Ils sont décrits comme ayant souffert des taxes d'entrée et de l'Acte d'exclusion. Ces expositions avaient pour but de rappeler la façon dont ces politiques ont séparé les familles et ont contribué à la grande disparité entre les sexes qui n'a pas permis à la deuxième génération de Canadiens d'origine asiatique de se développer pendant plus d'un siècle. Sa pratique muséale était une façon de « permettre, rendre public, éduquer, analyser, critiquer, théoriser, éditer et mettre en scène » (Kathke et al., 2022 : 74) des réalités qui sont peu ou ont été peu visibles dans la culture dominante et qui peuvent désormais être transmises grâce au travail des mémoires, au sein des communautés. Cette pratique s'inscrit dans le champ de la nouvelle muséologie qui, depuis les

années 1980, a procédé à un déplacement de la curation vers une approche plus centrée sur les individus et les communautés.

La transmission de cette mémoire et des histoires de l’immigration chinoise au Canada va de pair avec l’exposition d’objets archéologiques ou archivés. Ces objets sont dotés de ce que Michel (2003) appelle la *charge narrative* et qui est autant de médiations au sein des communautés pour construire une identité. À cet effet, un kiosque du projet *Thing + Time* proposait aux visiteurs d’apporter des objets de leur quotidien ou de leur passé représentant leur lien avec le Quartier chinois ; ces objets ont été numérisés sur une plateforme numérique (<https://thingsplustime.net/archive>). Lors de cet atelier communautaire d’archivage numérique les participant.e.s étaient invité.e.s à converser entre elles et eux sur la signification des objets apportés. La Figure 5.17 montre quelques-uns des objets qui ont été archivés sur le site. On y trouve un gâteau de lune, une poupée à l’effigie d’un chien, un bracelet de bois, un sachet de sauce soya Wing’s, un jambon végétarien, un collier de jade, un biscuit de fortune, un sac Coach et des dés à jouer. Tout comme Michel le distinguait, ici, le modèle de narration employé par ce type d’initiative appartient davantage à un modèle de narration orale, familiale, qui n’appartient pas à un type totémique dans lequel prédomine la structure classificatoire de l’événement historique (Michel, 2003). En permettant de valoriser et de préserver numériquement ces objets de la vie courante, cette pratique atteste que « des modes de narration se déploient dans nos aires culturelles, sans s’identifier pour autant au modèle dominant des grandes institutions (États, Églises ...). (*Ibid.*) Par conséquent, pour reprendre ses mots, « si les narrations sociales peuvent être discontinues et discordantes, cela ne tient pas seulement au manque d’archives, au manque de traces écrites ». Bien que le manque d’archives soit un enjeu important qui a été soulevé lors des tables rondes du Forum Repenser le Quartier chinois, « cela tient aussi à la difficulté de raconter par le biais de mises en intrigues traditionnelles, pour des raisons morales, affectives ou politiques. D’où la nécessité de raconter autrement, de mobiliser d’autres procédures narratives qui ne passent pas nécessairement par un registre discursif. » (Michel, 2013 : 13)

Figure 5.18 Archives numérisées par Things + Time lors du Forum Repenser le Quartier chinois



Moon Cake



Dog Doll



Wood Bead Bracelet



Wing's Soy Sauce



Vegetarian ham log



Jade Necklace



Fortune Cookie



Coach Bag



Dice for roleplaying
games

Source : <https://thingsplustime.net/archive>

D'ailleurs, ces initiations d'archivage communautaire peuvent chercher à contourner le manquement des institutions scolaires, à enseigner l'histoire de la diaspora chinoise. Plusieurs membres de la communauté ont mentionné notamment lors du lancement des balados mémoires du Quartier chinois, les lacunes dans les cours d'histoire du système scolaire québécois par rapport à la place qu'occupe l'histoire des Chinois dans celle du Canada. Bethany Or, professeur au collège Champlain, qui donne un cours sur la diaspora

chinoise raconte : « Les étudiants arrivent, puis ils connaissent rien, rien, rien du tout. Puis y a en a peut-être un qui dit “ah oui je me rappelle d’un prof au secondaire qui m’a parlé du chemin de fer”, un point, c’est tout, c’est tout donc. » Partant de ce commentaire, les autres panélistes échangent sur la place de l’histoire de la diaspora dans le « mainstream » et regrettent qu’elle en soit absente, qu’elle reste « marginale » faisant en sorte que plusieurs immigrant.e.s chinois.e.s de Montréal ne connaissent pas leur « propre histoire ».

Figure 5.19 Panel de discussion au lancement du balado *Mémoires du Quartier chinois* au Musée des mémoires montréalaises



Source : Archives personnelles

Pour conclure, que ce soit artistique, historique ou participatif, l’exposition des contre-récits de la diaspora chinoise incite à une réflexion interprétative, une herméneutique critique de l’histoire, comme le dit Ricœur, qui détient un caractère thérapeutique et pédagogique, et qui donne voix à des dissensus civiques sur la mémoire (Ricœur, 2003 : 387).

5.2.5 Habiter c'est narrativiser : Analyse du récit de vie de Sandy Yep

Lorsque l'on décrit le territoire, les métaphores spatiales nous permettent de rendre compte des formes de l'historicité quotidienne, indissociable de l'existence des sujets, et dont relèvent les pratiques plutôt que les discours. Comme le disait Certeau, « l'histoire commence au ras du sol, avec des pas. » (Certeau, 2010 :143) En effet, habiter c'est narrativiser et « ce sont les gestes, les pratiques, les arts de faire et les récits du quotidien qui constituent les vraies archives urbaines. » (Dosse, 2007 : 482) Ainsi, restaurer le patrimoine signifie également que l'on restaure ce qui par la pratique quotidienne fait de la ville, une ville habitée.

Nous nous sommes penchée sur l'intervention de Sandy Yep à la consultation de l'OCPM, car ici, le narrateur raconte ce qu'était la vie de quartier telle qu'il l'a vécue comme étant enfant. Son témoignage consiste en une archive affective de « l'âme » du quartier qui prend forme dans un récit et construit l'identité narrative du lieu. Celle-ci repose sur l'association d'événements biographiques à des mémoires personnelles, ce qui donne par leur mise en intrigue, le pouvoir réflexif au narrateur de faire sens des transformations que ce dernier a subies, ainsi que de son impermanence dans le temps. C'est en analysant le récit de vie que nous chercherons à exemplifier dans cette prochaine section la façon dont se construit, du personnel au collectif, l'identité narrative du Quartier chinois. En prenant la perspective unique de l'individu, nous nous intéresserons à ce que celui-ci a accumulé comme vécu et les nœuds de sens qui en ressortent.

5.2.5.1 Regroupement thématique

"And so, thank you. I'm really happy and proud to be here tonight. I would like to... my theme of the presentation is I'd love for you to have been here in the 1960's, when I grew up²²", commence Sandy Yep, en s'adressant aux commissaires de la consultation. Son intention est de leur partager un récit de vie, qui constitue pour nous un effort de raconter une histoire réellement vécue (*a contrario* d'une construction fictionnelle). Pour bien comprendre ce que cela signifie, il faut distinguer d'une part l'histoire réelle et le récit qui en est fait, mais aussi un ordre de réalité intermédiaire qui selon Bertaux (2016) se décline en

²²Je vous remercie. Je suis vraiment heureuse et fière d'être ici ce soir. J'aimerais... le thème de ma présentation est que j'aurais aimé que vous soyez ici dans les années 1960, quand j'ai grandi. (Traduction libre)

trois ordres de la réalité. D'abord, la réalité historico-empirique que décrit le parcours biographique, ensuite, la réalité psychique et sémantique qui est une pensée rétrospective en d'autres mots, une réflexivité et sa réalité discursive, et enfin, la façon dont l'événement est raconté dans son contexte actuel. Nous nous attarderons ainsi sur le récit de Sandy Yep, donné à l'occasion de la consultation publique pour le changement de règlement au Plan d'urbanisme. L'arrimage de son propre récit au contexte de prise de parole publique est une interpellation à faire participer ses auditeurs à la fabrication d'un sens commun. Sa perspective, ses mémoires et ses affects font un portrait du quartier qui ajoute à l'idée du lieu (Chartier, 2013). Les éléments retenus pour l'analyse thématique de son récit de vie se trouvent en annexe A.

Dans un premier temps, Sandy Yep se présente en situant sa propre histoire dans celle du Quartier chinois. Ces éléments sociohistoriques sont importants dans la filiation de son identité personnelle au collectif puisqu'ainsi, il énonce sa reconnaissance de l'emboîtement de ses propres mémoires à une trame sociohistorique plus large. D'abord, il raconte qu'en 1942 la famille Yep a acheté une maison sur la rue De La Gauchetière. Il fait partie d'une lignée de cinquième génération de sino-qubécois, son grand-père faisait donc partie des premiers arrivants dans le Quartier chinois et sa grand-mère était l'une des sept premières femmes chinoises à Montréal. Les années 60 sont les années de son enfance, de ses jeux, d'un quartier multigénérationnel, vivant et dynamique avant la construction du complexe Guy-Favreau, par la présence des nombreuses familles et d'ami.e.s. Le Quartier chinois avait plusieurs espaces de socialisation comme les parcs, l'église, les commerces, les épiceries, qui sont finalement les lieux d'une mémoire heureuse. C'est ainsi qu'il décrit ses visites avec son grand-père au restaurant Ho Ho et au parc Dufferin où ils allaient se poser sous un arbre durant les chaudes après-midi d'été. Le récit met en intrigue non seulement sa relation avec son grand-père, mais aussi sa relation avec les lieux qui participent à la construction de l'intrigue, comme des personnages de premier plan. Grâce à ses descriptions anecdotiques, Sandy Yep dépeint un passé où il se sent chez lui dans le Quartier chinois. Or, entre 1970 et 1980, il assiste à ce qu'il nomme l'effacement systématique de l'héritage asiatique. Selon son récit, 90% de la population quitte le quartier, son sentiment de perte est certes associé à celle des lieux qu'il fréquentait, mais aussi aux lieux où la communauté se rassemble comme c'est le cas de l'église qui en s'étant délocalisée à mainte reprise, a « perdu son héritage ». Les prochains éléments de son histoire s'éloignent par la suite du récit collectif et plonge plus intimement dans son récit personnel. En 1987, Sandy Yep effectue un voyage de retour aux origines en Chine, au village où son arrière-grand-père est né et dont il s'est séparé pour venir au Canada, le village de Sun Wui. Arrivé sur les lieux, il constate que malheureusement, sa maison ancestrale n'est plus, car elle a été détruite par la modernisation et l'urbanisation que les politiques

gouvernementales chinoises ont favorisées. Ce voyage est décrit comme un voyage à ses racines cathartique et un coup d'envoi pour la suite de sa mise en intrigue. Coup d'envoi, car il est confronté en 2021 à la destruction de sa maison familiale à Montréal. Cet événement ébranle l'image qui lui était restée du Quartier chinois de son enfance. On pourrait dire qu'une *discordance* s'est immiscée dans le récit qu'il s'en faisait. Telles que le définit Ricœur, les discordances sont en opposition aux concordances dans la dialectique *configurative* de l'identité narrative, « les renversements de fortune qui font de l'intrigue une transformation réglée, depuis une situation initiale jusqu'à une situation terminale ». (Ricœur, 1990 : 149) Il mentionne lui-même n'avoir jamais été auparavant très connecté à ses racines. Or, face à la menace d'une perte de ses lieux de mémoire qu'il attribue à la gentrification, il ressent une nostalgie mobilisatrice. Cette nostalgie s'accompagne d'un dégoût, tel qu'on le comprend par son récit, de même qu'à une colère et un sentiment d'injustice. En partie, car le Quartier chinois qu'il a devant lui n'est plus celui de son enfance et surtout, ces changements affectent le mode de vie de ses résidents. Le transfert de l'identité des résidents à l'identité collective du quartier fait apparaître le *qui* narratif du Quartier chinois.

What replaced the houses of the Loh Yeh Gung's houses neighborhood is a cold mirrored building
with no community livelihood

The elders now gather in a concrete government building

The park that replaces Dufferin is only accessible to condo dwellers

La mise en perspective de tous ces éléments de mémoires personnelles permet de constituer une partie de la trame narrative du quartier, car c'est grâce à ces cadres sociaux de mémoires qui sont évoquées par la réminiscence de son cadre bâti, que la mémoire peut jaillir. C'est à la vue des briques, des enseignes et des symboles que Sandy Yep nous invite à nous remémorer le passé, et que nous pouvons encore le faire grâce à ces éléments architecturaux auxquels notre regard peut toujours s'accrocher aujourd'hui. Il évoque l'absence en projetant ses mémoires d'enfance dans l'espace en mutation. En reprenant Ricœur, Michel décrit le pouvoir de l'opération de la mise en récit sur le lecteur et dans le cas d'une prise de parole publique, sur l'auditeur. « Au moyen de l'acte de lecture, l'identité personnelle [ou plutôt ici collective] se constitue en rendant intelligible ce qui pouvait apparaître dans la vie comme un simple accident ou comme une simple occurrence. » (Michel, 2003 : 4) Ces événements racontés, mis les uns à la suite des autres dans une intrigue intelligible permettent le transfert du récit identitaire personnel à celui du quartier, puis à la communauté, car « on peut concevoir un statut ontologique pour le récit au niveau des communautés.

On peut dire qu'elles ont une 'existence racontée', qu'elles existent dans la mesure où elles se constituent en unités narratives, comme sujets d'une histoire » (Carr cité dans Michel, 2003 : 9). Par exemple, lorsque les communautés font appel à des mythes, des légendes, mais aussi à des événements historiques fondateurs pour se constituer une identité. Ici, Sandy Yep fait appel à des événements historiques fondateurs de son enfance, tant sur le plan personnel, c'est-à-dire dans la formation de sa propre identité notamment, en se remémorant son premier emploi dans le bâtiment Wing's, que collective avec finalement en 2021, la nomination de ce même bâtiment, au statut patrimonial.

Ceci le mène à proposer une interprétation de ce dont le Quartier a besoin aujourd'hui. Il énumère ainsi quelques-unes de ses recommandations. Le Quartier chinois a besoin d'être protégé contre les pressions de l'immobilier, le Quartier chinois a besoin de protection et d'investissement dans le patrimoine matériel et immatériel, le Quartier chinois a besoin qu'on investisse à parts égales dans des ressources qui rendent le quartier inclusif, le Quartier chinois a besoin qu'on protège ses commerces familiaux, etc.

Il conclut son récit en reflétant :

I no longer have to bring my son to see his ancestral home disappear. I look forward to the day when I can bring my grandson sit under a tree, share a butter roll, and talk about how we saved Chinatown for him. And I wish you could have been with me in the 60's, where you could feel what I feel is missing today²³.

²³ Je n'ai plus à emmener mon fils voir disparaître la maison de ses ancêtres. J'attends avec impatience le jour où je pourrai amener mon petit-fils s'asseoir sous un arbre, partager un petit pain au beurre et raconter comment nous avons sauvé Chinatown pour lui. Et j'aurais aimé que vous soyez avec moi dans les années 60, que vous puissiez ressentir ce qui me semble manquer aujourd'hui.

CONCLUSION

Nous avons dans ce présent travail de recherche, examiné par une ethnographie du milieu communautaire dans le Quartier chinois montréalais, le travail des mémoires comme une praxis sociale de l'histoire. Notre approche étant inspirée de l'herméneutique, notre objectif premier fut de cerner la manière par laquelle les acteur.ice.s du Quartier chinois se racontent et font sens de leur histoire collective. En suivant cette intuition nous demandant d'aborder la pensée des acteur.ice.s sociaux comme étant symbolique, nous avons procédé à une première exploration sociohistorique du lieu. Celle-ci était nécessaire en amont pour contextualiser notre recherche et avoir accès au cadre interprétatif de l'expérience des intervenant.e.s et des membres de la communauté.

Dans un premier chapitre, nous avons brossé le portrait d'un quartier en deux temps. Le premier contextualisait, au fondement du quartier, les rapports de domination et d'exclusion auxquels a dû faire face la communauté sino-montréalaise. Initialement, les habitant.e.s du quartier ont, en quelque sorte, trouvés refuge dans cette enclave ethnique. Se rassembler permettait de développer des solidarités concrètes pour se définir en luttant contre le racisme institutionnel et ambiant. Le second illustre un passage à la modernité irrégulier. D'abord, la différence culturelle fut valorisée puisqu'elle devenait progressivement un levier de développement économique dans le contexte d'une progression des mentalités montréalaises vers le multiculturalisme. Ensuite, parce que la modernisation des infrastructures urbaines et le réaménagement urbain du centre-ville a perturbé fondamentalement le Quartier chinois et sa vitalité communautaire en l'amputant les deux tiers de sa superficie ainsi que des lieux de rassemblements importants. Ces deux phases de développements nous mènent aujourd'hui à la croisée des chemins, à nous questionner sur les fonctions de l'enclave ethnique alors qu'une lutte entre différents récits se joue pour contrer son oubli. Comme présenté dans un deuxième chapitre, la marchandisation du Quartier chinois était à double tranchant. Nous avons alors pu constater qu'en dépit d'une démarche de consultation publique initiée par la Ville, qui souhaitait planifier le développement économique et social du quartier avec la participation de la population, celle-ci a rencontré des difficultés lorsque surgirent plusieurs conflits d'interprétation, notamment en ce qui a trait à la notion d'identité. Les pressions issues de la spéculation immobilière et de la gentrification ne pouvant être ignorées, ceci a poussé les acteur.ice.s communautaires à envisager une nouvelle stratégie de protection, cette fois-ci patrimoniale. En focalisant leurs revendications sur la protection patrimoniale du quartier, la communauté a basculé dans un registre discursif s'articulant autour de l'héritage. En adoptant une forme de résistance

symbolique et mémorielle, la communauté a ainsi entamé une démarche herméneutique et critique de sa propre histoire.

Le troisième chapitre présentait la synthèse d'une revue de littérature sur la gentrification des enclaves ethniques et la formation de l'identité narrative à travers la mémoire collective. Nous avons pour objectif de lier le champ des études urbaines à celui des mémoires afin de lire la ville dans l'espace et le temps (Ricoeur, 2017). La méthodologie mobilisée fut celle d'une ethnographie des discours dans les contextes de rassemblements et de mobilisation du milieu communautaire. En intégrant ce corpus aux transcriptions des interventions faites oralement lors d'une consultation publique pour la modification de règlements au Plan d'urbanisme de la ville de Montréal, nous avons observé la façon dont la mise en récit d'une mémoire collective a servi à asseoir le Quartier chinois dans une identité fabriquée par et pour la communauté, « fabriquée au Quartier chinois » et cela en contexte de démocratie participative.

L'analyse des résultats nous a permis d'exemplifier une lutte discursive entre une vision du développement économique qui cherche à attirer les capitaux en s'appropriant les avantages de l'auto-exotisation et de l'identité de marque globale, et les tenants d'un discours sur la réappropriation du pouvoir de se raconter. Cette lutte s'est jouée autour de nœuds de sens et de questions telles que « Pour qui est le Quartier chinois ? », ou « Qui a la légitimité de prendre part aux décisions des affaires de la communauté ? ». L'observation des pratiques historiographiques de la communauté du Quartier chinois nous a révélé que les formes narratives du contre-récit, en opposition au discours « mainstream », permettent à la communauté d'entrer en conversation avec des éléments de son histoire qui a été trop peu représentée dans les institutions de la culture dominante. Ce processus de reprise du pouvoir narratif permet à la communauté de mieux se comprendre en « permanence de soi » au sein d'un milieu urbain en pleine transformation. Ultimement, ceci nous invite à réfléchir à la notion de « chez soi » dans un régime mémoriel plus large des sociétés.

Nos résultats de recherche ont montré comment la communauté du Quartier chinois est devenue plus consciente d'elle-même, de son identité narrative, de son histoire « en tant que produit de l'historiographie », c'est-à-dire d'une reconstruction basée avant tout sur des prémisses culturellement sanctionnées. (Liu, 2022 : 117) L'organisation communautaire autour d'une historiographie critique a permis d'en faire un outil de mobilisation puissant et nécessaire pour filer une trame complexe de

connaissances et d'idées sur le lieu. Cette culture historique permet d'écrire, d'interpréter l'histoire et de se projeter dans l'avenir.

Pour terminer, l'observation de l'expérience de la communauté par procuration du Quartier chinois dans la rédaction et la mise en application du Plan d'Action pour le développement du Quartier chinois nous montre qu'il subsiste des limites dans ce virage vers la démocratie participative. Comme Blondiaux (2001) le souligne, « dans certains cas, les instances participatives de quartier s'apparentent à une simple déconcentration de l'administration municipale, les conseils de quartier servant d'interlocuteurs de base aux habitants, parfois de simples guichets. » (Blondiaux, 2001 : 44) Nous soulignons donc ici l'importance de consolider l'« identité narrative » du quartier dans un contexte où la citoyenneté passe par la prise de parole et la démocratie par la transparence de l'action publique. Cette identité narrative pourrait entre autres faciliter l'inscription d'associations et d'organismes communautaires dans les circuits de l'action publique qui ne va d'ailleurs pas sans poser de véritables difficultés de positionnement face au pouvoir politique. (*Ibid.*) En effet, rappelons qu'en dépit des efforts accomplis par la municipalité afin d'abaisser les coûts symboliques de la prise de parole publique, celle-ci reste largement conditionnée par le degré d'intégration sociale des acteurs sociaux dans le milieu qui se traduit notamment par un sentiment d'appartenance au quartier. Nous avons montré que ce sentiment d'appartenance peut prendre racine hors des liens de résidence lorsqu'il y a transmission d'une culture historique entre les membres de la communauté.

ANNEXE A

Récit de vie Sandy Yep

Contextualisation de son histoire personnelle dans une trame sociohistorique
1942 the Yep family purchase his family house
5th generation québécois-chinois
Acknowledgments of other communities that have resided in Près de Ville
Acknowledgment of ancestors
Feeling of pride to be a descendant of a pioneer family
Grandfather is amongst the first pioneers living in Chinatown
Grandmother is one of the 7 first Chinese women in Montreal
Grandmother is the first Chinese women in Montreal to marry
Yep and his son Alec are Québécois-chinois de Sun Wui

Passé

1960 Chinatown of his childhood	Chinatown's socialization spaces	park
		church
		houses
		businesses
		grocery store

	Neighborhood life before the erasure of buildings	lots of friends
		people
		Different generations of families
	Happy memories told in relation to places in Chinatown	First job at CFS in the Wing's building
		Ho Ho snack bar
		Dufferin park

Conflict

1970-1980 Chinatown's erasure during the 1970-1980	Systemic erasure of the built Asian heritage	with 90% population gone
		his childhood church has been moved twice
		By being moved many times, the church has lost its heritage
	Feeling of loss	The tree where the grandfather use to sit
		The house
		The school

Personal narrative

1987 Trip back to China in his great grandfather village in Sun Wui	His ancestral home in China was destroyed	The ancestral home has been destroyed by modernization, gentrification, developers and unprotected by government
		The ancestral house and heritage is no more
	Return to his roots is a ground-breaking, cathartic experience	

Présent : conflict and resolution

2021 (a) Possibility that his ancestral home in Montreal gets tear down	Had never been connected to his roots before 5 years ago	
2021 (b) Today's Chinatown	Chinatown is engulfed by new developments and concrete	What replaced the houses of the Loh Yeh Gung's houses neighborhood is a cold mirrored building with no community livelihood
	Feeling of disgust because chinatown nowadays don't reflect the Chinatown of his memories	The elders now gather in a concrete government building
		The park that replaces Dufferin is only accessible to condo dwellers
	Today that Chinatown (of 1960) is no more	Feeling of nostalgia from the past glory of Chinatown
		Feeling of sadness and loss

2021 (c) Nomination for heritage status	Feeling of pride that Chinatown is designated as a patrimonial site by the provincial government	Zone d'intérêt archéologique pour tous les québécois et montréalais
	Feeling of proud to see known buildings when reaserching Chinatown on google	Wing's noodle building
	The heritage status covers my grandfather's house	2021 the ancestral home will not be destroyed

Future

2021+ looking into the future to talk about how Chinatown was saved to be passed to future generations		
--	--	--

BIBLIOGRAPHIE

- Aiken, R. (1984). Montreal chinese property ownership and occupational change 1881-1981 [Thèse de doctorat, Université McGill, Montréal]. eScholarship@McGill.
<https://escholarship.mcgill.ca/concern/theses/41687j23r>
- Ang, I. (2020). Chinatowns and the rise of China. *Modern Asian Studies*, 54(4), 1367-1393.
<https://doi.org/10.1017/S0026749X19000179>
- Arrien, S.-J. (2008). Ipséité et passivité : le montage narratif du soi (Paul Ricœur, Wilhelm Schapp et Antonin Artaud). *Laval théologique et philosophique*, 63(3), 445-458.
<https://doi.org/10.7202/018171ar>
- Assmann, J. (2011). Communicative and cultural memory. Dans P. Meusbürger, M. Heffernan et E. Wunder (dir.), *Cultural Memories. Knowledge and Space*. Springer. https://doi.org/10.1007/978-90-481-8945-8_2
- Atkinson, R. (2004). The evidence on the impact of gentrification : New lessons for the urban renaissance? *European Journal of Housing Policy*, 4(1), 107-131.
<https://doi.org/10.1080/1461671042000215479>
- Barash, J. A. (2006). Qu'est-ce que la mémoire collective ? Réflexions sur l'interprétation de la mémoire chez Paul Ricœur. *Revue de métaphysique et de morale*, 50(2), 185-195.
<https://doi.org/10.3917/rmm.062.0185>
- Basilico, S. (2005). Redéfinir le Patrimoine culturel à l'heure de la globalisation. Dans P. Lardellier (dir.), *Des cultures et des hommes : clés anthropologiques pour la mondialisation*. L'Harmattan.
https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00490004v1
- Bélanger, H. et Lapointe, D. (2021). Revitalisation et « bulles touristiques » : une gentrification instantanée par la touristification du quotidien? *Recherches sociographiques*, (1), 149-173.
<https://doi.org/10.7202/1082616ar>
- Berrey, E. (2005) Divided over diversity: political discourse in a chicago neighbourhood. *City & Community*, 4(2), 143-170. <https://doi.org/10.1111/j.1540-6040.2005.00109.x>
- Bertaux, D. (2000). Du récit de vie dans l'approche de l'autre. *L'Autre*, 1(2), 239-257.
<https://doi.org/10.3917/lautr.002.0239>

- Bhabhaa, H. K. et Bouillot, F. (2019). *Les lieux de la culture : une théorie postcoloniale*. Éditions Payot & Rivages.
- Blight, D. W. (2009). The memory boom : Why and why now? Dans P. Boyer et J. V. Wertsch (dir.), *Memory in mind and culture* (1^{re} éd., p. 238-251). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511626999.014>
- Bondaz, J., Isnart, C. et Leblon, A. (2012). Au-delà du consensus patrimonial : résistances et usages contestataires du patrimoine. *Civilisations*, 61(1), 9-22. <https://doi.org/10.4000/civilisations.3113>
- Breton, H. (2017). Interroger les savoirs expérientiels via la recherche biographique : le sujet dans la cité. *Actuels*, 6(1), 23-39. <https://doi.org/10.3917/lstdlc.hs06.0023>
- Bruneau, M. (2006). Les territoires de l'identité et la mémoire collective en diaspora. *Espace géographique*, 35(4), 328. <https://doi.org/10.3917/eg.354.0328>
- Burguière, A. (1999). L'anthropologie historique et l'école des annales. *Les cahiers du centre de recherches historiques*, 22, 1-13. <https://doi.org/10.4000/ccrh.2362>
- Candelaria, J. L. (2020). Monuments, memory, and movements : How should the world reckon with a controversial past? *SSRN Electronic Journal*. <https://doi.org/10.2139/ssrn.3776505>
- Cao, H., Dehoorne, O. et Roy, V. (2006). L'immigration chinoise au Canada : Logiques spatiales et nouvelles territorialités. *Norois*, 199(2), 11-22. <https://doi.org/10.4000/norois.1895>
- Carpentier, D., & Mathieu, F. (2022). Les représentations de l'interculturalisme à l'Assemblée nationale du Québec. *Recherches sociographiques*, 63(3), 415. <https://doi.org/10.7202/1098244ar>
- Centre d'écologie urbaine de Montréal. (2020). *Rapport synthèse des besoins et des attentes de la communauté*. Centre d'écologie urbaine de Montréal. <https://ehq-production-canada.s3.ca-central-1.amazonaws.com/...>
- Certeau, M. de (1975). *L'écriture de l'histoire*. Gallimard.
- Certeau, M. de (2010). *L'invention du quotidien : arts de faire*. Gallimard.

- Cha, J. (2004). La représentation symbolique dans le contexte de la mondialisation. L'exemple de la construction identitaire du quartier chinois de Montreal. *The Journal of the Society for the Study of Architecture in Canada*, 22(3-4), 3-18. <http://hdl.handle.net/10222/70808>
- Cha, J. (2023). *Il y a 100 ans, sanction de la « loi d'exclusion des Chinois »*. Musée McCord Stewart. <https://www.musee-mccord-stewart.ca/fr/blogue/loi-exclusion-des-chinois/>
- Chan, A. (2012, mai). *From Chinatown to ethnoburb : The Chinese in Toronto* [résumé de la communication]. International Conference of Institutes and Libraries for Chinese Overseas Studies (5th). Vancouver, Canada. <https://doi.org/10.14288/1.0103074>
- Chan, A. (2023, mai). Loi de l'immigration chinoise. *L'encyclopédie canadienne*. <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/chinese-immigration-act>
- Chan, K. (1991). *Smoke and Fire, the Chinese of Montreal* (1^{ère} éd). BRILL.
- Chapuis, A. et Jacquot, S. (2014). Le touriste, le migrant et la fable cosmopolite : mettre en tourisme les présences migratoires à Paris. *Hommes & migrations*, 1308, 75-84. <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.2999>
- Charbonneau, M.-È. (2016). Le quartier chinois de Montréal à l'aube de nouvelles transformations sociales et spatiales : quelles significations pour les jeunes migrants d'origine chinoise? [mémoire de maîtrise, Institut national de la recherche scientifique, Montréal]. EspaceINRS. <https://espace.inrs.ca/id/eprint/4624>
- Chartier, D., Parent, M. et Vallières, S. (2013). *L'idée du lieu*. Figura.
- Chen, M. (2014). A cultural crossroads at the "bloody angle" : The chinatown tongs and the development of New York city's chinese american community. *Journal of Urban History*, 40(2), 357-379. <https://doi.org/10.1177/0096144213508619>
- Chuenyan Lai, D. (1988). *Chinatowns. Towns within cities in Canada*. University of British Columbia Press.
- Clark, E. (2005) The order and simplicity of gentrification: A political challenge. Dans R. Atkinson et G. Bridge (dir.), *Gentrification in a Global Context: The New Urban Colonialism*, (p. 256-264). Routledge.

Clement, C. (2025). Paper Trail To The 1923 Chinese Exclusion Act. Plumleaf press.

Cocola-Gant, A. (2018). Tourism gentrification. Dans L. Lees et M. Phillips. (dir.), *Handbook of Gentrification Studies* (p. 281-293). Edward Elgar Publishing.

Comer, J. (2000). North America from 1492 to present. Dans F. Kenneth, F. Kiple et K. C. Ornelas (dir.), *The Cambridge world history of food* (p. 1304–1323). Cambridge University Press.

Commission sur le développement économique et urbain et l'habitation. (2020). *Problématique des locaux vacants sur les artères commerciales [rapport et recommandations]*. Commission sur le développement économique et urbain et l'habitation. https://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/COMMISSIONS_PERM_V2_FR/MEDIA/DOCUMENTS/RAPPORTFINAL_VACANT_20200525.PDF

Curien, P. (2006). Une catharsis identitaire : l'avènement d'une nouvelle vision du Québec à Expo 67. *Anthropologie et Sociétés*, 30(2), 129-151. <https://doi.org/10.7202/014117ar>

Degen, C. (2005). Relationality, place, and absence : A three-dimensional perspective on social memory. *The Sociological Review*, 53(4), 729-744. <https://doi.org/10.1111/j.1467-954X.2005.00593.x>

Degen, C. (2007). Mémoire des lieux et lien social à Dodworth. *Ethnologie française*, 37(2), 285-293. <https://doi.org/10.3917/ethn.072.0285>

Delamarre, A. (2016). Les néocavistes: nouveaux lieux du commerce dans des territoires urbains mondialisés, entre global et micro-local. Les cas parisiens et new-yorkais. *Mutations de l'espace marchand*, 265-281.

Demers, S. et Poyet, J. (2021). Le patrimoine bâti et la culture immatérielle : théorique. Dans M.-A. Éthier et D. Lefrançois. *Mondes profanes* (p. 391-412). Les Presses de l'Université de Laval. <https://doi.org/10.1515/9782763744711-031>

Deniau, G. (2002). Histoire et incarnation. Introduction à la question du « sujet » chez Gadamer. *Les Études philosophiques*, 62(3), 333-352. <https://doi.org/10.3917/leph.023.0333>.

Depecker, T., Cardon, P. et Plessz, M. (2023). Chapitre 1. Alimentation et goûts de classe. Dans T. Depecker, P. Cardon et M. Plessz (dir.), *Sociologie de l'alimentation* (2^e éd., p. 21-47). Armand Colin.

- Doré, G. (1985). L'organisation communautaire : définition et paradigme. *Service social*, 34(2-3), 210. <https://doi.org/10.7202/706269ar>
- Dosse, F. (2003). Michel de Certeau et l'écriture de l'histoire: vingtième siècle. *Revue d'histoire*, 78(2), 145-156. <https://doi.org/10.3917/ving.078.0145>
- Dosse, F. (2007). *Michel de Certeau: le marcheur blessé*. La Découverte.
- Drouin, M. (2013). De la démolition des taudis à la sauvegarde du patrimoine bâti (Montréal, 1954-1973). *Urban History Review*, 41(1), 22-36. <https://doi.org/10.7202/1013762ar>
- Ducas, I. (2021, 18 juin). Un plan de relance de 2 millions de dollars pour le quartier chinois. *La Presse*. <https://www.lapresse.ca/actualites/grand-montreal/2021-06-18/un-plan-de-relance-de-2-millions-pour-le-quartier-chinois.php>
- Dubuc, A. (2023). *Le rôle stratégique du tourisme pour le développement économique : Le cas du Grand Montréal*. Institut du Québec, Tourisme Montréal. <https://institutduquebec.ca/content/publications/le-role-strategique-du-tourisme-pour-le-developpement-economique-le-cas-du-grand-montreal/202306-idq-tourismemontreal.pdf>
- Encyclopédie du MEM. (2023, octobre). *Lieux de mémoire du Quartier chinois*. <https://ville.montreal.qc.ca/memoiresdesmontrealais/lieux-de-memoire-du-quartier-chinois>
- Fiolka, R., Marshall, Z. et Kramer, A. (2022). Banishment through branding : From Montréal's red light district to quartier des spectacles. *Social Sciences*, 11(9), 420. <https://doi.org/10.3390/socsci11090420>
- Fogou, A. (2013). Histoire, conscience historique et devenir de l'Afrique : Revisiter l'historiographie diopienne. Fondation Maison des sciences de l'homme.
- Fondation JIA. (2003). *Chinatown Reimagined Montréal Forum Proceedings*. https://jiafoundationmtl.org/wp-content/uploads/ChinatownReimagined_ForumProceedings_FinalReport.pdf

Fournier, M. (1986). *L'entrée dans la modernité. Science, culture et société au Québec*. Saint-Martin.

Gagnon, É. (2023). L'écriture de la sociologie : dimensions herméneutiques. *Sociologie et sociétés*, 53(1-2), 157-176. <https://doi.org/10.7202/1097747ar>

Gagnon-Paradis, I. (2019, 5 septembre). Le Quartier chinois autrement chez Poincaré. *La Presse*. <https://www.lapresse.ca/gourmand/restaurants/2019-09-05/le-quartier-chinois-autrement-chez-poincare>

Gagnon-Paradis, I. (2022, 10 janvier). Nouvel hôtel au cœur du Quartier chinois. *La Presse*. <https://www.lapresse.ca/voyage/quebec-et-canada/2022-01-10/hampton-inn-homewood-suites/nouvel-hotel-au-coeur-du-quartier-chinois.php>

Gensburger, S. et Lavabre, M.-C. (2005). Entre « “devoir de mémoire” » et ‘ « abus de mémoire » ’ : la sociologie de la mémoire comme tierce position. Dans B. Müller (dir.), *Histoire, mémoire et épistémologie. À propos de Paul Ricœur* (p. 76-95). Payot. <https://shs.hal.science/halshs-01068977v1>

Guay, E. (2023). Ethnographie sur l'accès au logement à Parc-Extension en contexte de gentrification : mondes sociaux, sociologie des organisations et recherche engagée [thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, Montréal]. Archipel. <http://archipel.uqam.ca/id/eprint/17032>

Germain, A. (2003). L'Autre, là où on ne l'attendait pas : l'expérience d'une ville multiethnique, Montréal. *Les Annales de la recherche urbaine*, 94(1), 16-23. <https://doi.org/10.3406/aru.2003.2502>

Germain, A., Dansereau, F., Bernèche, F., Poirier, C., Alain, M., Gagnon, J. E., Polo, A.-L., Legrand, C., Daher, A. (2003). *Les pratiques municipales de gestion de la diversité à Montréal* [rapport de recherche]. Institut national de recherche scientifique centre - urbanisation culture société, Montréal. <https://espace.inrs.ca/id/eprint/4975>

Germain, A. et Poirier, C. (2007). Les territoires fluides de l'immigration à Montréal ou le quartier dans tous ses états. *Globe*, 10(1), 107-120. <https://doi.org/10.7202/1000081ar>

Ghorra-Gobin, C. (2009). L'architecte, la façade et le piéton. *Le Débat*, 155(3), 170-174.

Glass, R. (1964). *London : Aspects of change*. MacGibbon & Kee.

- Gothman, K. F. (2007). Selling new orleans to New Orleans : Tourism authenticity and the construction of community identity. *Tourist Studies*, 7(3), 317-339. <https://doi.org/10.1177/1468797608092515>
- Greene, T. (2014). Gay neighborhoods and the rights of the vicarious citizen. *City & Community*, 13(2), 99-118. <https://doi.org/10.1111/cico.12059>
- Grossberg, L. (2011). Identity and cultural studies : Is that all there is? Dans S. Hall et P. du Gay (dir.), *Questions of Cultural Identity* (p. 87-107). SAGE Publications Ltd.
- Groupe de travail du Quartier chinois (2021). *Notre Quartier chinois, notre Montréal*, https://cwgmmtl.org/cwg/wp-content/uploads/2021/06/VISIONDOCUMENT_OurChinatownOurMontrealApril2021-FRENCH-FINAL.pdf
- Guglielmucci, A. (2017). Musées et mémoriaux comme mécanismes de réparation symbolique. *Débats sur l'institutionnalisation de la mémoire en Colombie: problèmes d'Amérique latine*, 104(1), 13-29. <https://doi.org/10.3917/pal.104.0013>
- Gutman, Y. et Wüstenberg, J. (2023). *The Routledge handbook of memory activism*. Routledge Taylor & Francis Group.
- Heimberg, C. (2004). Clio à l'école, quelques enjeux démocratiques autour de l'usage public de l'histoire le plus répandu : Groupe d'étude d'histoire moderne et contemporaine de l'Université de Genève.
- Heine, S. (2018). Les chinois sur papier : étude des représentations du quartier chinois de Montréal et de ses habitants dans la presse (1930-1985). [mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, Sherbrooke]. Savoirs UdeS. <http://hdl.handle.net/11143/14326>
- Helly, D. (1987). *Les Chinois à Montréal, 1877-1951*. IQRC.
- Honderich, H. (2021, 19 mars) Atlanta spa shootings: How we talk about violence. *BBC*. <https://www.bbc.com/news/world-us-canada-56446820>
- Hsu, Y. (2014). Feeling at home in Chinatown - Voices and narratives of chinese monolingual seniors in Montreal. *Journal of International Migration and Integration*, 15(2), 331-347. <https://doi.org/10.1007/s12134-013-0297-1>

- Huse, T. (2014) *Everyday life in the gentrifying city: On displacement, ethnic privileging and the right to stay put*. Ashgate.
- Huse, T. (2018). Gentrification and ethnicity. Dans L. Lees et M. Phillips (dir.), *Handbook of Gentrification Studies* (p. 186-204). Edward Elgar Publishing. <https://doi.org/10.4337/9781785361746.00022>
- Huynh, L. (2024). Consuming chinatown: Gentrifying through taste and design. Dans C. Hammelman, C. Z. Levkoe et K. Reynolds (dir.), *Radical Food Geographies: Power, Knowledge and Resistance* (pp. 136–153). Bristol University Press.
- Joassart-Marcelli, P. (2021). *The sixteen-dollar taco : Contested geographies of food, ethnicity, and gentrification*. University of Washington Press.
- Jolivet, V. et Carré, M.-N. (2017). *Métabolisme urbain et quartiers péricentraux dans la métropolisation. L'exemple du quartier de Saint-Michel à Montréal*. Cybergeog European Journal of Geography, Aménagement, Urbanisme, 1-23. <https://doi.org/10.4000/cybergeog.28067>
- Jolivet, V. et Reiser, C. (2022). La gentrification par projet : politiques publiques et revalorisation des quartiers péricentraux, le cas du Campus MIL à Montréal. *Métropoles*, 31, 1-24. <https://doi.org/10.4000/metropoles.8974>
- Jon, I. (2024). "Regarding the pain of others" : Urban geography after empathy. *Urban Geography*, 45(3), 484-494. <https://doi.org/10.1080/02723638.2023.2279415>
- Josselson, R. (2011). Constructing, Deconstructing, and Reconstructing Story. *Phenomenological Psychology*.
- Jourdan, C. et Riley, K. C. (2013). Présentation : la glocalisation alimentaire. *Anthropologie et Sociétés*, 37(2), 9. <https://doi.org/10.7202/1017903ar>
- Kathke, T., Tomann, J. et Uhlig, M. (2022). Curation as a social practice : Counter-narratives in public space. *International Public History*, 5(2), 71-79. <https://doi.org/10.1515/iph-2022-2046>
- Keller, R. (2007). L'analyse de discours du point de vue de la sociologie de la connaissance. Une perspective nouvelle pour les méthodes qualitatives. Dans *Actes du colloque bilan et perspectives de la*

recherche qualitative (p. 287-306). https://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/hors_serie/hors_serie_v3/Keller-FINAL2.pdf

Khalfallah, Z. (2024, avril). *9 restos dans le Chinatown à Montréal qui doivent être sur ta bucket list cet été*. Narcity Montréal. <https://www.narcity.com/fr/montreal/restaurants-a-montreal-chinatown-quartier-chinois>

Lafontaine, L., Lapointe, V., Lauzon, O., Zakrzewski, J. et Busseau, P. (2021). *Étude de l'évolution historique et caractérisation du quartier chinois* [rapport d'étude]. Montréal. LuceLafontaineArchitectes.

La Presse canadienne. (2021, 6 juin). Le quartier chinois de Montréal est menacé par l'embourgeoisement. *Radio-Canada*. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1799273/montreal-quartier-chinois-urbanisme-developpement>

La Presse canadienne. (2022, 25 janvier). Québec bouge pour protéger le quartier chinois. *L'actualité*. <https://lactualite.com/actualites/quebec-bouge-pour-protger-le-quartier-chinois-de-montreal/>

La Roche, R. (2017, octobre). *Expo 67. Manger de tout et beaucoup*. Encyclopédie du MEM. <https://ville.montreal.qc.ca/memoiresdesmontrealais/expo-67-manger-de-tout-et-beaucoup#:~:text=On%20mangea%20bien%20à%20, six%20mois%20d'Expo%2067>

Lavabre, M.-C. (2016). La « mémoire collective » entre sociologie de la mémoire et sociologie des souvenirs? <https://shs.hal.science/halshs-01337854v1>

Lebleu, M. (2022, juillet). *Le Marché asiatique et le Marché de nuit de retour dans le Quartier chinois*. Tastet. <https://tastet.ca/nouvelles/le-marche-asiatique-et-le-marche-de-nuit-de-retour-dans-le-quartier-chinois/>

Leclerc, J. F. (2010). Des cliniques de mémoire pour enrichir le patrimoine commun. *Nos diverses cités*, 7, 104-109.

Ledoux, S. (2019). Devoir de mémoire ou travail de mémoire ? Du choix des formules dans les discours politiques (2000-2017). *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 276(4), 99-112. <https://doi.org/10.3917/gmcc.276.0099>

Lees, L. (2008). Gentrification and social mixing : Towards an inclusive urban renaissance? *Urban Studies*, 45(12), 2449-2470. <https://doi.org/10.1177/0042098008097099>

- Lees, L., Shin, H. B. et López-Morales, E. (2015). One introduction : 'Gentrification' – a global urban process? Dans L. Lees, H. B. Shin et E. López-Morales (dir.), *Global Gentrifications* (p. 1-18). Policy Press. <https://doi.org/10.56687/9781447313496-005>
- Létourneau, J., et Jewsiewicki, B. (2003). Politique de la mémoire. *Politique et Sociétés*, 22(2), 3. <https://doi.org/10.7202/007871ar>
- Leung, L. (2021). Future through memory. Virtual storytelling in Toronto's Chinatown [mémoire de maîtrise, OCAD University, Toronto]. OCAD University Open Research Repository. <https://openresearch.ocadu.ca/id/eprint/3277>
- Li, X. et Lee, J.-A. (2005). Chinese in Canada. Dans M. Ember, C. R. Ember et I. Skoggard (dir.), *Encyclopedia of diasporas: Immigrant and refugee cultures around the world* (p. 645-656). Springer. https://doi.org/10.1007/978-0-387-29904-4_66
- Licata, L., Klein, O. et Gély, R. (2007). Mémoire des conflits, conflits de mémoires : une approche psychosociale et philosophique du rôle de la mémoire collective dans les processus de réconciliation intergroupe. *Social Science Information*, 46(4), 563-589. <https://doi.org/10.1177/0539018407082593>
- Linteau, P.-A. (1992). *Histoire de Montréal depuis la Confédération* (2^e éd). Boréal.
- Liu, J. H. (2022). *Collective remembering and the making of political culture* (1^{re} éd.). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/9781108985093>
- Livet, P. (2018). Patrimoine culturel immatériel et processus sociaux. *Nouvelle revue d'esthétique*, 21(1), 61-72. <https://doi.org/10.3917/nre.021.0061>
- Long, L. M. (2004). *Culinary tourism*. University Press of Kentucky. <https://www.jstor.org/stable/j.ctt2tv6bk>
- Loute, A. (2012). Identité narrative collective et critique sociale. *Études Ricoeuriennes/Ricoeur Studies*, 3(1), 53-66. <https://doi.org/10.5195/ERRS.2012.119>

- Lussier, M. (2015). Le quartier comme production culturelle : du développement économique municipal au développement culturel des quartiers à Montréal. *Canadian Journal of Communication*, 40(2), 315-332. <https://doi.org/10.22230/cjc.2015v40n2a2842>
- Massey, D. S. et Denton, N. A. (1985). Spatial assimilation as a socioeconomic outcome. *American Sociological Review*, 50(1), 94-106. <https://doi.org/10.2307/2095343>
- Michel, J. (2003). Narrativité, narration, narratologie : du concept ricœurien d'identité narrative aux sciences sociales. *Revue européenne des sciences sociales*, XLI-125, 125-142. <https://doi.org/10.4000/ress.562>
- Michel, J. (2012). *Sociologie du soi : essai d'herméneutique appliquée*. Presses universitaires de Rennes. <https://doi.org/10.4000/books.pur.67259>
- Mishler, E. G. (2004). Historians of the self : Restorying lives, revising identities. *Research in Human Development*, 1(1-2), 101-121. <https://doi.org/10.1080/15427609.2004.9683331>
- Montgomery, C. (2018). L'étranger dans la cité: Les travaux de Georg Simmel et de l'École de Chicago revisités à la lumière de l'immigration maghrébine dans l'espace montréalais (note de recherche). *Anthropologie et Sociétés*, 41(3), 87-105. <https://doi.org/10.7202/1043043ar>
- MAI, Montréal, arts interculturels. (2006). Gold Mountain Restaurant: Catalogue of an exhibition held at MAI, Montréal, arts interculturels, May 20-June 19, 2004. = Restaurant Montagne d'or.
- Morrison, V. M. (1992). Beyond physical boundaries the symbolic construction of Chinatown » [mémoire de maîtrise, Université Concordia, Montréal]. Spectrum Research Repository. <https://concordiauniversity.on.worldcat.org/oclc/1108668170>
- Müller, B. et Robin, R. (2005). *L'histoire entre mémoire et épistémologie : autour de Paul Ricœur*. Éditions Payot.
- Musée McCord-Stewart. (2023). *Avaler les montagnes : Exposition de Karen Tam*. <https://www.musee-mccord-stewart.ca/fr/expositions/avalers-montagnes-karen-tam/>

- Nash, A. (2009). "From spaghetti to sushi" : An investigation of the growth of ethnic restaurants in Montreal , 1951–2001. *Food, Culture & Society*, 12(1), 5-24. <https://doi.org/10.2752/155280109X368642>
- Nora, P. (1997). *Les lieux de mémoire*. Gallimard.
- Oberti, M. et Préteceille, E. (2016). *La ségrégation urbaine*. La Découverte.
- Office de consultation publique de Montréal. (2022). *Rapport de consultation publique de l'OCPM. Quartier chinois*. <https://ocpm.qc.ca/sites/default/files/pdf/rapports/Quartier-chinois-rapport-final.pdf>
- Ollivier, D., Naud, É. et Grenier, G. (2019). Évolution et défis actuels de la participation publique en aménagement du territoire : l'expérience de l'Office de consultation publique de Montréal (OCPM). *Cahiers de géographie du Québec*, 62(175), 81-104. <https://doi.org/10.7202/1057081ar>
- O'Neill, P. (2011). The curatorial turn : From practice to discourse. Dans J. Rugg et M. Sedgwick. *Issues of curating in contemporary art and performance* (p. 13-28). Interllect Books.
- Paillé, P. et Mucchielli, A. (2012). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Armand Colin. <https://shs.cairn.info/l-analyse-qualitative-en-sciences-humaines--9782200249045?lang=fr>
- Paquot, T. (2007). Urbanisation et confrontations culturelles. Dans C. Delacroix, C., F. Dosse et P. Garcia, (dir.), *Paul Ricœur et les sciences humaines* (p. 167-183). La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.dosse.2007.01.0167>
- Paradis-Lemieux, O. (2013). Le Chinatown de Québec. Reconstruction imaginaire d'un quartier disparu. Dans Chartier, D., Parent, M. et Vallières, S. (dir.), *L'idée du lieu*. Figura.
- Paré, O. (2017, 2 juin). « Sauvons Chinatown » : la communauté chinoise face aux grands projets des années 1970. Encyclopédie du MEM. <https://ville.montreal.qc.ca/memoiresdesmontrealais/sauvons-chinatown-la-communaute-chinoise-face-aux-grands-projets-des-annees-1970>
- Pécoud, A. (2012). Immigration, entrepreneuriat et ethnicité. Comprendre la création de commerces au sein des populations d'origine immigrée. *Métropoles*, (11).

- Pink, S. (2008). An urban tour: The sensory sociality of ethnographic place-making. *Ethnography*, 9(2), 175-196.
- Poitras, D. (2011). Les représentations du passé : entre mémoire et histoire. *Conserveries mémorielles*, 9. <https://journals.openedition.org/cm/808>
- Poulot, M.-L. (2013). Des patrimoines urbains intimes : récits de vie et constructions mémorielles autour du boulevard Saint-Laurent. Dans M.-B. Fourcade et M.-N. Aubertin (dir.), *Patrimoines urbains en récits* (p.119-142). Presses de l'université du Québec.
- Poulot, M. (2014). La ville cosmopolite en exposition : une figure d'utopie urbaine pour rêver et créer du consensus ? Réflexions autour des amours de Montréal, au carrefour des cultures. *Géographie et cultures*, 89-90, 241-260. <https://doi.org/10.4000/gc.3286>
- Powell, J. A. et Spencer, M. L. (2003). Giving them the old "one-two": Gentrification and the k.o. of impoverished urban dwellers of color. *Howard Law Journal*, 46(3), 433-490. <https://lawcat.berkeley.edu/record/1118295?v=pdf>
- Pratte, C. et Gélinas, J. (2023). *Quel modèle de développement pour le quartier chinois de montréal ?* [analyse socio-économique d'un quartier à la croisée des chemins]. Institut de recherche et d'informations socio-économiques. <https://iris-recherche.qc.ca/wp-content/uploads/2023/05/Quartier-chinois-20230517-WEB.pdf>
- Régner, F. (2009). How we consume new products : The example of exotic foods (1930–2000). Dans A. Mortimer, W. Spiess, P. Colonna, G. Barbosa-Cánovas, D. Lineback et K. Buckle (dir.), *Global Issues in Food Science and Technology* (p. 129-144). Elsevier. <https://doi.org/10.1016/B978-0-12-374124-0.00009-0>
- Rémy, J. (2020). La ville cosmopolite et la coexistence interethnique. Dans J. Rémy (dir.), *La transaction sociale : un outil pour dénouer la complexité de la vie en société* (p. 325-346). Éres. <https://doi.org/10.3917/eres.remy.2020.01.0325>
- Ricœur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Seuil.
- Ricœur, P. (1998). *Du texte à l'action*. Seuil.

- Ricœur, P. (2000). L'écriture de l'histoire et la représentation du passé. *Annales. Histoire, sciences sociales*, 55(4), 731-747. <https://doi.org/10.3406/ahess.2000.279877>
- Ricœur, P. (2003). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Seuil.
- Sacks, O., & La Héronnière, É. de. (1988). L'Homme qui prenait sa femme pour un chapeau : Et autres récits cliniques. Éd. du Seuil.
- Schmiz, A. (2017). Staging a 'Chinatown' in Berlin : The role of city branding in the urban governance of ethnic diversity. *European urban and regional studies*, 24(3), 290-303. <https://doi.org/10.1177/0969776416637208>
- Shaw, S., Bagwell, S. et Karmowska, J. (2004). Ethnoscapes as spectacle : Reimaging multicultural districts as new destinations for leisure and tourism consumption. *Urban studies*, 41(10), 1983-2000. <https://doi.org/10.1080/0042098042000256341>
- Shin, H. B. et López-Morales, E. (2022). Beyond Anglo-American gentrification theory. Dans L. Lees, T. Slater et E. Wylie (dir.), *The planetary gentrification reader*. Edward Elgar Publishing. <http://eprints.lse.ac.uk/id/eprint/83590>
- Silva, V. (2021, 12 mars). *All that will stand between Chinatown's two exciting new hotel restaurants is an elevator ride*. Eater. <https://montreal.eater.com/2021/3/12/22326081/montreal-chinatown-hotel-restaurant-lucky-belly-hilton-italian-japanese-french-vietnamese>
- Simmel G., 2013 [1908], « Excursions sur l'Étranger » : 663-668, in G. Simmel, Sociologie. Études sur les formes de la socialisation. Paris, Presses universitaires de France (traduction de G. Simmel, 1908, Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung, Soziologie. Leipzig, Duncker und Humblot).
- Skinner, G. W. (1961). Overseas Chinese - The Chinese in the United States of America. *The China quarterly*, 5, 153-155. <https://doi.org/10.1017/S0305741000022517>
- Slater, T. (2005). Gentrification in Canada's cities: from social mix to social tectonics? Dans R. Atkinson et G. Bridge (dir.), *Gentrification in a Global Context* (pp. 39-56). Routledge.

- Smits, F. (2009). L'événement au cœur de la politique touristique : l'exemple de Montréal (Events as cornerstone of touristic development : the example of Montreal). *Bulletin de l'association de géographes français*, 86(3), 358-366. <https://doi.org/10.3406/bagf.2009.2680>
- Sotomayor, L. et Zheng, C. (2024). Who drinks bubble tea? Coethnic studentification in Toronto's Chinatown. *Housing policy debate*, 34(5), 695-721. <https://doi.org/10.1080/10511482.2023.2192190>
- Tastet, J.-P. (2022). *Pâtisserie Coco : pâtisserie hongkongaise contemporaine dans le quartier chinois*. Tastet. <https://tastet.ca/critiques/patisserie-coco-quartier-chinois/>
- Terzano, K. (2014). Commodification of transitioning ethnic enclaves. *Behavioral sciences*, 4(4), 341-351. <https://doi.org/10.3390/bs4040341>
- Thurnell-Read, T. (2017). 'What's on your bucket list?' : Tourism, identity and imperative experiential discourse. *Annals of tourism research*, 67, 58-66. <https://doi.org/10.1016/j.annals.2017.08.003>
- Trudelle, C., Klein, J.-L., Fontan, J.-M., Tremblay, D.-G. et Bocquin, C. (2016). Conflits urbains, compromis et cohésion socioterritoriale : le cas de la Tohu à Montréal. *Revue d'économie régionale et urbaine*, Mars(2), 417-446. <https://doi.org/10.3917/reru.162.0417>
- Tuttle, S. (2022). Place attachment and alienation from place : Cultural displacement in gentrifying ethnic enclaves. *Critical Sociology*, 48(3), 517-531. <https://doi.org/10.1177/08969205211029363>
- Veronis, L. (2007). Strategic spatial essentialism : Latin americans' real and imagined geographies of belonging in Toronto. *Social & Cultural Geography*, 8(3), 455-473. <https://doi.org/10.1080/14649360701488997>
- Ville de Montréal. (2005). *Politique du patrimoine*. <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/1985477>
- Ville de Montréal. (2018). Profil sociodémographique 2016. Arrondissement de Villeray-Saint-Michel-Parc-Extension [profil sociodémographique]. http://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/MTL_STATS_FR/MEDIA/DOCUMENTS/PROFIL_SOCIOD%C9MO_VILLERAY%20ST-MICHEL%20PARC-EX%202016.PDF

- Ville-Marie Montréal. (2021). *Plan d'action pour le développement du quartier chinois*. https://portail-m4s.s3.montreal.ca/pdf/vm_plan_qc_2021_vf_web.pdf
- Vitiello, D. et Blickenderfer, Z. (2020). The planned destruction of Chinatowns in the United States and Canada since c.1900. *Planning Perspectives*, 35(1), 143-168. <https://doi.org/10.1080/02665433.2018.1515653>
- Vles, V. (2011). Entre redynamisation urbaine et banalisation des espaces : tensions et enjeux de l'urbanisme touristique. *Mondes du tourisme*, 3, 14-25. <https://doi.org/10.4000/tourisme.507>
- Walder, D. (2012). *Postcolonial nostalgias : Writing, representation, and memory* (1^{ère} éd.). Routledge.
- Wei, L. (1997). Ethnoburb versus Chinatown : Two types of urban ethnic communities in Los Angeles conceptual framework : Ethnoburb. *Cybergeo*. <https://doi.org/10.4000/cybergeo.1018>
- Wong, K. S. (1995). Chinatown : Conflicting images, contested terrain. *MELUS*, 20(1), 3-15. <https://doi.org/10.2307/467850>
- Yao, D. (2021, 26 mai). Contre l'adversité, la résilience de la communauté chinoise à Montréal. Encyclopédie du MEM.
- Yao, D. (2023, 20 juin). Les aliments Wong. Encyclopédie du MEM. <https://ville.montreal.qc.ca/memoiresdesmontrealais/les-aliments-wong-wing>
- Yee, P. (2005). *Chinatown : An illustrated history of the chinese communities of Victoria, Vancouver, Calgary, Winnipeg, Toronto, Ottawa, Montréal, and Halifax*. James Lorimer & Co.
- Zhou, M. (1992). *Chinatown : The socioeconomic potential of an urban enclave*. Temple University Press.
- Zipp, D. Y. (2021). Chinatowns lost? The birth and death of urban neighborhoods in an american city. *City & Community*, 20(4), 326-345. <https://doi.org/10.1177/15356841211016753>